

23 mars de l'an 2020, Paris :

Tout le monde a déjà assisté à ce spectacle du papillon de nuit qui se cogne inlassablement sur la même paroi, parce que de l'autre côté, jaillit la lumière.

Mon enfermement a commencé il y a une éternité.

Entre ces quatre murs, depuis toujours j'essaie de rejoindre l'autre rive, en vain. Là-bas, il y a autre chose et moi c'est ici que je demeure. Je tente sans cesse la traversée. Mais cet ailleurs, ce nulle part ne m'attend pas, ne me désire pas.

Je cogne quand-même. Je cogne. Encore et encore.

A chaque coup de butoir, j'y crois. C'est pour ça que je recommence sans cesse. Ça n'est pas un petit virus qui va me donner sagesse et lucidité, me résigner. Il ne mettrait fin à ce manège qu'en me conduisant là d'où on ne revient pas. Cela commencerait par une toux sèche, puis je ne pourrais plus respirer et ce serait la mort.

Je ne me laisserai pas enfermer dans l'au-delà, ça non, j'ai assez donné de mon vivant. À ces quatre murs ne succéderont pas quatre planches. Que ce soit dit, je serai réduit en cendres et le vent, enfin, m'emportera de l'autre côté.

Là-bas, où la lumière brille.

Le papillon ignore que c'est un néon qui l'attire, non pas une étoile.

J'habite au trente et unième étage, mais le ciel reste loin, très loin au dessus de ma tête, bien que le sol soit loin lui aussi, sous mes pieds. Je suis enfermé quelque part entre les deux, depuis toujours.

Pourquoi le papillon de nuit est-il attiré par la lumière ? N'est-ce pas l'obscurité son territoire ?

Mes nuits durent vingt-quatre heures par cycle de rotation de la Terre sur elle-même. Le Soleil flamboie, mais de l'autre côté, ses rayons ne m'atteignent jamais.

Ils me brûleraient.

Je voudrais être consumé. Quand je mourrai je le serai. En attendant je me cogne contre les murs, chez moi, comme si je m'attendais à casser du béton armé avec mon front. Alors que derrière, il n'y a qu'une ampoule basse consommation.

Aujourd'hui, à la télévision, le premier ministre de Zeus s'est exprimé au sujet du confinement. Il a dit que les mortels désirant fouler le bitume devaient rester à un kilomètre de chez eux. Pour moi ça ne change rien, je serais confiné dans un milliard de mètres carré. Il a dit qu'il n'y aurait pas de couvre-feu aux pieds de l'Olympe. Cela ne change rien non plus pour moi, à la nuit ne succède que la nuit.

Et je me cogne toujours sur la même paroi. Ce virus n'y changera décidément rien.

Quand Zeus a déclaré la guerre, j'ai songé à la paix que je ne connaîtrai jamais, je me suis allongé par terre pour éprouver ma défaite et j'ai compté les points lumineux virevoltant dans le ciel, séparés de moi par le plafond, de l'autre côté la-bas, pour rêver à cet ailleurs qui me nargue.

Tout le monde sait que le papillon de nuit persiste à échouer, il ne traversera pas cette paroi.

24 janvier de la même année

Tout a commencé le jour maudit de mon anniversaire. C'est celui qu'a choisi ce virus pour entrer en Europe par la France : date du premier cas détecté.

Au pied de l'Olympe, c'est dans ce pays que je suis venu au monde, là que je vis, en sa capitale.

Il y a quarante-trois ans, à cette date, les astres alignés en désastre donnèrent au monde la catastrophe perpétuellement renouvelée, entêtée comme une effluve toxique dont les femmes s'aspergent pour étourdir les hommes qu'elles convoitent, un maléfice résolu que j'incarne depuis la première seconde de mon existence, puisque telle est mon éternelle vocation.

Au-delà même de l'Olympe, par-delà Zeus et sa cour, Sirius, rejoignant l'axe de toutes les étoiles impliquées dans le malheur des mortels, réunies par l'intrigue qui en motivait secrètement la course depuis les premiers temps de l'Univers, jeta sur la Terre l'enfant de la nuit et du désespoir que je fus appelé à matérialiser et qui, depuis, gémit, supplie, vagit, implore, geint, sanglote et soupire en moi sans répit.

Quarante-trois ans plus tard, à la même date, les Cieux ouvraient de nouveau leur matrice facétieuse à un parasite, aux dimensions beaucoup plus réduites, mais au pouvoir de nuisance infiniment décuplé, trouvant celui-là un sens à son existence en perturbant spectaculairement le cirque des mortels.

Alors que je cherchais depuis toutes ces années, en vain, à accabler l'espèce humaine pour l'associer à la malédiction dont je suis le nom, cette créature invisible accomplissait mon impossible prophétie afin de démontrer et exposer au monde l'insoutenable vacuité de mon être affligé.

24 mars de l'ère covid-19

Au pied de l'Olympe, le monde des mortels se divise en deux : ceux qui creusent leur tombe en réclamant de la chlorhydrate pour se donner du courage, et ceux qui creusent leur tombe en rejetant cette molécule pour refuser l'espoir.

La guerre fait rage dans les arcanes moléculaires, entre le SARS-CoV-2, ainsi officiellement baptisé le virus et la chlorhydrine. Un combat de microscopiques titans. Ramdam, le druide de Marseille, voudrait lancer son armée contre le SARS mais Zeus renâcle, sa cour est opposée à un tel assaut. Ses membres sont les seuls à savoir pourquoi.

Le jour, je cours. On m'autorise un bain de lumière pendant une heure, cela m'aide à rejoindre la nuit, mon territoire, quand elle tombe enfin au pied de l'Olympe.

Aujourd'hui, alors que je passais devant une fenêtre du rez-de-chaussée, un homme se penchait au dehors et à mon passage, tout juste, il me gratifia d'une généreuse toux sèche, symptôme privilégié de la maladie issue du SARS-CoV-2, le covid-19.

En allant ravitailler le garde-manger familial au supermarché qui s'étend au pied de ma tour, j'ai croisé un voisin, on s'est salué avec le coude, il m'a révélé qu'au 27^e étage, soit quatre étages en dessous du nôtre, un cas s'était déclaré.

Je me suis bien gardé d'en parler à ma femme, elle ne me laisserait plus sortir.

25 mars

Zeus annonce la mobilisation de son armée pour combattre le SARS-CoV-2. Pas de chlorhydrine en vue au bout des canons, mais une opération baptisée "Résilience".

Je hais ce mot.

On résilie une ligne téléphonique, on ne gagne pas l'humilité et l'abnégation, l'abandon, le lâcher prise, le dévouement et le sacrifice en résiliant quoi que ce soit.

En exerçant mon droit quotidien à l'exercice, dans le "quartier chinois" de Paris où je vis, j'ai vu ce clochard ramasser un mégot de cigarette qui traînait sur le trottoir et le porter à sa bouche pour le sucer goulument, pourtant dépourvu du moindre scintillement. En voilà un qui n'a pas peur du virus qui terrorise la terre entière.

En chaque miséreux que je croise, je me reconnais. Sa main tendue est ma supplique, son flacon de vinaigre contient mon sang, son air hagard raconte mon errance, ses cheveux hirsutes et goudronnés recouvrent mon crâne laminé, ses guenilles dissimulent la nudité de mon âme damnée.

26 mars

Aujourd'hui le cénacle de Zeus a changé d'avis. Hier encore la molécule honnie du druide Ramdam était réservée aux mourants, afin d'en garantir l'absolue vacuité puisque le virus n'est plus en cause alors et que ce traitement diminue la charge virale, avec interdiction aux médecins de la prescrire aux autres. Aujourd'hui chaque patient peut en bénéficier. Il paraît

que Zeus lui-même a usé de sa céleste ligne, sur invitation de la première dame de l'Olympe, pour joindre le druide Ramdam qui avait claqué la porte du conseil. Je suis curieux de connaître la raison de ce revirement, évidemment elle est restée confidentielle. S'agit-il de premiers résultats non officiels attribuant à la molécule clandestine une efficacité indéniable ?

En tout cas, les membres de la cour qui se sont élevés contre la chlorhydrine et son promoteur sont soupçonnés, dans les couloirs numériques qu'emprunte la plèbe indignée contre le sort réservé à leur champion ostracisé, de conflit d'intérêt. Ils travailleraient pour des officines espérant placer leur propre produit. La chlorhydrine ne peut rien rapporter à personne, pas davantage que des oeufs durs. Les intrigants agiraient au bénéfice de traitements concurrents fort lucratifs. Je ne serais pas étonné que ce soit vrai. Mais la vérité c'est que je n'en sais rien pour l'heure. J'espère que la question sera élucidée un jour.

Aujourd'hui encore, j'ai eu un échange avec une éditrice jeunesse que le hasard a mise sur mon chemin, à qui j'avais soumis ma dernière tentative en date d'atteindre cet ailleurs, de l'autre côté du mur sur lequel je fracasse mes os avec persistance depuis la nuit des temps.

Il s'agit de ma prophétie, fardeau qui lacère mes chairs mais dont il m'est impossible de me débarrasser. Comme je souffre de la maladie psychiatrique que l'on qualifie de "bipolaire", une version particulièrement gratinée qui m'a valu l'emprisonnement en unité psychiatrique il y a quatre ans, j'ai appelé ça "Prophétie d'un Bipolaire".

Son champ de compétence exclut tout contrat avec elle mais elle me fait l'amitié de me conseiller. Elle m'a recommandé de refaire à peu près tout. Seul le récit de ma maladie, livré sur ses conseils, est susceptible d'intéresser le lecteur, m'explique-t-elle, mais la prophétie que je lui ai assortie est aussi vaine que la dernière fois. La dernière fois je lui avais soumis la prophétie seule. C'est beaucoup trop compliqué, volumineux, obscur pour le commun des mortels, fait-elle valoir et je la crois, bien que j'aie essayé de rendre ça plus digeste dans ce nouvel opus.

Fondamentalement, ma prophétie, tout le monde s'en fout, j'en suis effectivement convaincu, mais moi je n'ai aucune autre perspective, aucun autre horizon que cette lumière sans doute artificielle, de l'autre côté de la paroi contre laquelle je me cogne depuis la première seconde de mon existence.

Tout le monde a déjà assisté à ce spectacle du papillon de nuit. Je suis confiné, mais enfermé dehors ou dedans, cela n'y change rien. Là-bas, ailleurs, là où je serais reconnu pour mes idées visionnaires et révolutionnaires, c'est de l'autre côté des barricades infranchissables, des barbelés auxquels je frotte ma peau déchiquetée.

27 mars

On nous annonce le prolongement du confinement, quinze jours de plus. Ce n'est pas un scoop, passons.

Par contre, au journal de 20h et de France 2 que je ne regarde jamais d'habitude, il y avait un reportage sur un supermarché qui s'est mis aux fruits et légumes français à la faveur de cette crise. Ce qui est intéressant, c'est que la grande surface en question n'était autre que celle qui se trouve au pied de ma tour.

Je vois des Signes partout, tout le temps. Je m'accroche à ce que je peux. Dans ma "Prophétie d'un bipolaire" je consacre un chapitre au récit des Signes dont j'estime avoir été témoin depuis qu'ils se sont enclenchés, il y a une douzaine d'années. L'un d'eux est mis en scène dans ce même magasin. C'était une histoire de tomate en plus. Je m'excuse de faire l'économie de le raconter ici, je l'ai déjà fait ailleurs, et puis ça n'a pas d'importance.

Ces Signes, en vérité, ces coïncidences troublantes qui émaillent mon existence depuis toutes ces années, je suis convaincu de leur valeur objective. Seulement dans les premiers temps je croyais qu'ils m'annonçaient un destin grandiose.

A présent, je crains plutôt qu'ils aient vocation à m'enfoncer dans les tréfonds de la misère, en portant l'ironie de mon sort à un paroxysme olympien.

Ils sont la preuve que Dieu se fout de ma gueule dans les grandes largeurs et que je n'existe que pour le divertir par ce spectacle vertigineusement pathétique.

Mon chat se fout de toute cette histoire de confinement et du reste comme d'une guigne. Il est tout à son aise à la maison, son unique territoire, virus ou pas. Il s'appelle Rocky, comme le boxeur. C'est moi qui l'ai baptisé ainsi et j'ai été bien inspiré parce qu'il est bagarreur. Chez le chat, la frontière entre la tendresse et l'agressivité est fort poreuse. Le nôtre passe à l'attaque très vite après quelques secondes de câlins qu'il a pourtant lui-même sollicités.

En ce qui concerne mes filles, Léa, 13 ans dans deux jours et Luna, 10 ans, là c'est ma femme qui les a baptisées, je n'ai pas eu mon mot à dire. C'est elle qui les voulait, c'est elles trois qui ont voulu le chat. Le chat je n'en voulais pas, elles m'ont convaincu d'en adopter un cependant.

Les enfants non plus je n'en voulais pas, ma femme ne m'a jamais convaincu d'en faire, je les lui ai livrés à mon corps défendant. J'étais terrorisé à l'idée de mal exercer ma responsabilité de père, et pour cause, je suis un père assez minable, mais comment pourrait-il en être autrement ? Je suis complètement égaré dans ma propre existence, je passe entre une moitié et deux tiers du temps à souhaiter mourir.

J'avais peur que le confinement se passe mal en famille. Avec ma femme, qui télétravaille, moi de travail, je n'en ai pas, on ne s'engueule plus trop. On s'est énormément disputés par le passé, en vieillissant on se calme tous les deux, on arrondit les angles. En revanche les deux gamines adorent se créper violemment le chignon, elles s'insultent copieusement, se frappent même.

Quand elles ne se disputent pas elles s'appellent "frère", avec du "wesh" en veux-tu en voilà. Ca me rendait dingue au début et puis je m'y suis habitué.

Et bien il se trouve que contre toute attente, ça va plutôt mieux que d'habitude alors que nous sommes enfermés à quatre, plus le chat, dans trois pièces. On a une chance énorme d'avoir trois pièces à Paris soit dit en passant, c'est un loyer très abordable sans quoi nous ne serions pas parisiens.

Je ne voulais pas devenir père mais je le suis devenu en chialant abondamment à l'accouchement, pour l'aînée et la cadette, pareil, alors que je le pensais impossible la première fois et je pensais impossible que ça se répète.

Mais depuis, soit je m'en occupe extrêmement mal, soit pas du tout.

Par exemple, là je devrais les accompagner dans leurs devoirs, mais je deviens fou. La grande, en 5e, massacre l'orthographe prodigieusement, sa soeur en CM2 écrit dix fois mieux, et mon impuissance à le lui inculquer me met dans un état épouvantable, proprement pathologique, que je suis incapable de maîtriser et ce depuis des années. Il vaut mieux, dans ces conditions que je m'abstienne d'y mettre mon nez.

En fait, je souffre d'autant plus que cela fait écho à mon propre handicap orthographique. Je n'écris correctement qu'avec une connexion internet pour vérifier un mot sur trois, la grammaire comme le reste. Mes premiers jets sont bourrés à craquer de fautes, et même après deux relectures il en reste encore. À ses presque treize ans, Léa se fout complètement de l'orthographe contrairement à moi, ce pourquoi elle ne fournit pas le moindre effort en la matière. Quant aux maths, je suis déjà largué dans son programme.

Je ne m'occupe en rien de les divertir, aucun jeu, aucune activité d'aucune sorte, monopolisé par ma souffrance, mes turpitudes, mon abattement, ma guitare et mon footing. Je fais les courses et je prépare le dîner, c'est tout, c'est là l'intégralité de ma contribution au foyer, confiné ou pas. J'oubliais un peu de ménage, je nettoie la cuisine quand elle commence à être vraiment crade.

Ha oui, je suis guitariste de formation et de jazz. Encore un cauchemar et pas des moindres.

28 mars

Loin de m'apaiser, de m'offrir quelque asile, ce journal m'angoisse. Tout ce que je fais exacerbe mon anxiété, expression d'une indéfectible détresse. La musique, ou plus précisément la guitare car je ne suis pas musicien mais vaguement guitariste, ainsi que tout le reste. Et quand je m'enthousiasme, comme ce fut le cas en rédigeant un certain nombre de textes passés où je croyais être en train de transmettre ma vision philosophique, scientifique, intellectuelle, morale et spirituelle, ce n'est que pour prêter mon flanc aux violentes saillies de la déception, de l'amertume et de la frustration quand la sanction tombe, quand je réalise que je n'ai rien transmis du tout, que je suis obscur, illisible, inaccessible aux autres mortels quand d'aventure ils essaient de me lire.

Je ne fais que me cogner à la paroi qui me sépare hermétiquement de la lumière.

Ce journal me donne la boule au ventre toute la journée parce que je suis déchiré entre la tentative de ne rien attendre et l'espoir, malgré moi, de m'ouvrir un chemin vers l'autre rive. C'est pourtant une idée absurde. Je voudrais être à la hauteur de son invitation alors qu'il n'invite à rien, alors que je suis sous le coup de mon dernier échec en date, encore tout frais, cette "Prophétie d'un bipolaire" condamnée immédiatement après sa rédaction, énième tentative de me faire entendre, aussi chimérique que les précédentes.

Et puis je suis psychiatriquement malade, déséquilibré, l'énergie circule en moi comme dans une usine à gaz. J'en ai à la fois beaucoup trop et pas assez du tout. J'oscille sans cesse entre la pile électrique et l'apathie. Mon angoisse elle même trahit un trop-plein d'énergie qui, au lieu d'irriguer mes organes, est court-circuitée dans mes veines et m'opresse. En ce moment je suis de nouveau sujet à l'hypersomnie alors que je croyais l'avoir régulée pendant quelques mois grâce à un respirateur nocturne, car je fais de l'apnée du sommeil, et l'exercice physique auquel je m'astreins.

Le sommeil est un refuge en forme de trou noir qui m'aspire. Je ne fais même plus de beaux rêves comme c'est resté le cas pendant de très longues années, systématiquement, ce qui compensait une réalité hautement anxiogène. Mais depuis que j'ai arrêté de fumer du shit, mes aventures oniriques sont tourmentées.

Aujourd'hui je me suis levé vers 11h après quelques neuf heures de sommeil, puis je me suis recouché une heure plus tard pour dormir deux heures de plus. Pendant cette sieste, j'ai fait une expérience angoissante qui s'est reproduite à l'état d'éveil dans la soirée.

En effet, au petit déjeuner ma femme, qui elle se réveille vers six heures du matin, nous faisons chambre à part depuis longtemps car elle ne supportait plus mes ronflements malgré deux opérations pour les supprimer, m'indique qu'elle dispose d'un bon de réduction pour des courses au supermarché d'en bas, encore lui, qui dépasseraient un montant de cent euros. Or, il fallait que je prenne un pack d'eau. Cela signifiait que je devais utiliser un caddie.

Je dois m'arrêter un instant sur le caddie pour raconter l'histoire qui suit.

Il y a, n'est-ce pas, deux sortes de caddie. Celui de la grand-mère, qu'elle traîne derrière elle, sur deux roues, souvent à carreaux, idéal pour ses achats quotidiens. Nous en avons un de cette espèce, c'est celui que j'utilise habituellement. Mais là, il fallait passer au calibre supérieur, le caddie des grandes surfaces, en fer grillagé, sur quatre roues, avec un logement pour les petits enfants à l'avant.

Or, je ne l'utilise jamais, et je craignais des complications de toutes natures, je les ai vécues en rêve prémonitoire vers 13h.

Quand vint l'heure de remplir ma mission, 19h, le premier problème fut de trouver une pièce pour débloquer l'engin, il n'y en avait aucune dans la maison or tout étant fermé dans le centre commercial hormis les rayons eux-mêmes et les caisses, je ne voyais pas comment demander du change.

Ce premier problème fut cependant rapidement réglé grâce à un agent de sécurité qui m'offrit gracieusement un jeton en plastique.

Je remplis le véhicule à raz-bord et me dirigeai vers la sortie.

La tour dans laquelle je vis communique par les sous-sols avec le centre commercial. Ainsi, en descendant au moins-1, j'ai accès au parking de la grande surface avec un ascenseur qui m'y conduit.

J'ai essayé d'emprunter ce chemin avec le caddie, mais j'ai eu l'effroyable surprise de constater qu'il ne rentrait pas dans l'ascenseur conduisant à mon hall. Je dus faire donc tout le chemin inverse, avec succession de portes coupe-feu pénibles à manier quand on circule avec une telle cargaison.

L'autre option était de passer par l'extérieur, en sortant du centre commercial pour rejoindre l'entrée de ma tour. Mais quelle ne fut pas mon effroi en découvrant, à peine le caddie ayant atteint le bitume, qu'il disposait d'un savant système de blocage des roues quand elles se trouvent rencontrer cette surface, pour l'empêcher de quitter son giron ! Je me suis retrouvé avec ma marchandise lourde telle un cadavre de bûcheron à devoir tirer comme un boeuf pour revenir à l'entrée du supermarché. Là, j'ai appelé ma femme à la rescousse qui est descendue avec le caddie, l'autre, le nôtre, plus deux grands sacs, on a pu transférer le tout et remonter les provisions à la maison.

Mais, Dieu, quelle atroce aventure ! Il ne m'arrive que des trucs comme ça.

Pour couronner le tout, la réduction annoncée, raison pour laquelle je me suis livré à un tel périlleux manège au lieu de la procédure bien huilée habituelle, n'a pas fonctionné pour une raison technique dont je vous passe les détails.

Cet épisode est représentatif de mon existence, ce pour quoi je l'offre à ce journal. Une angoisse, la raison de l'angoisse qui se confirme, l'ensemble de l'entreprise révélant finalement son implacable vacuité.

Pourtant dans l'après-midi j'ai eu droit à des nouvelles réjouissantes. Le professeur Ramdam, le druide de l'hôpital marseillais, me semble fort être en train de remporter une partie qui semblait pourtant perdue d'avance, à l'image de David contre Goliath. Les sommités concurrentes qui vociféraient contre lui se taisent à présent, pendant que les services et leurs représentants se multiplient qui déclarent appliquer son protocole. Les barrières semblent tomber comme un jeu de domino y compris dans le domaine éditorial. Cela m'excite beaucoup parce que j'ai pris fait et cause pour lui dès qu'il est apparu dans mon radar et je vois se confirmer l'idée que les obstacles qui se sont dressés devant sa proposition sont issus d'intérêts peu glorieux. Des VRP en somme, souhaitant mettre le monde en coupe réglée pour les laboratoires qui les missionnent. C'est ce que j'appelle la racaille, la raclure, ce sont des comportements rien moins que mafieux. Cela pourrait bien devenir une grande affaire. Après tout, celle du sang contaminé, c'est des gens qui voulaient offrir le marché des tests de leur côté. Nous verrons comment ça tourne mais cela sent bon pour l'heure.

Pas de quoi calmer ma propre affliction, ma perte, ma désespérance pour autant. Je voudrais tout plaquer, jusqu'à la vie. Je voudrais disparaître, fuir. Mais il n'y a nulle part où aller, pas parce que nous sommes confinés, mais parce que le petit caillou bleu qui héberge la race humaine au sein de la Voie Lactée ne comporte aucun refuge envisageable. Où que j'aille, quoi que je fasse, je serai poursuivi par moi-même, et la mort, ma Terre Promise, m'est interdite jusqu'à nouveau ordre parce que j'ai mis deux enfants au monde qui sont encore des enfants. Même le sommeil ne me protège plus de ses douces volutes. Je suis écorché nu.

28 mars

Chaque soir à 20h on applaudit les soignants. A l'étage du dessus (oui au 31e il y en a encore un plus haut) quelqu'un fait la claque avec ardeur pendant plusieurs minutes, on distingue des clameurs s'élever dans tout le quartier, ainsi que des trompes, klaxons ou cornes de brumes à air comprimé que l'on entend habituellement dans les stades. On

comprend que leur usage naturel étant suspendu, ces bruiteurs se recyclent pour la circonstance. D'ailleurs on sent que ce moment est une distraction notable pour tout le monde, on doit s'emmerder sévère dans les chaumières.

Je ne me joins pas à ce concert, personne chez moi d'ailleurs, ce n'est pas faute de le trouver légitime. Il l'est infiniment, ces gens sont très méritants, ils se donnent sans compter. Compter, justement, ils ne l'ont pas pu, sur Zeus et sa cour, pour voir leurs revendications désespérées satisfaites. Il y a quelques semaines à peine, les blouses blanches dans la rue pour réclamer une augmentation de leur salaire de misère et l'amélioration élémentaire de leurs conditions de travail dégradées avec obstination depuis des décennies, se voyaient copieusement gazés par les troupes de Castagne et son maître d'oeuvre parisien à la casquette aussi envahissante que les bruits de botte dont il s'enivre.

Ce qui m'intéresse, c'est que ces gens paient. Il serait tout naturel, puisque je suis infiniment impuissant à obtenir leur procès, que je me défoule en me faisant supporter de l'armée soignante à 20h, mais non, je n'en ai pas le coeur, pas l'énergie. Et puis, à ce moment-là, je prépare le dîner.

Les gens ont peur de ce virus, peur pour eux et pour les leurs. Je suis bien incapable de craindre un péril de cette nature, il m'est, à vrai dire, totalement étranger. Il y a plusieurs raisons à cela.

La première c'est que, par exemple, 270 000 piétons perdent la vie chaque année dans le monde. Des gens qui ne sont même pas montés en voiture, ni deux roues ni aucun véhicule, ils ne faisaient que traverser la rue ou marcher sur le trottoir. Et tout le monde s'en fout. Pour ma part, j'y songe systématiquement quand je suis témoin de la peur de mourir liée à une circonstance particulière, comme sous le feu d'une attaque terroriste. L'être humain discerne mal, très mal, de manière générale, les périls qu'il encourt.

Le paludisme, la pire maladie au monde, tue 500 000 victimes innocentes tous les 365 jours. La grippe saisonnière habituelle tue entre 250 et 500 mille patients dans la même période et sur la même planète.

Enfin, comme le fait remarquer Aurélien Barau, le nombre de victimes total du covid-19 à ce jour égale le nombre de décès, en 4 mois, dus à la famine sur Terre.

Il ajoute et ça vaut le coup d'être mentionné, que ce même nombre correspond à celui des animaux occis chaque seconde.

Je suis bien d'accord avec lui quand il ajoute que cela ne diminue pas la gravité de ce virus, mais relativise les choses perçues en temps où "tout va bien".

En fait, la mort, le danger, le péril, le risque est inhérent à la condition humaine, seulement on l'oublie dans nos sociétés qui rejettent ces réalités anxiogènes hors de la sphère consciente. Pour ma part, c'est l'injustice qui m'obsède, d'abord sociale. La mort n'est rien face à la cruauté que notre espèce s'inflige à elle-même, esclavage, exploitation, empoisonnement, aliénation. Enfin ce n'est pas faute d'avoir écrit X textes successifs pour le dénoncer.

La mort, je l'ai déjà dit, est ma Terre Promise. Ce n'est donc pas ce virus, jusqu'à preuve du contraire moins susceptible de me faucher qu'une voiture quand je vais chercher une baguette de pain, qui va me perturber. A vrai dire, s'il m'atteignait et que mes poumons venaient à me lâcher dans la foulée, le toubib serait bien plus catastrophé que moi. "Ecoutez

docteur tout va bien cela fait très longtemps que j'attends ce moment" pour peu que je sois capable d'articuler quelque chose, ce qui ne serait pas le cas en réalité. J'aurais le temps de le souhaiter secrètement entre l'infection et la mort.

Reste la question de mes filles. Les perdre serait effectivement la pire chose qui pourrait m'arriver bien qu'un excellent prétexte pour mettre enfin un terme à mes propres jours. Il faudrait qu'elles meurent les deux pour ça, une seule m'obligerait à continuer de "veiller" sur elle. Je mets des guillemets parce que je ne veille vraiment pas à grand-chose.

Or les jeunes de leur âge sont dans leur immense majorité asymptomatiques et pour qu'ils meurent, il faut un incroyable manque de chance, événement plus improbable que l'accident de piéton provoqué par un chauffard sur le chemin de l'école en temps normal. Actuellement il n'y a ni école ni chauffard.

Quant à ma femme, je n'ai pas spécialement envie de la voir partir non plus, mais il lui faudrait, à elle aussi, comme à moi du reste, une poisse exceptionnelle.

Mes parents sont des candidats plus sérieux à la faucheuse eu égard à leur âge, mais j'ai atteint le stade de ma vie où je me remettrais de leur envol sans endurer la souffrance malgré l'amour que je leur porte. Je ne suis pas inquiet devant une telle perspective, je le confesse.

Enfin il me reste une grand-mère de 90 ans, avec son mari du même âge, ceux-là sont hautement vulnérables mais ils se protègent bien. Ils vivent à deux dans leur appartement, une voisine fait les courses pour eux, ils n'ont à sortir à aucun moment. Si malgré tout leur destin devait trouver un terminus dans le covid-19, ils auraient eu le temps de bien remplir leur vie.

Ce que je crains, en revanche, c'est le cataclysme économique annoncé et en cours. Je le crains tout en plaçant en lui quelque espoir. En effet, la dette va exploser chez nous comme ailleurs, or c'est la vertu budgétaire qui impose depuis des décennies les cures successives infligées au service public, à commencer par la santé, mais aussi l'éducation et tout le reste. Ainsi, on peut craindre que, comme la dette, proportionnellement, l'austérité explose. La raison pour laquelle je m'autorise quelque espoir en l'espèce, c'est que si la dette est effacée, on verra que nous avons donc tous été spoliés pendant ces années de vache maigre en son nom. Cela pourrait avoir des conséquences intéressantes. Si, à l'inverse, on nous applique un remède budgétaire de cheval, cela pourrait provoquer l'insurrection propre à changer complètement, fondamentalement la donne, mais non sans heurts violents. Nous verrons tout cela.

En attendant les filles et leur mère ont trouvé moyen de faire un peu d'exercice sur place. Nous avons, à la maison, une console "Nintendo Switch". Ce dispositif accompagne les multiples écrans sur lesquels tout le monde à la maison, les filles comme leurs parents, passent le plus clair de leur temps, déjà d'ordinaire, mais confinés encore plus. Je n'ai pas pu empêcher qu'elles aient chacune leur smartphone, plus un ipad, plus mon propre ordinateur sur lequel j'écris présentement, plus celui de leur mère qui a rendu l'âme récemment.

Alors que c'est particulièrement contre-indiqué, elles cumulent un temps considérable chaque jour sur diverses applications dénuées du moindre intérêt, conçues dans l'unique

optique d'aliéner les masses, avec un immense succès. Cela nuit au développement intellectuel des plus jeunes, raison pour laquelle les cadres de cette industrie éloignent soigneusement leur propre progéniture de leurs inventions perverses. En ce moment, elle jouent surtout à des jeux en réseau, au moins elles socialisent un peu, mais c'est consternant de vacuité.

Léa, l'aînée, souffre de troubles de l'apprentissage officiellement diagnostiqués, qui ne sont pas dus aux écrans parce qu'ils se sont déclarés avant, mais qui sont sans nul doute favorisés, cultivés et aggravés par ce mal numérique. Et moi, je suis impuissant à les en distraire, incapable de m'occuper d'elles moi-même, accroché à mon propre terminal.

La Nintendo Switch, cependant, présente le bénéfice de faire bouger ses adeptes avec un jeu baptisé "Just Dance". Il s'agit de reproduire les mouvements indiqués à l'écran avec un capteur à ma main. Elles gigotent ainsi, mère et filles, réduisant une sédentarité déjà poussée en temps normal, achevée avec le confinement.

Mais, car il y a un mais, il me faut, pendant leur séance, endurer une musique de la pire espèce bovine, ces claques-merde au kilomètre de son obscène, dégoulinant de miasmes électroniques insupportables, pareils au beuglement d'un poivrot déversant directement dans mes tympans sa logorrhée scurrile et demeurée. Elles en sont ravies. Je souffre en silence, c'est pour la bonne cause en l'occurrence. Sans quoi je finirais certainement par jeter ce truc par la fenêtre. Trente et un étages de justice sonore.

30 mars

C'était l'anniversaire de Léa aujourd'hui, 13 ans.

Pour l'occasion nous avons mangé une tarte à la framboise absolument exquise.

Mais, parce qu'il y a toujours un mais avec moi qui suis incapable de me réjouir de rien, cela ne rentre pas dans mon ascèse alimentaire.

Car parmi mes gros problèmes dans la vie, la graisse qui enveloppe ma ceinture abdominale figure en bonne place. Je ne suis pourtant pas gros, n'empêche que je peux attraper deux pleines et généreuses poignées de gras en bas de l'abdomen quand je me penche en avant, a fortiori quand je m'assoie, et de bon bourrelets dégueulent sur mon pantalon en bas du dos, de chaque côté.

J'ai perdu huit kilos au printemps dernier en adoptant un régime très strict, cette masse grasseuse avait fondu alors, je me suis retrouvé bien sec, je partais pourtant d'un bon début d'embonpoint. Puis je me suis remis à manger plus normalement, mais en introduisant une pratique sportive.

Je fais vingt minutes de musculation "poids de corps" en chambre et un heure de course à pied chaque jour. Et bien, je ne perds pas un centimètre cube de ce lest qui a le don de me rendre dingue, au contraire, cette bouée s'est installée, inférieure à son état avant mon régime initial, mais bien trop substantielle pour me laisser en paix. Mes muscles, y compris abdominaux sortent, très réactifs au traitement que je leur inflige, mais ils s'accompagnent de cette charge lipidique honnie.

Ainsi, j'ai décidé que cette divine tarte à la framboise en l'honneur de ma fille aînée marquerait la fin d'une période faste pour mon estomac, je vais passer dès demain à une cure austéritaire alimentaire draconienne tout en poursuivant mon effort sportif. On va voir

ce qu'on va voir. Il n'y aura plus que des protéines dépourvues de graisse, des fruits et des légumes, le tout copieusement arrosé d'eau. Fini, féculents et autres glucides pourvoyeurs de calories superflues.

Tout à l'heure, pendant mon footing justement, j'ai décidé de donner libre cours à ma fantasmagorie.

De telles pensées sont venues volontiers me visiter longtemps, sans entrave, avant que j'entreprenne de les chasser il y a deux ou trois ans, constatant qu'elles concouraient activement à ma détresse, creusant un fossé abyssal entre rêve et réalité, ouvrant sur la misère noire existentielle, psychologique et psychiatrique dont je souffre dramatiquement. Elles étaient très favorisées par la fumée du haschich. Maintenant que j'ai arrêté de fumer (mais pas le tabac), elles se font plus rares et quand elles se présentent malgré tout, je les frappe de toutes mes forces. Une telle répression n'a jamais suffi, malheureusement, à m'équilibrer et je suis toujours aussi fou malgré l'arrêt des vapeurs enivrantes, botaniques et fantasmagoriques.

Mon fantasme est prophétique. Je fais état de ma conception visionnaire et révolutionnaire du monde, je redéfinit aux yeux de tous le hasard, la nécessité, la liberté, Dieu et la condition humaine dans son ensemble et je suis appelé à prendre la tête de l'insurrection des masses à échelle internationale pour élaborer une civilisation civilisée appelée à perdurer mille ans.

Or, mes grandes théories, tout le monde s'en cogne au dernier degré, elle sont obscures, imbitables, saugrenues et indigestes de l'avis général. Ce qui ne m'empêche pas d'être profondément persuadé de mon génie idéologique sans égal.

Quant à mon aura révolutionnaire, elle est celle d'un loser social achevé, résolument méprisé, raillé, ostracisé.

On mesure, ainsi, la tension entre ce que je suis et ce que j'ai besoin d'être, en réponse à ma mégalomanie hors de proportions.

Quand j'ai compris que je ne publierais jamais mes thèses philosophiques, scientifiques, spirituelles et existentielles géniales, parce que les éditeurs, comme les lecteurs, quels qu'ils soient, n'y voient qu'une énorme quantité de déchet verbal, j'ai commencé à cultiver un autre scénario, celui que j'ai exploité tout à l'heure en courant, m'autorisant cette récréation exceptionnelle.

Tout part d'un fait divers. Il faut une attaque à main armée. En ces temps de confinement, c'est plus difficile à concevoir, mais d'ordinaire, cela peut survenir en de nombreuses circonstances. Sans autres précisions, j'imaginai tantôt un lieu clos avec du public et un agresseur pourvu d'un flingue. Tout le monde est terrorisé mais moi, comme je ne crains pas la mort et la désire même, j' imagine un plan d'action pour attaquer l'attaquant à mains nues. Ici, je lui proposais mon aide. Parvenu à une distance appropriée, soudainement, sans en avoir laissé paraître l'intention le moins du monde la demi-seconde d'avant, je frappe violemment le bras qui tient l'arme. Elle se retrouve éjectée. Personne n'ose bouger et s'en emparer, s'engage alors un corps à corps avec l'assaillant au cours duquel je prends le dessus parce que ma nature de pitbull s'exprime à plein pour l'occasion. Je le saisis à la gorge, il s'évanouit.

Je suis célébré comme un héros dans le pays entier et me fait fort de rejeter une telle identité, arguant que ma seule singularité consiste à aimer la mort. J'en profite pour expliquer, profitant de cette extraordinaire tribune, que le libre arbitre est une illusion pure. Mes textes, jusque-là superbement ignorés de tous rencontrent tout à coup un enthousiasme déchaîné, en plus d'être un héros je suis un génie. Evidemment, Zeus, et tout ce que la France compte de politiques cherche à m'honorer pour profiter de mon fantastique prestige, ce qui me donne l'occasion de refuser toute distinction en prenant soin de faire état de mes dispositions politiques hautement vénéreuses envers les plus puissants d'entre eux. C'est trop tard, quand ils se rendent compte que je suis le plus virulent, engagé et dangereux adversaire qu'ils n'ont jamais eu, j'ai déjà levé les masses dans l'optique révolutionnaire. Je prends la tête de la rébellion populaire, jette dans la rue des millions de gens, ils m'arrêtent et m'enferment mais sont obligés de me libérer sous la pression insoutenable du pays presque entier, acquis à ma cause de justice assoiffée, frénétique. J'organise un siège de l'Elysée par plusieurs millions de personnes enchaînées les unes aux autres, qui ne sera levé qu'une fois Zeus abdicé. Une assemblée constituante est érigée. Je refuse tout mandat quel qu'il soit dans le cadre de la nouvelle Constitution comme de l'ancienne, pour préserver ma stricte indépendance, mon statut de simple citoyen disponible par ses idées seulement.

La face du monde s'en trouve changée et la Terre entière bascule dans le sillage de la France.

Et puis je rentre à la maison.

Là, Luna doit faire son piano, car elle étudie au conservatoire du XIIIe, qui est évidemment fermé. Elle me demande mon aide pour travailler ses morceaux, ceux qu'elle présentera peut-être si le confinement est levé d'ici le mois de mai pour entrer au second cycle. Cela faisait longtemps que je ne l'avais plus fait travailler. C'est moi qui lui ai enseigné le piano les deux premières années, bien que je sois guitariste et que je ne sache pas en jouer, ce qui lui a permis d'accéder au conservatoire directement en troisième année. Mais depuis cette rentrée scolaire, je la laissais se débrouiller seule, à regret car j'aurais voulu au moins que l'on travaille le solfège, l'oreille ensemble, mais j'en ai perdu l'énergie, la ressource, trop absorbé par mes propres trucs pourtant infiniment vains, guitare ou écriture. Je vais m'y remettre. D'autant plus que je garde plutôt bien mon calme avec elle pour la simple raison qu'elle travaille correctement. J'ai réservé le même enseignement à sa grande soeur jadis, mais elle me faisait complètement péter les plombs et j'ai dû abandonner pour la préservation de son intégrité morale, que j'ai eu le temps d'abîmer cependant, à force de vociférer maladivement à chaque aberration qu'elle produisant obstinément, j'en ai la triste conviction.

Je l'ai emmenée chez un psy pour qu'elle lui parle de sa fragilité et qu'il l'aide à se (re)construire en lui expliquant la maltraitance que je lui avais infligée. Il m'a dit que je ne devais pas culpabiliser, puisque je l'emmenais le voir, je ne pouvais pas être un si mauvais père. Je lui ai répondu que je ne culpabilisais pas, parce que le libre arbitre n'existe pas, mais que j'étais lucide et que je savais ce que j'avais fait, le plongeant dans un état de perplexité notoire.

Les séances ont été interrompues par le confinement.

31 mars

La nuit dernière j'ai eu droit à la compagnie du chat, Rocky, lequel alterne entre nombreuses différentes couches disponibles, partagées avec ses humains ou pas, ce qui fait qu'il ne vient que de temps en temps dormir avec moi. A chaque fois c'est donc un petit événement. Il se place généralement à l'endroit exact où sont censées s'étaler mes jambes, et pour ne pas le dissuader de s'installer, je me livre à de savantes contorsions afin que son confort demeure optimum.

Rocky est bagarreur, je l'ai dit, et j'ai eu l'occasion un jour de vérifier à quel point. Nous l'avons eu dès la fin de son sevrage, ma femme est allée le chercher à Rennes, rien que ça. Elle était tombée sur une petite annonce, sa propriétaire le destinait à un nouveau foyer une fois affranchi de sa mère. Comme elle eut un coup de coeur pour ce chaton aux longues oreilles, gris et blanc, elle entreprit le voyage dans ce seul but. Ainsi, Rocky est un chat domestique depuis ses premiers jours, ne connaissant de l'existence, chez nous, que notre appartement et sa vie de famille. Il est castré, ce qui n'a rien enlevé à ses facultés belliqueuses nous allons le voir.

Ainsi, il y a trois ans, il en avait un peu plus d'un, nous le prîmes avec nous en vacances, dans un gîte en Dordogne. Or, les propriétaires, logeant la maison d'à côté, avaient un chat, moitié domestique moitié sauvage, plus sauvage que domestique en fait, passant ses journées à se bagarrer avec des congénères comme en attestaient ses stigmates. Nous tenions Rocky soigneusement enfermé, de peur de le perdre d'une part, et de le mettre au contact de ce matou d'autre part.

Or un beau matin, il trouva un moyen, que je n'ai toujours pas compris, de prendre l'air. Nous ne nous étions rendus compte de rien. C'est seulement en sortant fumer une cigarette que j'entendis des sons fort étranges. Il me fallut quelques secondes pour identifier qu'ils étaient probablement émis par un chat, et pas pour manifester sa joie. En suivant mes oreilles, je m'approchai d'un buisson et y découvrit Rocky, dont le grognement était si inattendu que je doutai un instant que ce fût bien lui. Avant que je n'aie eu le temps de l'attraper, l'autre donna l'assaut. Ces râles étaient le résultat de sa proximité, il témoignait de son intention de ne pas se laisser faire, et pour cause. La bagarre fut brève parce que je l'ai interrompue, mais j'ai eu le temps de constater que non seulement le castagneur professionnel d'à côté n'avait pas pris le dessus, mais encore que Rocky l'avait maté, l'obligeant à battre en retraite. Lui, le chachat à sa mémère avait infligé une bonne leçon au baroudeur chevronné, ce n'était pas pour me déplaire, il me montrait à quel point j'avais été inspiré en le baptisant, avant même son adoption..

Une fois l'assaut terminé, il se terra au sol mais se laissa prendre sans résistance. En revanche, une fois à la maison, il se carapata sous la table du salon en émettant un grognement plus léger qu'en prélude à la rixe, mais déterminé, et refusa en usant de ses griffes qu'on l'approche pendant un bon moment. Il semblait si perturbé que nous avons craint qu'il ne retrouve jamais son état normal. Quelques heures plus tard cependant, il n'y paraissait plus. Je suis persuadé malgré tout qu'il a effectivement changé ce jour-là, devenu plus agressif qu'il ne l'était avant, ce pourquoi je disais plus haut que les séances de câlins dégénèrent souvent très rapidement, même si, à ses heures, il se montre passif.

Outre son aptitude au combat, à l'inverse, Rocky possède l'art de la lascivité et du prélassement. Il a le don d'adopter des poses gracieuses exprimant toute l'essence de sa félinité pour faire de sa sieste un petit chef-d'oeuvre, spectacle exquis. Pour son prestige, il

joue aussi à cache-cache avec beaucoup de science, très sensible aux invitations que nous lui faisons en ce sens, apparaissant et disparaissant de sa vue. Il se tient immobile, à l'affût, en position de chasse quand son partenaire est visible et pendant qu'il s'éclipse, il avance de quelques centimètres jusqu'à le rejoindre par étapes successives, saluant la jonction d'un bon avant de prendre la tangente.

Enfin, il sait ouvrir les portes, ou plus exactement celle de ma chambre, qui est aussi mon bureau (avec un lit escamotable) car je ne l'ai jamais vu exercer cette compétence ailleurs. Il saute à hauteur de la poignée qu'il agrippe avec ses pattes, ce qui entraîne un très léger entrebaillement qu'il n'a plus qu'à exploiter avec ses griffes pour sortir. Il fallait être observateur pour comprendre la procédure !

L'histoire du professeur Ramdam me stresse beaucoup, le suspens est à son comble, mais je ne parviens pas à apaiser la crainte que les résultats tant attendus soient noyés, s'ils lui sont favorables, tant il mobilise contre lui de puissantes troupes déterminées, qui continuent à pérorer comme si elles ne craignaient pas de se voir démenties dans un proche avenir. Inconscients où sûrs de leurs forces ?

Certes, des voix s'élèvent aussi pour réclamer l'usage de son traitement, mais elles ne disposent pas du pouvoir d'audience. Je n'ai entendu, sur un média télévisé, d'ailleurs inattendu en l'espèce, LCI, que la journaliste Judith Waintraub pour prendre sa défense. De plus, les informations dont on dispose sur les essais en cours sont difficiles à obtenir. On sait qu'il y a des services hospitaliers qui les pratiquent mais on ne sait, ni lesquels, ni depuis combien de temps, ni quand ils se prononceront. Il y a ce fameux "Discovery" en route à l'échelle européenne, mais j'ai lu qu'il n'intégrait pas le protocole exact de Raoult, se bornant à la chlorhydrine seule, alors qu'il l'assortit d'un antibiotique. Quelle excellente opportunité ce serait, pour eux, de clamer l'échec du druide alors qu'il n'ont même pas vérifié sa potion, je leur fais toute confiance pour être capables d'une telle malhonnêteté. Il semble, par ailleurs, que des essais soient en cours aux USA ou en Chine, mais là encore, aucune information précise et fiable. Lui, de son côté, continue, imperturbablement, d'annoncer le succès de son traitement sur ses propres patients. Marseille pratique un incroyable régime d'exception en dépistant et traitant tout le monde. Pourquoi, mais pourquoi diable, le reste du pays n'a pas droit à ces dispositions, qui ont l'air redoutablement efficaces, puisque Ramdam, sous son autorité, affiche une mortalité ridicule par rapport à la moyenne nationale ? Je lis que nous pourrions, en réalité, tester beaucoup plus de monde que nous ne le faisons, est-ce vrai ?

Il me semble évident, quoi qu'il en soit, que si c'était un fou furieux, manipulateur de données, un escroc fini, ça se saurait. Or il n'est pas attaqué sur un autre mode que "n'a pas fait ses preuves" ou alors "est dérangé mentalement" comme l'a affirmé Olivier Duhamel. Il me semble pourtant les faire de manière éclatante, ses preuves. Il me faut le fin mot de cette histoire, je prie (en fait non je ne prie pas parce que ça ne sert absolument à rien) pour l'avoir un jour, sans dissimulation et manipulation dont je sais, pour le coup, BFMTV et consor, VRP divers et variés de leurs laboratoires en quête de marché juteux, apparatchiks formatés à la débilité et au mensonge de tous poils, parfaitement capables.

Quoi qu'il en soit le tribunal administratif de Guadeloupe a ordonné avant-hier à l'ARS et au CHU de commander deux cent mille tests de dépistage ainsi que "les doses nécessaires" au traitement par l'hydroxychloroquine et l'azithromycine, soit le cocktail du druide. Le fait que

l'information, une belle victoire pour lui, soit passée complètement inaperçue en dit long sur le climat qui règne.

1 avril

Fais couler des larmes de sang
Ô Seigneur
Le long de mes joues
Depuis ces yeux éblouis par ton obscurité
Jusqu'à cette bouche qui n'embrasse pas
Ô Cruel Prescripteur de ma nuit sans repos
Que je goûte au sel de ma douleur
Que la buée de mes rêves fiévreux recouvre mes pupilles qui ne voient pas
Révolte vive et vaine qui coule dans mes veines
Mer faussement calme dont le large nébuleux cingle ma face
De ses embruns acérés, coulés dans l'acier du doute triomphant
Qui dit ton nom
Ô Seigneur
Donne-moi le repos impossible
Que sur ma poitrine pèse le poids de ta Volonté
Jusqu'à enfoncer mon coeur dans une terre fertile
Puisse ma sève essorée l'inonder pour lever à ta gloire
Un timide roseau que fauchera ton souffle
Ô Seigneur
Accorde-moi l'oubli
Promets-moi au néant qui porte l'écho de ta voix
Dont je me berce en tremblant de froid et de faim
Car tu m'as condamné à l'éternité
En me séparant de toi
Au premier jour dont la mémoire me hante
Seigneur laisse-moi danser comme une aigrette de pissenlit
Et me perdre dans l'immensité
Qui recouvre mon vertige
Linceul sans oraison funèbre
Et sans tranquillité

2 avril

Je ne suis pas habitué à chercher en vain les mots. Ils me viennent peut-être frelatés mais se refusent rarement à moi. Je dois m'arracher pour charger ceux-là de la sueur que mon âme essorée éjecte comme un foutre bourbeux. La rage se noie dans ma chair courbatue, laminée, j'ai à peine l'énergie de vomir la bile qui m'infecte, m'asphyxie. Je hais ce monde immonde et je hais ma vie à l'intérieur. Il est vrai que l'histoire du druide cristallise ma passion, ça me rend fou furieux que son prêche s'évanouisse sous une chape de plomb impeccable, comme s'il avait été un obscur youtuber sorti de je-ne-sais-quel trou du cul

algorithmique alors que sa potion change tout et que l'on nous promet un confinement de plus en plus interminable. Mais évidemment, ma fièvre va plus loin, elle dit mon extraordinaire impuissance toute entière à exister, mon aversion compulsive et structurelle de la société des hommes.

Au coucher, hier soir j'avais tellement envie de me jeter par la fenêtre que j'ai entrepris d'en nourrir le scénario. Je mettais un mot sur facebook pour déclarer que je tenais à ce que ma carcasse défoncée soit carbonisée et que les cendres résultant de cette purification soient déversées en un endroit qui m'était parfaitement égal, tant qu'elles ne subsistaient nulle part. J'en profitais pour glisser que ce réseau était peuplé d'une belle bande de fèces et que je me réjouissais bien de les damner presque tous ici en guise de dernier repas. A mon ami, fidèle et tendre, j'envoyais un sms comportant quelques mots que je ne définis pas, pour dire mon regret de devoir le quitter. A mes filles, j'adressais une longue lettre, imprimée, laissée sur mon bureau, pour dire que je savais bien que la souffrance que je leur infligeais, qui se transformerait certainement en colère n'en serait pas apaisée, mais que je les avais aimées autant qu'il soit possible d'aimer. Je leur disais que je ne pouvais simplement plus vivre, et que peut-être un jour, elles comprendraient ce que j'ai dû fuir, mais peut-être pas. J'ai pris soin, longuement, d'endurer en pensée la scène, l'instant où elles se rendaient compte que j'étais passé par cette fenêtre ouverte, dans la cuisine, et que je gisais au pied de la tour. Oui, la cuisine parce que le salon est occupé par leur mère, et ces deux pièces, seulement, donnent sur un terrain infréquentable. Si je me jetais par la fenêtre de mon bureau, ma chambre, je pourrais tuer quelqu'un en m'écrasant, bref. C'est parce que je ne puis leur infliger ce supplice que je ne le ferai pas, en tout cas pas maintenant, pas tout de suite, je le sais pertinemment mais Dieu, Dieu que je le voudrais.

Et puis le sommeil n'est pas venu, je me suis tourné mille fois dans mon lit avec ce foutu masque sur ma gueule et son tuyau relié à la machine.

Finalement j'ai fait deux rêves de merde. Dans le premier, j'assistai, sans savoir si j'étais présent physiquement ou par écran interposé, en retransmission directe, à la traque et la capture d'un personnage qui était un hybride, un amalgame entre Ben Ali, Kadhafi, Saddam Hussein et Mohamed Morsi, il avait l'apparence de ce dernier mais les histoires combinées. On le retrouvait caché sous un camion, comme les clandestins qui essaient de passer une frontière. Il était promis à l'exécution. La séquence entière était empreinte d'un indéfinissable malaise. Ensuite, j'ai rêvé que j'avais acheté deux voitures, Dieu sait pourquoi, dans l'optique de les revendre, le genre d'idée qui m'est prodigieusement étrangère. Chose remarquable, l'une était précisément un BMW, modèle de standing, l'autre était une française moyenne dont je ne connaissais pas la marque. Je n'avais que des problèmes, à commencer par le lieu où les entreposer, je n'en disposais pas. J'avais passé une annonce pour les proposer et je recevais des réponses... qui n'avaient absolument aucun rapport avec mon offre. Je ne sais pas quelle en était la teneur. Je sais que c'était extrêmement pénible.

Au lever, fatigué, mal au crâne, je me suis adonné à ma séance de guitare aussi médiocre que d'habitude, toutes ces notes dépourvues de sens qui sortent de cet instrument, entre mes mains, c'est vertigineux. En effet, ma démarche consiste à en jouer le plus grand

nombre possible dans le temps le plus réduit possible. Que quelqu'un mette fin à ce carnage ! Puis j'ai dû faire faire de l'anglais à mon aînée et c'était épouvantable, elle ne connaît pas un mot de cette langue qu'elle étudie depuis bientôt deux ans, et se montre formidablement hermétique à mes tentatives de lui en faire déduire le sens. Heureusement, leur mère, dans la pièce d'à côté, en réunion téléphonique de télétravail avait exigé le calme, ce qui fait que j'ai été obligé de maîtriser mes accès de désespoir, je ne lui ai donc pas hurlé dessus. C'est vrai qu'il y a une grosse différence, sur le plan pédagogique, entre la grande et la petite. Mais que l'on ne s'y trompe pas, je les aime autant l'une que l'autre, et c'est d'ailleurs parce que j'aime autant la grande que la petite, que je suis si désespéré de mon échec éducatif auprès d'elle. Un jour une voisine a tenté avec une grande insistance de me faire dire laquelle des deux je préférais, elle avait l'air sincèrement convaincue qu'il y en avait forcément une. Mais non, il n'y en a forcément pas. Je les aime toutes deux de l'exactly même amour infini et inconditionnel, malgré ma morgue et mon irascibilité. Puis j'ai fait mon sport, ça ne m'a pas apaisé. Puis le piano avec la petite, qui m'a distrait un peu finalement, puis les courses, qui m'ont distrait encore plus, et ce soir on a regardé top chef tous les trois avec les filles et ça m'a fait du bien. Je termine mieux cette journée que la précédente.

Cela ne m'empêche pas de prier pour mourir, n'importe comment, le plus tôt possible, c'est un vœu que je formule presque chaque jour, certains jours avec plus d'ardeur que d'autres. Quand je pense à tous ces gens qui tiennent tellement à leur vie, souvent d'ailleurs tout aussi minable que la mienne, plus encore, et qui crèvent malgré tout... Les choses sont mal faites.

3 avril

Je suis sur Twitter, sous pseudo parce que j'ai été banni à mon nom pour avoir insulté Merkel (une Grande Plaie de l'humanité) en des termes qui ont choqué les braves modérateurs et plus tard un flic à demi-mot raciste qui n'a jamais été inquiété. J'ai donc créé un nouveau profil intitulé Kauss Mosse dont je me suis servi pour promouvoir "Cosmos et libre arbitre", mon chef-d'œuvre méprisé de tous, qui a été téléchargé des milliers de fois sans susciter le moindre commentaire, ce qui est un exploit absolu, ce réseau étant le plus bavard du monde, en particulier pour railler et dénigrer, ce à quoi je n'ai même pas eu droit, comble de l'humiliation.

Parmi les personnages qui apparaissent le plus souvent dans ma TL (time line), un catho ardent qui a ma sympathie parce qu'il honore, à mon sens, le message de Jésus. En effet, il s'oppose avec assiduité à ses coreligionnaires réactionnaires pourfendeurs d'immigrés clandestins qui souillent l'Europe Chrétienne, de gauchistes épris de justice sociale et autres homosexuels pervertissant l'immaculée conception de leur foi dégénérée.

Je suis également un admirateur et un suiveur de Jésus, mon idole, que je n'appelle cependant pas le Christ parce que je rejette la mythologie arriérée dont les chrétiens le nimbent, avec leur histoire de fécondation virginale, de miracles absurdes et de résurrection, ainsi que leur trinité dépourvue du moindre sens. Jésus était un être humain biologiquement parfaitement semblable aux autres, seulement, et cela suffit amplement, le plus grand visionnaire et révolutionnaire de l'Histoire des Civilisations, LE pionnier de la justice sociale et de la justice tout court telle qu'elle n'est toujours pas respectée, au demeurant, loin s'en faut, deux mille ans plus tard, mais c'est lui qui en a érigé l'idéal.

Quant à mon statut, au regard de la religion, c'est un ni, ni, ni. Je ne suis ni croyant, car le concept de foi m'est parfaitement étranger, ni agnostique parce que j'ai une idée très précise sur la question de Dieu, ni moins encore que tout autre chose athée, parce que Dieu est une évidence dont il faut redéfinir le concept de A à Z, ce à quoi je me suis livré dans une vertigineuse indifférence, alors que l'on n'a rien proposé de plus frais, neuf, novateur et lucide depuis l'émergence du monothéisme. Si je vois bien que je suis très mal parti pour me faire entendre de mon vivant, je suis profondément persuadé que mon concept percera et s'imposera après ma mort, ce qui motive notoirement mon empressement de la rencontrer. Toujours est-il que mon petit catho de Twitter, qui pourrait, je crois, être mon père, malgré ses options politiques en phase avec sa foi, ce qui n'est pas si fréquent, se vautre dans les pires balivernes sur le plan spirituel, dans son rapport avec Dieu, jusqu'à une extrémité que j'ai découverte aujourd'hui. Les catholiques sont parfois fort sympathiques mais vraiment cinglés, capables d'énoncer d'effarantes énormités.

Tout est parti d'une prière à laquelle il invitait ses "followers", dont je suis (et je ne crois pas la réciproque vraie) pour une aide-soignante, je crois, atteinte par le virus dans l'exercice de ses fonctions, quelque chose du genre, une intention ma foi fort louable. Sauf que la prière est un de mes thèmes préférés. Elle est tout bonnement et simplement fondamentalement absurde. Adresser une requête à Dieu est d'une puérilité achevée, imaginer que le Grand Architecte obtempère quand on le sonne dénote d'une immense indigence intellectuelle, commune d'ailleurs à toutes les religions, mais particulièrement criante chez les catholiques comme nous allons en voir une belle illustration. J'interviens donc, et demande poliment s'il pense vraiment que Dieu adaptera ses dispositions envers cette femme, toute vertueuse qu'elle est, en fonction des demandes de miséricorde que formuleront en bonne et due forme ses ouailles. Je tente de faire valoir le fait qu'en réalité, la prière s'adresse à soi-même, un moyen de se donner du baume au coeur mais auquel Dieu est nécessairement hermétique, qui connaît la prière avant même qu'elle soit émise, qui sait pertinemment qui prie, quand, comment et pourquoi, qui est Souverain par définition dans toutes ses décisions. Il me répond que la prière rapproche de Dieu, et moi qu'il est illusoire de croire que l'on peut s'éloigner ou se rapprocher de Dieu qui est Tout puissant. C'est là que ça devient intéressant, quand il avance que la vraie Tout Puissance de Dieu réside en vérité dans son amour et que, tenez-vous bien, Dieu en est avide au point de mendier, il a employé ce mot, l'amour des Hommes et il précise, comme un amoureux celui de sa bien-aimée ! Il m'explique que Dieu est humilité, ce pourquoi Dieu réclame notre amour comme une aumône. Assez estomaqué par une telle assertion, je lui fais remarquer que l'amoureux n'a pas créé sa bien-aimée, qu'il a bien de la chance d'atteindre une altitude telle que Dieu s'écrase à ses pieds, mais que l'humilité, dont je reconnais le caractère le plus impérieux de toutes les vertus au monde, me semble résolument incompatible avec l'idée que l'on puisse receler quoi que ce soit de précieux au point que Dieu nous supplie de le lui offrir. Et puis j'ai arrêté là, j'avais eu ma dose, je ne suis pas encore allé voir ce qu'il ajoutait. Certes son discours apparaît singulier, je n'avais encore jamais rien lu de pareil, mais cela me semble tout de même révélateur de la folie catholique qui, au nom d'un amour qui ne mange pourtant pas de pain, va éventuellement jusqu'à faire de Dieu non pas un compagnon, ce qui aurait suffi à être ridicule, mais un chien finalement, tirant la langue avec avidité pour recueillir leur sacro-saint nectar, basculant ainsi de l'idée de don de soi vers celle de nombril du monde. Sous prétexte d'arborer une âme charitable et dévouée à l'image de leur Dieu fantasmé, ils deviennent plus que son égal, rejoignant finalement Lucifer dans

l'enfer où il fut propulsé justement pour cette raison et ce n'est pas le moindre des paradoxes.

La vérité est que la prière de l'Homme à Dieu est celle qu'adresse Gavroche à Victor Hugo. C'est pour les besoins de son Roman, dont nous ne sommes que les personnages, que Dieu inflige à l'Homme sa souffrance.

4 avril

Je suis allé faire des courses pour ma grand-mère et son mari qui ont dans les 90 ans et qui restent cloîtrés chez eux autant que possible. C'était la première fois que je me livrais à cette BA depuis le début du confinement car une voisine s'en occupe habituellement. Ils habitent à 1,5 km de chez moi, l'occasion de faire une petite ballade. C'était aussi la première fois que j'avais affaire à des commerces alimentaires autres que le supermarché à mes pieds, j'ai dû faire la queue, que je court-circuite habituellement grâce au sous-sol. Chez Picard les rayons étaient à moitié vides, en bas de chez moi il manque aussi pas mal de choses. J'ai lu quelque part que le monde entier encourrait un risque de pénurie alimentaire.

Ma grand-mère est un personnage très particulier, au caractère singulièrement bien ou mal trempé, c'est selon. Elle a refusé de me voir et même d'entendre parler de moi à ma naissance, furieuse que son fils ait préféré me faire avec ma harpie de mère au lieu des études de médecine auxquelles elle le destinait. En effet, ils ont tout arrêté après le bac. Elle est une ponte de la psychologie infantile, spécialisée dans les troubles de l'apprentissage, auteur des protocoles de diagnostic et de traitement communément utilisés. Elle a été abandonnée, comme mon père, par le cogéniteur de ce dernier peu après sa naissance, disparu dans les îles, mes parents s'étant d'ailleurs séparés tout de suite après la mienne, moi chez ma mère et mon père loin. Plus tard, elle s'est enfin intéressée à moi et ne faisant ni le pire ni le meilleur à moitié, elle a entrepris de m'éduquer, en français et en culture générale, sans grand succès malheureusement, quoique si j'écris à peu près correctement, ce dont je doute (surtout quand je lis la grande littérature mais quand je me compare à mes contemporains moyens je me rassure), ce soit davantage grâce à elle qu'à l'école, pour sûr. À présent elle perd la boule, ça a commencé par une mémoire évanescence et cela se développe en attaquant sa conception générale, celle du temps notamment. Elle tient encore une conversation censée cependant, si l'on met de côté le fait qu'elle répète plusieurs fois la même choses en cinq minutes, ne se souvenant plus qu'elle l'a déjà dit. Quand les symptômes ont commencé à être vraiment envahissants, personne n'a osé le lui dire, cela illustre qui elle est. Ni son mari, ni aucun de ses deux fils, personne. Je m'y suis donc collé, estimant qu'il était lâche de se taire de peur de la fâcher. Je voulais qu'elle consulte, peut-être n'y avait-il rien à faire, mais il fallait au moins une prise en charge quelconque du problème. Et bien ça n'a pas manqué, elle m'a vraiment détesté pendant plusieurs mois, disant de moi pis que pendre à mon père, que je l'avais trahie, que je l'avais manipulée et même que je m'introduisais chez elle en douce pour effacer ses emails afin qu'elle passe pour folle, alors que mon pauvre géniteur était habitué à de douces louanges à

mon sujet. Et puis elle a fini par... oublier. Mais elle n'a consulté personne et le sujet est plus que jamais tabou.

Ces derniers temps j'ai songé aux ravages que le covid pourrait bien faire dans les bidonvilles de nombreux pays, dans les populations déshéritées en général, nombreuses, très nombreuses en ce monde, même chez nous, les gens dans la rue. J'ai vu que Kylian Mbappé avait fait un énorme don pour les SDF de France. Il est mon fils caché mais, chut, ne le répétez pas cela lui ferait un choc de l'apprendre, ainsi qu'à ses parents. Je ne suis pas béat d'admiration devant ce geste au vu de sa fortune, mais enfin cela prouve que demeurent dans son esprit de saines préoccupations.

En Inde, des travailleurs ont perdu par millions leurs emplois soudainement, ont entamé un exode massif vers leurs campagnes, se faisant copieusement arroser d'antiseptique sur la route, comme des animaux. Au Brésil on craint le pire. Si l'Amérique du Sud s'embrasait, ce serait un carnage étant donné la concentration de populations entassées dans la misère, ainsi qu'en Afrique qui semble pour l'heure préservée mais jusqu'à quand ?

A mon sens ce virus nous donne un avant-goût de l'Apocalypse qui nous attend dans les décennies à venir, c'est peut-être le premier acte. D'ici quarante ans, à mon avis, il ne restera qu'une centaine de millions d'être humains sur Terre, les autres s'étant entre-tués ou étant morts de faim, de soif, de maladie. C'est ce que nous promet le choc entre le gouffre social global et la destruction massive environnementale en cours de parachèvement. D'ailleurs ce virus est fortement soupçonné d'être né à la faveur de réjouissances telles la déforestation acharnée. La forêt amazonienne semble vivre ses dernières années, enfin ce qu'il en reste. Les insectes sont en voie de disparition accélérée et avec eux tout s'écroulera.

Que l'on ne s'y trompe pas, quand j'évoque un avant-goût de l'Apocalypse, ce n'est certainement pas en raison de la létalité de cette nouvelle maladie, presque ridicule en soi, comme je l'ai indiqué plus haut en référence aux hécatombes ordinaires dont tout le monde se fout. C'est la mise à l'arrêt et en échec d'une civilisation entière qu'il faut retenir, la perte de contrôle qui donne à imaginer ce qui nous attend en toute hypothèse en conséquence des périls présents aux développements prometteurs de ce que j'appelle l'Apocalypse. Par ailleurs, nous n'en sommes peut-être qu'au tout début de l'invasion de ce virus, qui, s'il saisissait les populations les plus vulnérables, feraient, pour le coup, d'authentiques ravages. Pour l'instant, ce sont les pays "riches" qui sont les plus touchés, étonnement. D'emblée, je vois, par exemple, qu'en Equateur on assiste déjà à des scènes impressionnantes telles que des corps sans vie abandonnés sur la chaussée que les habitants brûlent pour éviter l'odeur de leur décomposition.

En tout état de cause, il ne fait aucun doute que si le scénario que je suppose et imagine pour les prochaines décennies venait à se matérialiser, cet épisode serait nécessairement, en l'état, rétrospectivement identifié comme le prélude du chaos terminal de cette civilisation.

La bonne nouvelle c'est que les survivants fonderont une civilisation enfin civilisée, ils n'auront pas d'autre choix. Elle offrira à notre espèce l'épanouissement pour le millénaire suivant, jusqu'au prochain terminus.

En attendant Zeus et sa cour sont en train d'opérer un virage à 180 degrés sur les masques et les tests, après avoir raconté que l'un et l'autre ne servaient à rien pour l'unique raison qu'ils étaient incapables d'en fournir. J'ai écrit une note à ce sujet dès le 20 mars et j'ai vu dans les jours qui ont suivi ce thème de plus en plus souvent exploité par les journalistes, y compris ceux qui sont ordinairement prompts à railler les complotistes.

Par contre, la potion du druide n'avance pas d'un iota malgré les offensives de la petite minorité médiatique qui tente de lui donner de l'audience. Ils sont bien nassés pour l'heure. J'ai appris aujourd'hui ce que je craignais, la fameuse étude "Discovery" destinée à explorer les traitements possibles a été savamment pipée en ce qui concerne l'association de Ramdam, chloroquine plus azithromicine puisque l'on ne l'administre qu'à des mourants, alors que le traitement ne marche qu'en début de symptômes, réduisant la charge virale qui n'est plus en cause au moment des soins intensifs. Ainsi, cette bande de racailles va pouvoir s'exclamer triomphalement que le traitement ne marche pas, pour ne pas perdre la face, pour ne pas perturber la belle mécanique des vaccins en cours de développement et autres antirétroviraux lucratifs, défendus avec acharnement par les VRP qui, évidemment, sont ceux que Zeus a choisis dans sa cour de conseillers. Je pense notamment à cette espèce de... cette... la... mmmmmmm la chef infectiologue de Saint-Antoine qui est le porte-flingue attitré anti Ramdam, copieusement arrosée par les labos dont elle défend les intérêts.

A Saint-Antoine, c'est là qu'est née ma fille aînée, or cela s'est très mal passé. Une équipe méprisante et méprisable, j'ai dû faire un scandale au bout de six heures d'un travail cauchemardesque sans accompagnement sur la table d'accouchement, pour qu'on s'occupe enfin de ma femme, en souffrance totale. Et maintenant voilà que la blondasse en chef s'illustre dans les médias, est invitée sans cesse sur les plateaux, dont la première chaîne, pour donner la réplique au premier sinistre avec une servilité dégoulinant des lèvres comme une rivière de morve épaisse et compacte.

Pour que ces gens paient ce qu'ils sont en train de faire et tout le reste, je m'ouvrirais les veines à la truelle, je m'arracherais la peau avec les dents, je me ferais cuire à feu doux, j'éclaterais mon crâne contre du parpaing. Seulement, mon sacrifice ne servirait à rien et je souffre dans un silence assourdissant, le poids de ma rage, sans voix pour l'expulser, encombre ma trachée artère et m'asphyxie, j'en crève comme un chien.

5 avril

J'ai achevé la biographie de Charlie Parker par Ross Russell qui m'a tenu en haleine un moment, ce qui me plonge dans un état de désœuvrement littéraire, j'aurais voulu qu'elle dure un an. Ce bouquin a une drôle d'histoire parce que je l'avais entamé il y a bien cinq ans, peut-être même plus, et à mon grand désarroi, j'avais égaré le livre au bout de quelques pages qui m'avaient accrochées comme l'héroïne que le génie s'injectait dans les veines. Et puis, Dieu sait comment, il a miraculeusement refait surface il y a quelques jours. L'auteur a lui-même eu affaire à l'intéressé en tant que directeur d'un petit label pour lequel il a enregistré quelques fois, mais il a surtout entrepris un remarquable recueil de témoignages lui ayant permis de rédiger un ouvrage bien balancé, addictif. Il commet parfois des erreurs, comme la préface elle-même, écrite par la dernière compagne du prodige, en dénonce un certain nombre, ce qui est assez drôle. Par ailleurs, il s'aventure quelquefois dans des considérations techniques sur la musique dont il aurait dû s'abstenir parce qu'il n'en a pas la compréhension, la compétence, il dit n'importe quoi. Ces petites contrariétés

mises à part, j'ai eu droit à un très beau trip et j'ai appris énormément de choses sur un personnage qui est nécessairement l'un de mes plus grands héros de la musique. J'ai été, je suis toujours un immense admirateur de Coltrane, et c'est Parker qui coule à sa source, comme il coule à la source de tout le jazz à partir du milieu de son siècle d'or, celui qui l'a vu naître et s'épanouir, le dernier. C'est lui qui est clairement à l'origine du bebop, lequel est devenu la substance fondamentale de cette musique, ce par quoi tout passe. Le jazz contemporain, moderne est tout entier plongé dans ces racines, directement issues de l'alto de Parker, qui offrira pour l'éternité ses fondations à cette musique, le jazz, encore aujourd'hui largement ignorée, méconnue, méprisée, qui grouille de talent et de génie pourtant, d'une concentration impressionnante de part le monde, inversement proportionnelle à son audience, son prestige, sur le plan institutionnel comme populaire. Le jazz est le grand parent pauvre de la grande musique et c'est peut-être son indéfectible vocation.

Car il est tout droit issu des tripots plus ou moins clandestins, des mafias, du monde des prostituées et des junkies, des alcooliques et des misérables de toutes espèces, du racisme crasse de l'Amérique dont elle n'est d'ailleurs toujours pas débarrassée. Charlie Parker est peut-être l'artiste maudit le plus artiste et le plus maudit de toute l'histoire de la musique, bien que les grands noms du jazz en général constituent une impressionnante collection de destins tragiques. Sa chance et son malheur est d'avoir grandi à Kansas City, sa chance parce que c'était un très haut lieu du jazz, favorisé par le régime mafieux du maire, son malheur parce que c'était une ville raciste au dernier degré, ses noirs en ghettos, voués à la condition de domestique ou de toxicomane. Parker est tombé dans la came à quinze ans et en est mort à trente-cinq, le médecin légiste lui en donnait cinquante. C'était une force de la nature qui a prodigieusement brûlé la chandelle par les deux bouts. Un homme proche de la folie mais d'une intelligence hors du commun comme un psychiatre lui-même l'a noté au cours d'un séjour à l'asile qui a donné l'un de ses plus beaux morceaux "Relaxin' at Camarillo". C'était aussi un hypersensible et le mépris racial, mais aussi artistique dont il faisait l'objet (c'est stupéfiant à quel point les commentateurs n'ont rien compris à ce qu'il apportait) a largement contribué à son autodestruction. Il a connu une gloire éphémère, toute relative comparée à bien des artistes de sa génération ou non, avant de sombrer dans une déchéance achevée, détruit par l'héroïne et l'alcool, suivie de près par le terminus. Ce qui est extraordinaire c'est ce destin, en fait, quand il est arrivé au bout de son message musical, il a sombré et s'est éteint, lui qui semblait increvable.

Si j'avais lu ce texte vingt ou quinze ans auparavant, un mécanisme d'identification au musicien se serait mis en route, me permettant de vivre sa prodigieuse créativité par procuration, en compensation de ma propre médiocrité. Mais j'ai, à présent, trop intégré cette dernière pour que ce se soit produit, même si je m'estime moi-même un génie incompris, mais sur le plan idéologique. En revanche, j'ai eu tout loisir de m'engouffrer dans sa souffrance, sa misère et sa folie. Si je n'ai jamais rien injecté dans mes veines, si l'alcool ne tolère pas mon corps, je n'en demeure pas moins une épave, à l'intérieur, qu'une énergie irrationnelle maintient, Dieu sait pourquoi, debout, tout comme lui pendant deux décennies nécessaires à sa contribution hors de prix. Et la mienne, de contribution, jusqu'à quand me maintiendra-t-elle en vie ?

J'ai donné un cours, de guitare, par skype bien entendu, à mon "cousin juif" tout à l'heure. Il est mon dernier élève privé (j'en ai quelques uns dans une petite école de musique où

j'enseigne) alors que j'en ai eu des dizaines par le passé, et je ne sais pas pourquoi je ne parviens plus à en recruter. Les petites annonces qui m'en fournissaient plein ne m'en apportent plus un seul depuis des années sans que je ne sache l'expliquer. Cela coïncide, en tout cas, avec mon sentiment de déchéance musicale. A l'époque, je me voyais encore comme un musicien, j'espérais encore un avenir en la matière, à présent, plus le moins du monde. Mais, que je sache, cela n'apparaît pas dans les petites annonces que je publie au même endroit qu'auparavant.

Je dis mon "cousin juif" parce qu'il est juif entièrement, contrairement à moi qui ne le suis qu'à moitié. D'ailleurs, ma grand-mère spéciale dont je parlais hier en est à l'origine, elle a eu mon père avec un pur goy. Quant à ma mère, c'est son père qui est juif, sa mère qui ne l'est pas, je suis donc un "demi-juif". Mon cousin est un peu plus jeune que moi, je suis aussi assez proche de son père, ce sont mes deux "cousins juifs" qui ont en commun avec moi le père de ma mère, auprès de qui, enfant, je fréquentais la synagogue de ma petite ville de province à l'occasion de Kippour. Si je raconte ça, c'est parce que le lien, avec mes cousins, père et fils, n'est pas seulement filial mais aussi judaïque, et l'occasion toujours pour moi d'interroger mon identité hybride qui joue un certain rôle dans ma psychologie.

Mon "cousin juif", donc, affirme que Ramdam est un imposteur, un falsificateur, qu'il est banni de nombre revues, véritable paria dans le monde scientifique, ce qui tranche brutalement avec les informations que j'avais recueillies jusque là, faisant plutôt de lui une sommité dont personne ne s'aventurerait à contester le prestige, à défaut de valider son traitement. Il me dit être en possession de documents attestant de ses forfaits, des trucages divers et variés. Je me suis montré très désireux de me les voir transmettre, mais malgré mon insistance, il ne l'a toujours pas fait au cours de la journée.

Je suis très étonné parce que je ne comprends pas pourquoi il ne serait pas attaqué sur ce terrain de la part de ses confrères qui le détestent plus que cordialement, devant le malaise qu'il suscite très visiblement dans la profession entière, or aucun d'eux ne s'y aventure. Il serait facile, à ce compte, de se débarrasser de lui. Par ailleurs, il a une équipe étendue autour, faut-il qu'il ait mystifié une institution hospitalière entière ? Et qu'en est-il des quelques médecins et politiques qui soutiennent sa démarche ? Ne sont-ils au courant de rien ?

En tout cas, pour ma part, ce qui m'intéresse, ce n'est pas lui, mais son traitement, et d'après ce à quoi j'ai accès comme information, il fonctionne.

Je suis impatient d'en savoir plus. Affaire à suivre.

6 avril

Se retourner pendant des heures en cherchant un sommeil qui ne vient pas, et quand il finit par se présenter, il est haché, troublé, tourmenté, plus fatigant que réparateur. Il est dix heure, le temps de prendre, dans un état hautement vaporeux, un petit-déjeuner diététique fort attendu par mon estomac soumis à l'austérité, retour au lit et c'est seulement là que je dors pour de bon. Je rêve que je vole, une fois de plus, cela se produit fréquemment en ce moment. Je crois, du reste, que c'est le scénario onirique le plus répandu au monde. En ce qui me concerne, je ne m'élève que sobrement au-dessus du sol, un mètre, deux maximum. Ce matin j'étais comme sur un skateboard mais sans planche et sans roulette. C'est frappant à quel point la sensation physique est réelle, l'impression forte d'avoir trouvé une espèce d'équilibre naturel à force de m'entraîner, qui rend la chose fort plausible dans mon

esprit en sommeil. À chaque fois que je lévite ainsi, j'essaie d'attirer l'attention sur mon exploit, en vain, c'est un mélange de scepticisme et d'indifférence qui accueille mon exploit, je finis par renoncer à la reconnaissance pour m'adonner à mon art dans mon coin. En l'occurrence, ce matin, cela se passait sur le trottoir, les passants ne réagissaient pas. Quand je me suis réveillé en état d'affronter la journée, c'était déjà le début de l'après-midi, je n'en verrais que la moitié. Pas assez de temps pour travailler la guitare comme je le voudrais, aider ma fille avec ses devoirs, faire les courses pour ma grand-mère car j'ai dû y retourner et constater qu'elle perdait vraiment de plus en plus ses facultés de sens commun, faire mon sport, aujourd'hui du coup c'était relâche, le piano de la petite, le dîner et voilà, c'est terminé. J'aimerais avoir des choses plus intéressantes à consigner dans ce journal. Ma grand-mère, disais-je, me demande depuis une bonne semaine d'intervenir sur son ordinateur, pas grand-chose, un réglage à faire. Je lui réponds que c'est très contre-indiqué sur le plan sanitaire, par ailleurs son mari y est opposé, de peur légitime de voir l'ennemi introduit chez eux. Je rappelle qu'ils ont quatre-vingt dix ans. Mais devant son insistance, d'autant plus importante qu'elle ne se souvient plus cinq minutes après me l'avoir demandé cinq minutes avant, je me suis résolu à pénétrer leur appartement en prenant un maximum de précautions. En arrivant chez eux j'ai parlementé un moment avec elle au sujet du protocole à suivre pour éviter tout risque de la contaminer, c'est à peine si elle comprenait quoi que ce soit, ne semblant pas identifier le rapport entre ce virus et l'état de son ordinateur. Puis, en guise de conclusion, elle m'annonce que je n'ai rien à craindre, qu'elle n'est pas malade !

Il y a quelques jours, j'ai été contacté par un type qui avait lu "Une brève histoire de condition humaine", un texte que j'ai écrit en 2017, comme toute ma production en accès libre sur la toile. Il utilisait des termes élogieux pour dire l'écho que mon exploration avait suscité en lui. Il n'a manifesté son désaccord qu'au sujet de mon spécisme, il ne pense pas que l'espèce humaine recèle la moindre supériorité sur le règne vivant, alors que je qualifie Homo Sapiens d'aristocratie des mammifères. Nous avons entamé un échange cordial, j'ai commencé à lire sa propre production, bien plus volumineuse que la mienne, choisissant un premier opus qu'il m'avait conseillé, où il exprime son rejet du monde sur un ton poétique. J'ai trouvé le texte remarquablement bien écrit et me suis reconnu à mon tour dans son humeur misanthrope. Ensuite, j'ai entamé un deuxième ouvrage de nature philosophique, traitant de problématiques que je n'avais pas abordées dans la "brève histoire" mais que j'ai développées assez profondément plus tard, dans "Cosmos et libre arbitre" ainsi que "Prophétie d'un bipolaire". Je me suis rendu compte à ce moment-là que nous étions en désaccord total, frontal sur des sujets majeurs tels la nature de réalité et sa représentation, le hasard ou encore le temps. Je lui ai vite signalé cette découverte et lui ai proposé de lire mes plus récentes tentatives qui traitaient des mêmes sujets que lui pour qu'il puisse également, de son côté, mesurer le gouffre qui nous sépare. À ce moment-là mon moral était vraiment au plus bas, comme ce journal en porte la trace, et je laissai transparaître mon désespoir dans la conversation, qui néanmoins n'avait rien à voir avec notre désaccord, dont nous convenions de débattre. Mais dans son dernier message, il m'a gratifié d'un "prends du recul" que je n'ai guère goûté, le trouvant condescendant, ce pour quoi je l'ai pris au mot, cessant d'un coup de lui répondre. Je n'ai même pas lu sa dernière contribution à notre correspondance que nous avons commencé à consigner dans un papier.doc. Pour l'heure, je n'en ai pas l'énergie, la ressource, pourtant j'ai attendu, cherché, attendu très longtemps

un correspondant et me réjouissais beaucoup d'en avoir visiblement trouvé un, voilà qu'au moment où il arrive, c'est moi qui me défile. Enfin dès que je referai surface, je me replongerai dans cette affaire, c'est du moins ce que je suppose, on verra bien.

7 avril

Voilà que Jeanne d'Arc, en berline avec chauffeur, présidant aux destinées de la capitale, s'illustrant depuis sa prise de fonction par une lutte sans merci contre les particules fines ayant transformé sa ville en un sanctuaire pour les taxis et autres VTC à l'immaculée pollution auxquels les bourgeois de sa race recourent librement et allégrement pendant que les prolos et autres banlieusards sont vigoureusement dissuadés d'employer leur bagnole, voilà que la passionaria pourfend à présent le virus. Elle a eu l'idée lumineuse d'interdire le jogging entre 10h et 19h, afin d'une part que tous puissent éventuellement se contaminer au même moment, et d'autre part que les surfaces alimentaires demeurent le plus haut lieu d'échange du covid-19. Car il faut voir comment les magasins s'ornent d'une interminable queue aux distances de sécurité impeccables, avant, à l'intérieur, de donner lieu à un chevauchement dans les règles de l'art devant les rayons. La madone de l'hôtel de ville se fout comme de l'an 40 du fait que la transmission soit peu probable à l'extérieur, nettement plus à l'intérieur, elle tient à montrer ses muscles flasques comme une guerrière sans guerre, un tas de barbaque attendant son kebab fermé jusqu'à nouvel ordre.

Or, il n'est pas question pour moi, ni de courir, activité ô combien cruciale pour mon hyper précaire équilibre psychique, avant 10h, étant donnée la nature de mon sommeil, ni après 19h étant données mes activités familiales.

La nuit dernière, j'ai essayé de me recaler en prenant un somnifère vers minuit, de type hypnotique, dont l'effet n'est censé durer que le temps de l'endormissement, avec pour seule résultat de me plonger dans un sommeil long de douze heures sans interruption et sans rêve.

Par ailleurs plus ça va plus on nous promet un confinement interminable, et plus ça va, plus ça m'angoisse.

Pour l'interdiction de courir en journée, je suis censé disposer d'un totem d'immunité, à savoir mon statut officiel d'handicapé, dû à ma grave maladie psychiatrique. Je dispose en effet d'un justificatif en bonne et due forme dont on nous assure, depuis peu, qu'il ouvre droit à sortir où on veut quand on veut. Seulement voilà, n'ayant pas tellement l'air d'un handicapé quand je me livre à mon jogging, je crains fort de tomber sur un flic zélé comme la racaille en bleu sait si bien les déployer, pressés de dégainer. Je pourrais aisément me faire accuser de faux et usage de faux, ou alors voir mon droit remis en cause par la nature de mon handicap, qui n'est pas précisée sur le papier. Si je me faisais verbaliser, je ne sais quel parcours du combattant m'attendrait pour contester l'amende.

J'étais en train de ruminer l'ensemble en faisant travailler le piano à Luna qui avait manifesté sa mauvaise humeur dès les premières notes, et ne cessait depuis de se plaindre, remettre en question mes instructions, voire brailler son impatience d'en finir. J'ai parfaitement tenu pendant quelques dizaines de minutes jusqu'à exploser soudainement et violemment, hurlant de tout mon diaphragme déployé "ta gueule !", là elle s'est mise à pleurer, avant de lâcher "et merde !" en m'emparant de la partition pour l'éjecter à l'autre bout de la pièce, puis de sortir en claquant la porte de toutes mes forces, une nouvelle fois en rejoignant mon

antre, de déplier mon lit et de m'y vautrer. Croyez-le ou non, dans ma rage et mon désespoir, tentant de calmer ma respiration, la pensée qui me hantait était celle que nous n'avions fait que la moitié du programme. J'ai entrepris notamment, depuis quelques jours, de reprendre le travail d'oreille dont nous étions coutumier jusqu'à l'année dernière, avant d'abandonner en même temps que tout le reste. Cette séance qui vient s'ajouter à l'étude de ses morceaux classiques est très importante car, outre le développement de son oreille en soi, élément aussi fondamental dans la musique que le système cardio-vasculaire dans le sport, c'est l'occasion de lui inculquer des idiomes et systèmes spécifiques au jazz, musique que je voudrais lui enseigner pour la jouer avec elle.

Au bout de quelques minutes, j'ai gagné la cuisine pour me faire chauffer une boîte de petits pois-carotte et deux oeufs brouillés que j'ai engloutis seul, sans répondre à ma femme qui tentait le dialogue, qui avait manifesté son impatience comme elle le fait souvent pendant les séances de piano dont elle méprise le sens, les laissant toutes les trois se démerder avec leur dîner, avant de rejoindre ma chambre et de m'y endormir, comme si je n'avais pas eu mon quota de sommeil. Je ne me lève que pour coucher sur écran cet épisode, espérant m'endormir à nouveau jusqu'à demain matin mais ce n'est pas gagné. Cela faisait longtemps que je n'avais plus pété les plombs, en particulier avec la petite. En de pareilles circonstances ma haine de la vie ne peut que trouver une caisse de résonance, je ne peux que me sentir plus nuisible encore qu'inutile. Pourtant, demain, je la mettrai au piano et nous ferons le programme entier, c'est une question de survie pour moi, qu'importe ce qu'elle en pense, si je lâche ça maintenant, le raz-de-marée suicidaire qui s'empare tellement volontiers de moi, confiné ou pas, aura perdu une digue notable.

8 avril

Tout le monde a déjà assisté au spectacle du papillon de nuit qui persiste maladivement à se cogner contre la même paroi. Comme mon médiateur frappe les cordes de ma guitare, en aller et retour, le même geste maladroit répété chaque jour des centaines, des milliers de fois dans l'espoir de lui enseigner à bondir avec légèreté et précision. Seulement, plus je m'obstine, faisant preuve, en principe, d'une vertu cardinale, plus mon poignet, le pouce et l'index qui enferment le plectre se révèlent lourds, inhabiles, empotés, manquant ici leur cible, claquant nerveusement là, s'égarant entre les fils cablés d'acier. Ce bout de plastique refuse obstinément de se laisser dompter et gémit lourdement sous une trop forte pression, dégueule d'aisance livré à lui-même quand je tâche de le laisser respirer mais jamais ne chante. Le médiateur, c'est tout. C'est le son, l'adresse, le contrôle du temps, au centre de la musique toute entière, c'est aussi lui qui conditionne la rapidité et la clarté d'exécution qui caractérisent les guitaristes virtuoses, dont j'aurais tant voulu être. Mais je me cogne à mes cordes comme je me cogne à la vie.

Comme je me cogne aux mots qui glissent jusqu'à moi et forment une paroi qui me sépare de la lumière, de l'autre côté, sur l'autre rive que je n'atteindrai pas. J'écris comme on se noie. J'écris comme on croit ouvrir l'océan pour mieux succomber à l'âme de fond qui se dresse entre sa destination et sa position, attiré par une étoile au voltage racoleur. Et dire que je ne tiens ce journal que dans l'idée d'exploiter le confinement, tablant sur l'appétit des éditeurs, quand viendra l'heure de reprendre vie, pour les récits en lien avec la crise sanitaire. Et si c'était tout l'inverse ? Et si, au contraire, ce thème était le dernier dont ils voudront, gavés jusqu'aux amygdales, comme leurs lecteurs, par leur propre expérience de

l'isolement et du désœuvrement, par le bourrage médiatique sans partage pendant toutes ces semaines, tous ces mois ? Mais surtout, imaginant que le journal d'un confiné fasse partie de leurs recherches, quel diable pourrait les intéresser au mien ? Ma misère est-elle affriolante ? La banalité consternante de ma vie confinée recèle-t-elle quoi que ce soit de sexy ? Mon anonymat n'offre-t-il pas, par ces lignes, la preuve de sa légitimité ? La vérité c'est que si une telle chose était publiée, j'en serais bien marri en plus d'en être prodigieusement étonné car je suis l'auteur de textes d'une ampleur cosmique qui n'intéressent personne, ce serait un comble que mes pauvres histoires quotidiennes attirent l'attention. Qu'est-ce que je propose ici ? Quelle est la révolution, la contribution, la découverte, quel univers viens-je dévoiler, quelle profondeur explorer, quelle altitude s'agit-il de visiter dont le lecteur serait témoin ? Le 31^e étage que j'habite, c'est ma seule envolée.

Je me cogne encore et toujours à la perspective de percer le plafond, non pas de verre mais de béton armé qui me maintient solidement ancré dans ma condition de rien, comme dit si bien Zeus en haut de l'Olympe, de personne. Je me cogne encore et encore, chaque mot est une propulsion soldée par un impact violent, je me cogne à mes cordes et ma guitare geint pour toute musique, je me cogne à ma prose vaine et comme le papillon de nuit, je recommence, je recommencerai jusqu'à la nuit éternelle qui me nargue et se refuse à moi, telle une nuée de voiles en suspension qui dansent et se dérobent quand on veut s'en saisir.

9 avril

Je donnerais ma chemise, ce serait l'occasion de dévoiler les abdominaux que je m'évertue à cultiver paradoxalement alors que tout le monde se réfugie dans la bouffe, pour connaître la raison profonde qui a poussé aujourd'hui Zeus dans le bureau marseillais de Ramdam. Voilà le genre d'énigme que j'aime à méditer. A-t-il peur qu'on lui reproche d'avoir ignoré son option thérapeutique si elle se révélait valide au grand jour ? Mais alors, il n'était nul besoin de lui rendre visite, il suffisait d'exiger de sa cour qu'on se décrive sur le sujet. Est-ce une façon de plaider sa bonne foi, son ouverture, pour mieux s'assurer que le druide n'obtiendra pas gain de cause ? Mais quel serait le sens de la visite encore une fois, témoignant devant la France entière de son intérêt pour la question, si le but est de pérenniser la marginalisation de la fameuse potion ? Il y avait déjà eu un signe annonciateur car des bruits de couloir indiquaient il y a quelques jours que le locataire du palais olympien, se déclarant "déboussolé", avait téléphoné au microbiologiste star à l'instigation de son ancienne prof de lycée. Le demi-dieu est-il authentiquement dans le doute, cherchant à se faire une opinion peut-être, ou simplement soucieux de garder toutes les options sur la table ? Il a nécessairement accès aux données internationales qui semblent conforter ce protocole thérapeutique, il suffirait de lui donner sa chance en France, l'un des derniers pays réfractaires ce qui ne semble toujours pas à l'ordre du jour malgré ce signal fort envoyé au pays entier. Autour de lui, c'est vérouillé, le conseil scientifique de sages dont il s'est affublé est très manifestement orienté, mais ces gens ne se présenteront pas devant le scrutin suprême et universel dans deux ans, Zeus, quoi qu'il ait cherché à faire en touriste dans la cité phocéenne, lui, ne pense nécessairement qu'à ça. Et s'il était simplement dépassé par les événements, d'une immense fébrilité, se cognant, lui aussi, tel un papillon de nuit, de paroi en paroi ?

Ce matin j'avais un rendez-vous téléphonique avec la psychiatre qui me suit dans le cadre d'un "centre expert bipolaire" hospitalier. Elle double depuis deux ans ma psychiatre de ville, beaucoup plus ancienne dans mon cursus, qui a carrément, purement et simplement fermé son cabinet dès l'annonce du confinement. Quelle fidélité à ses patients ! L'autre se rend encore au travail mais ne reçoit plus physiquement, d'où la téléconsultation aujourd'hui. Elles ne servent à rien, ni l'une, ni l'autre, si ce n'est à me faire une ordonnance qui limite les dégâts mais ne stabilise qu'à peine ma maladie, complexe, défiant les schémas dont elle est censée relever.

Elles avaient une occasion de se rendre utiles, qu'elles ont gâchée l'une comme l'autre. En effet, dès la mise en place de l'incarcération domestique, j'ai requis auprès de chacune une note attestant de ma situation psychiatrique pour m'assurer qu'aucun flic ne me ferait de problème au cours de mes sorties. Elles ont toutes les deux refusé, me renvoyant à mon droit commun à faire de l'exercice. Mais à présent, comme cette pratique est proscrite aux heures où je m'y adonne, j'ai reformulé ma requête auprès du médecin que j'avais au bout du fil, qui a refusé de nouveau. Elle m'a répondu que la reconnaissance officielle de handicap dont je dispose faisait l'affaire. Je tentai de faire valoir que je n'ai pas l'air d'un handicapé quand je fais mon footing, et qu'il suffisait de tomber sur un flic zélé pour contester la légitimité de mon document, son authenticité même peut-être. J'ai ajouté que les cas de verbalisation abusives étaient légion comme en attestent nombreux témoignages et articles de presse. Elle a rétorqué que tout cela n'était, en substance, que balivernes très certainement, les gens racontent n'importe quoi et que les flics sont très gentils, pas méchants. Je lui ai raccroché au nez et plus jamais elle n'entendra parler de moi.

La belle connasse a tenté de me joindre dans l'après-midi, s'inquiétant du fait que nous ayant été "coupés" sans que je ne cherche à la joindre par la suite. Je ne ferai même pas l'effort de la prévenir qu'elle peut me rayer de son carnet, je vais la faire mariner jusqu'à ce qu'elle constate que j'ai définitivement disparu de son radar où je n'aurais jamais dû apparaître. C'est ma mère qui tenait tant à ce que je sollicite ce "centre expert", dont le nom ne fait aucune justice à la vérité, et tout ce que je leur souhaite à vrai dire c'est de crever dans l'incendie de leur installation, pour l'espoir qu'ils ont déçu et le temps qu'ils m'ont fait perdre à traverser Paris en consultations prodigieusement inutiles et lénifiantes. J'ai flairé la conne immédiatement, elle croit s'adresser à un déficient mental léger, révélant sa propre indigence intellectuelle profonde. La seule chose intéressante qu'elle m'ait jamais dite est "je ne comprends pas comment vous fonctionnez". Et bien comme ça elle ne comprendra jamais, puisse-t-elle, le plus vite possible, emporter son ignorance dans la tombe, en voilà une dont je serais ravi, qui tient certainement à la vie comme tous les hannetons de sa race, qu'elle rende son dernier souffle avant moi.

Quant à l'autre conne, celle qui a fermé son cabinet de merde, je ne suis pas pressé de la retrouver non plus parce que je n'ai actuellement pas besoin de ses ordonnances, les pharmaciens ayant pour instruction, crise oblige, de pourvoir aux anciennes quand elles sont régulières et constantes, ce qui est mon cas. Mais quand je la retrouverai, il le faudra bien malheureusement, je réduirai la séance aux cinq minutes nécessaire à la rédaction du précieux sésame pharmaceutique au lieu de lui raconter ma quinzaine comme je le faisais auparavant. Elle a fait la preuve du mépris de sa mission, j'en tire les conclusions qui s'imposent. Ce virus, décidément, est l'occasion d'un peu de ménage.

10 avril

“Bateau

Bateau

Bateau en bois sur un lac turquoise

Bateau tout beau, tout beau

Bateau voyageant sur les vagues

Bateau quelques fois romantiques

Bateau qui recueille l’amour et même la passion

Bateau navigant vers une île paradisiaque

Bateau comme un nid voguant

Loin de la tour où je suis confinée”

Voici le poème de Léa, la grande, qui vient d’avoir treize ans, composé l’autre jour. C’est le premier à ma connaissance, je trouve ça pas mal, ce n’est pas inintéressant, je l’ai chaudement félicitée.

J’ai écrit beaucoup de poèmes entre six et huit ans, dès que j’ai su écrire, j’étais très inspiré, plus que je ne l’ai jamais été en grandissant je crois bien. C’est un chef-d’oeuvre perdu puisque je n’en rien conservé, il ne me reste qu’un vers, un seul, gravé dans ma mémoire indélébile : “Je suis là pour vous en parler”. Il s’agissait de souffrance, de misère, de guerre et autres grands fléaux. La gravité était mon registre, influencé me semble-t-il par l’histoire des juifs d’Europe à laquelle j’ai été exposé très tôt et qui m’a beaucoup marquée. Par la suite j’ai découvert bien d’autres martyrs. Cette formule qui m’est restée apparaît prémonitoire à présent, avec mes velléités de prophète. Sauf que personne ne m’écoute alors que j’avais beaucoup de succès, à l’époque, avec mes petits bouquets de mots. Pour autant il ne m’est jamais venu à l’idée de devenir poète ou ce genre de chose. J’écrivais pour la seule raison que ces sentences se déversaient dans ma tête. De manière générale, je crois avoir été un enfant prometteur à bien des égards, ce qui rend le perpétuel naufrage que je suis devenu encore plus tragique. J’endurais déjà la souffrance, notamment celle de ma mère, violemment, hystériquement dépressive, qui se roulait par terre en hurlant qu’elle voulait mourir et vivant seul avec elle, je n’avais personne pour m’en protéger. Je croyais la carapace que je déployais alors propre à m’épargner, mais je n’ai fait, devenu adulte, que rencontrer une détresse bien plus profonde encore que celle dont j’étais témoin et qui me rongeaient par procuration, en guise de préambule à un destin déchiré au dernier degré. Aujourd’hui ma mère, qui n’a que vingt ans de plus que moi, est une retraitée heureuse, très calmée, pacifiée, elle ronronne presque comme une mémère, avec ses chiens, ses jeux sur écran, sa télé et sa petite maison, seul s’exprime encore son tempérament de feu, comme une braise enfouie sous la terre, quand le ton monte à l’occasion. Moi, je suis devenu un trou noir où s’engouffre ma propre vie, sans autre horizon, sans autre terre promise que la mort.

Ce matin, j’ai reçu un appel, c’était la collègue de ma psychiatre à l’hôpital. Ayant reconnu le numéro entrant, je n’ai pas décroché, elle a laissé un message faisant état de leur inquiétude face à ma disparition. Le fait que la connaisse ait invité sa camarade à prendre le relais pour tenter de me récupérer en dit long sur l’émoi que l’épisode a suscité en leur alcôve. Devant tant de sollicitude, j’ai eu quelque pitié, j’ai renoncé à l’idée de faire le mort

pour les laisser pourrir dans leur jus. J'ai composé le numéro de la ligne directe, ne sachant pas si j'allais tomber sur ma praticienne attitrée ou la collègue venue à la rescousse. C'est cette dernière qui a décroché.

- Bonjour, c'est Fabian Daurat à l'appareil.

J'étais très calme, la voix posée, légère, malgré mon coeur battant de dépit, sachant à l'avance le tour, bref, que prendrait la conversation.

- Ha ! Que se passe-t-il on ne parvient plus à vous joindre ?

- Allez-vous me faire un papier attestant du fait que la pratique sportive joue un rôle essentiel dans la stabilisation de mes troubles psychiatriques ?

- Pardon ?

- J'ai formulé cette requête auprès de votre collègue hier, elle a refusé.

- Non ce n'est pas dans nos attributions.

- Ha bon ? Comment cela se fait-il ? N'êtes-vous pas psychiatre ? Ne suis-je pas votre patient ? Vous êtes bien placée pour savoir de quoi il retourne.

- Vous devez respecter les règles auxquelles vous êtes astreint, le confinement s'applique à tout le monde.

- Dans ce cas vous ne servez à rien, par conséquent merci et au revoir.

J'ai raccroché.

Cette fois c'est officiellement terminé. Bien sûr il m'arrive de songer, depuis, j'ai eu quelques heures pour ça, que ce n'est pas raisonnable, que je n'aurais pas dû prendre congé d'une équipe soignante censée traiter ma maladie, mais j'ai beau chercher, retourner la question, j'en arrive toujours à la même conclusion, ils ont effectivement été parfaitement inutiles de A à Z, pas une seule piste, pas une seule idée, pas une seule proposition de nature à changer quoi que ce soit, mais un ton condescendant pour seule réponse et je ne perds rien, absolument rien à me séparer d'eux, je n'ai aucun regret.

Il me reste l'autre, en ville, avec ses ordonnances, dont j'ai besoin pour le coup effectivement, et ce sera bien suffisant. C'est tout ce que leur science peut m'apporter, ces molécules, et à tout prendre, c'est déjà pas mal.

11 avril

Sommeil tourmenté, haché cette nuit encore une fois, pourtant au bout de quelques sept heures, je me suis levé en état d'attaquer la journée, ce qui est un exploit et sans doute le signe du fait que mon antidépresseur commence à produire son office. En effet, ma gourmandise en sommeil, pouvant atteindre des sommets, est un des principaux symptômes de mon état dépressif, et quand je remonte la pente, il diminue inmanquablement. La molécule que j'utilise, l'effexor, est discrète, et le dosage parcimonieux, ce pourquoi elle met si longtemps à agir, entre un et deux mois. Je dois procéder ainsi car mon trouble bipolaire, qui exclut en principe l'usage d'antidépresseur, m'y oblige, sans quoi j'aurais vite fait d'embrasser un état hypomaniaque, voire maniaque, me condamnant à un effondrement proportionnel, c'est à dire dévastateur, dans la foulée. Il en va ainsi de mon existence, je ne peux m'offrir le moindre enthousiasme, le moindre élan de vie parce que je le paie cash sans débit différé. Je suis condamné, au mieux à la neutralité, au pire à la morbidité. Quand cette dernière m'étreint, je passe à l'effexor en attendant patiemment d'en récolter le fruit, et si d'aventure je m'anime un peu trop, vite, je tape dans l'autre sens avec de l'haldol, un neuroleptique qui me fait redescendre. Le tout se superpose

au lithium, traitement de base des bipolaires, dans mon cas tout à fait insuffisant en soi, et la quétiapine, qui le renforce, le tout servant à gommer les courbes. Dit comme ça ce n'est pas très engageant mais il a fallu des années pour mettre au point ce protocole qui s'avère à même de m'épargner la folie exaltée d'un côté, celle qui m'a valu de me déclarer prophète, de s'ostraciser socialement prodigieusement et accessoirement de me faire interner, et son pendant, l'envie de mourir dans l'instant, capable auparavant de persister des mois sans interruption. Je suis à peu près stabilisé, au prix de n'avoir, globalement, plus goût à la vie, avec de violentes bourrasques dépressives subsistantes et dans une moindre mesure des accès de confiance, ceux qui me conduisent à me cogner, tel le papillon de nuit, à la même paroi encore et toujours dès que je crois voir un peu de lumière.

J'ai fait deux rêves, intermittents comme mon sommeil, je me suis promis de les mémoriser les deux mais je n'en ai gardé qu'un, le moins intéressant je crains. Je cherchais à voir mon ami d'enfance, celui qui a accompagné mes années collège et ses quatre cent coups, Thierry. Je faisais le siège de sa maison, celle qu'il habitait à l'époque, une belle maison dans un beau voisinage, où je le rejoignais souvent jadis, en vélo, depuis mon HLM de cité. Mais cette nuit, Thierry était malade. Je tentais ma chance encore et encore, mais à chaque fois il était invisible, supposément souffrant, à telle enseigne que j'ai fini par supposer que c'était un mensonge, qu'en fait il ne voulait pas de ma visite. L'histoire ne dit pas s'il avait le covid-19. Chose extraordinaire, j'étais accompagné de manière complètement anachronique par un ancien élève de guitare, Luc, qui se trouvait là certainement parce qu'il m'a contacté tout récemment pour me féliciter de ma musique, celle que j'ai enregistrée le 2 février dernier et que j'ai postée sur youtube, le seul endroit où ma production rencontre un peu d'audience. Il s'est montré particulièrement enthousiaste, alors que j'ai fait mieux par le passé, comble de l'amertume.

Il faut que je dise un mot sur cet opus. Il s'agit d'un trio, avec un bassiste et un batteur, tous deux d'excellents musiciens. Le premier est mon voisin et ami, c'est ainsi qu'il me désigne officiellement depuis que je lui ai rendu un service pourtant négligeable, qui me semblait correspondre au minimum que je pouvais faire. Un jour, il y a je crois deux ans, Seb s'est gravement blessé au poignet et en souffrait beaucoup. Pour je ne sais quelle raison, il s'est trouvé un dimanche en panne de médicament propre à soulager sa douleur, n'étant pas en état d'aller en chercher. C'est alors qu'il a eu l'idée de me téléphoner, nous nous connaissions déjà depuis longtemps, avons fait connaissance à la prestigieuse jam du Duc des Lombards huit ans avant, mais sans nouer de lien particulier. Ce n'était rien, pour moi, de conduire jusqu'à la Porte de Montreuil, puisque j'ai une voiture, où se trouve une pharmacie de garde. Je suis allé prendre sa carte vitale et son ordonnance chez lui, ai récupéré la précieuse substance et la lui ai livrée. Il m'en était fort reconnaissant, je l'assurai de mon plaisir d'avoir servi à quelque chose, et nous n'en parlâmes plus. Voilà qu'un an au moins, plus tard, je lui fais part de mon intention de l'engager pour un projet d'enregistrement, ayant pensé à lui parce qu'il a le double mérite d'être un bassiste de grand talent et d'être mon voisin, idéal pour la préparation. Bien évidemment, en pareilles circonstances, on rémunère ses collègues. C'est là qu'il déclare qu'il ne prendra pas un centime, qu'il le fera pour son ami, celui qui n'a pas hésité à se porter à son secours quand il en avait besoin, me rappelant l'épisode de la pharmacie que j'avais même oublié ! Du coup, il a énormément travaillé avec moi sur ce disque, sur les arrangements, on a répété des

heures et des heures, alors que son temps est précieux, qu'il a beaucoup de travail, tout ça parce que j'ai passé trente minutes à le dépanner un jour ! D'accord, moi je veux bien un ami comme ça. C'est juste qu'à présent, c'est moi qui ai une sacrée dette envers lui ! Quant au batteur, je ne le connaissais pas, c'est lui, Seb, mon ami bassiste, qui me l'a recommandé et quand je l'ai écouté j'ai été très séduit, il joue exactement comme j'aime. Je lui ai proposé un cachet honnête qu'il a accepté, s'avérant tout de suite un type adorable, Philippe, aux références très prestigieuses par ailleurs. Nous avons répété deux fois au complet et sommes allés au studio pour cinq heures d'enregistrement, seize morceaux dont je n'ai retenu que sept en vidéo sur youtube, neuf sur un CD que j'ai fait dupliquer pour l'unique usage de mes élèves et de ma mère qui en voulait dix à elle toute seule. Je me demande bien ce qu'elle va en faire. J'ai eu droit à un petit bonheur dans cette affaire, c'est l'enthousiasme de Philippe, le batteur, auquel je ne m'attendais vraiment pas, qui m'a dit avoir eu beaucoup de plaisir avec ce trio, se déclarant même désireux de travailler plus avant, c'est assez incroyable. Le confinement a eu raison d'un tel dessein pour l'heure et même libres, il ne sera pas facile de les réunir les deux. Cependant, dans un an ou deux, je retournerai en studio avec eux si je suis toujours vivant, cela c'est décidé.

Pour l'heure je suis absolument consterné par ce qui sort de ma guitare en ce moment en particulier, mais ce n'est plus trop grave pour moi, l'essentiel est ailleurs désormais, là où la lumière blafarde m'appelle, de l'autre côté de la paroi sur laquelle je me cogne à vouloir imposer ma philosophie au monde dans le scaphandre qui m'enferme.

J'avais prévu d'évoquer l'actualité ce soir, ça commence à faire un moment que je ne m'y suis plus adonné, j'accumule les choses à dire, mais je vois que j'ai déjà été bien bavard. Le ciel peut attendre. Et l'enfer aussi.

12 avril

Il est deux obsessions, le complotisme et la chasse au complotisme. La première ignore le bon mot de Rocard qui disait en substance : "Mieux vaut tableur sur la connerie que sur le complot car la première est très communément répandue, le second exige un esprit rare". C'est ignorer que l'on peut comploter de façon infiniment médiocre et présomptueuse, il me semble que la littérature criminelle en atteste. Pour ourdir un complot, à mon avis, il faut surtout être animé d'un sentiment de toute-puissance, c'est à dire souffrir de débilité, on peut agir au grand jour comme on se croit dissimulé par sa propre tête enfouie dans le sable. Quant aux complotistes, il prêtent bien souvent des pouvoirs surnaturels aux accusés, une intelligence digne d'un super calculateur aux échecs, pour un bénéfice généralement plutôt maigre, ou dans une optique floue.

Cependant si je devais choisir mon camp, non par goût mais par lucidité, je choiserais plutôt le second, parce que le machiavélisme auquel conduit si obstinément le pouvoir est à mes yeux une réalité trop éloquente pour être ignorée, parce que je crois qu'il est plus de complots qui échouent que de complots qui réussissent finalement, bien qu'ils puissent entraîner de grands dégâts au passage. Quoi qu'il en soit, je vais faire le bonheur, avec ce journal s'il venait à être lu, des chasseurs de complotistes qui se feront une joie de me ranger dans leur catégorie cible.

En effet, outre ma conviction sur la nature des arrières-pensées peu avouables conduisant au barrage que l'on dresse sur la route du druide et sa potion, au-delà des pesanteurs

corporatistes ou académiques, j'en viens par-dessus le marché, à penser de plus en plus que cette épidémie et le confinement qu'elle entraîne sont une aubaine pour Zeus et sa cour, pas pressés le moins du monde d'y mettre fin.

Au sujet de Ramdam, j'évoquais l'autre jour la visite que lui a rendue Zeus, m'interrogeant sur le motif d'une telle rencontre. À la réflexion, je pense que le maître de l'Olympe a flairé un coup, il sait ce que c'est qu'avoir un temps d'avance, de partir seul contre tous pour triompher, puisque que c'est la stratégie qui l'a mené au pouvoir. Mais il a probablement agi d'instinct, de manière impulsive, sans avoir la moindre idée ce qu'il fallait tirer comme conclusion de son pressentiment. Nous en saurons peut-être plus demain car le demi-dieu s'exprime solennellement à 20h et bien qu'on le presse de s'exprimer sur le sujet, je serais surpris qu'il le fasse pour moult raisons, à commencer par le désir que je lui prête de prolonger aussi loin que possible le confinement. Toujours est-il que les arguments employés pour dénigrer le traitement du microbiologiste rebelle ne me convainquent décidément pas un seul instant, fussent-ils le fruit de la bêtise ou de la mauvaise foi. Par exemple, on évoque un passé sulfureux, il aurait été un temps banni de publication dans plusieurs revues scientifiques, il aurait rejeté la théorie de l'évolution darwinienne à laquelle je suis moi-même attaché par ailleurs, ce genre de choses. Peut-être, soit, mais on se fout éperdument, et de son passé, et de son présent, et de son avenir, la seule question qui importe est celle de savoir si son cocktail fonctionne, oui ou non. Or sur ce plan, on entend souvent qu'il n'a pas employé de groupe témoin. C'est la fameuse méthode du parachute, on donne à un groupe de patients le parachute, le médicament, et à l'autre un sac vide, pas de traitement. Or c'est une violation du serment d'Hippocrate car il s'agit d'envoyer éventuellement à la mort ces derniers, aucun médecin ne s'y livre, de source qui me paraît fiable. Quant au placebo, c'est dans le cadre une étude transversale qu'il est utilisé, non pas par un médecin sous son unique autorité. Il n'en demeure pas moins que les détracteurs de la manoeuvre marseillaise soupçonnent que les malades guéris l'aient été non pas grâce à cette médecine, mais grâce à leur système immunitaire, or les chinois semblent avoir clairement établi que le virus ne disparaît en aucun cas spontanément du patient au bout de quelques jours, comme la potion est manifestement capable de l'obtenir. Et quand bien même le traitement n'aurait pas fait la "preuve" de son efficacité, il serait pour le moins raisonnable d'envisager qu'il fonctionne, ce qui n'est toujours pas le cas de la part des autorités compétentes, c'est à dire de la cour de Zeus qui, tout naturellement, s'est vraisemblablement entouré des plus petits et minables, des moins incompetents qu'il a pu dénicher (il avait bien jeté son dévolu sur Benalala), un choix d'ailleurs contesté quand on gratte un peu, des gens qui ne sont pas en principe qualifiés pour ce type d'épidémie. Enfin, demeure l'argument des effets secondaires dangereux, osé pour un médicament qui figure parmi ceux, au monde, qui ont été le plus utilisés. On signale des risques cardiaques notamment alors qu'il suffit de surveiller le coeur des patients, ce que fait le druide, bien entendu, sans le moindre problème à signaler jusqu'ici alors que le nombre des bénéficiaires de sa cure s'allonge de jour en jour.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, une chaîne info donne largement la parole aux quelques médecins qui promeuvent le travail du Ramdam, pourtant une succursale de la première chaîne, notoirement acquise au service de Zeus et de sa cour, il s'agit de LCI. On peut y retrouver notamment régulièrement le fer de lance du combat pour la généralisation de la potion marseillaise, l'ancien ministre de la santé D'ou c'te Blase, qui révèle beaucoup de sang froid, de bon sens, d'honnêteté et de pugnacité, des qualités que, ma foi, je ne lui

connaissais pas. Son ancien portefeuille et sa qualité de médecin lui confèrent une autorité bienvenue, même s'il n'est pas mieux entendu que le collègue dont il plaide la cause. Il n'hésite pas à comparer la démarche de Ramdam à celle d'un professeur tout récemment disparu, pionnier dans le traitement du sida, qui avait été raillé et dénigré mais qui a sauvé des milliers de vies avant que les pistes ainsi ouvertes ne deviennent l'axe majeur de la recherche, ayant abouti au traitement que l'on connaît aujourd'hui et qui, à défaut de vaccin, est désormais très efficace. Si comparaison n'est pas raison, cette mise en perspective a le mérite de l'éloquence. Par ailleurs, il souligne le fait que les antiviraux actuellement à l'essai en grande pompe, s'ils s'avéraient efficaces, mettraient des mois à rejoindre les pharmacies. Enfin, met-il en garde, d'ici quelques semaines nous saurons avec certitude si les agences régionales de santé, il y en a quatre ou cinq, qui ont opté pour ce traitement, enregistrent un taux de mortalité inférieur au reste du pays, alors "nous aurons un énorme problème dans ce pays" prévient-il. Une chose est certaine, c'est une lutte à mort. Soit à la fin Ramdam triomphe en héros et ses ennemis seront pourchassés, lynchés, couverts de honte et devront disparaître du paysage voire répondre devant la justice, soit le druide et les siens seront finis. Mais en y songeant un instant, mieux vaut mille fois s'être trompé en voulant soigner qu'avoir rejeté un traitement qui fonctionnait pourtant. Le premier a fait une erreur, les second ont commis une impardonnable faute. J'ai hâte d'avoir le fin mot de l'histoire.

Je disais que grandit en moi le sentiment que le confinement arrange bien les occupants de l'Olympe, voici pourquoi je m'autorise à le penser, outre le fait que le traitement qui le rendrait caduque s'il confirmait son effet soit superbement méprisé, outre le fait que les masques et les tests qui changeraient la donne n'ont pas l'air pressés du tout de surgir en nombre alors que des solutions existent en particulier pour les masques, on pouvait très légitimement réquisitionner l'industrie appropriée, outre le fait que le profil vulnérable des patients qui y passent se confirme largement en terme de comorbidité facile à établir ce qui permettrait de libérer les autres : c'est une merveilleuse façon d'étouffer la contestation sociale dans la terreur, sans avoir à tirer un seul LBD, sans éborgnage, sans main arrachée, sans dommage collatéral embarrassant, sans photo de CRS gazant les blouses blanches réclamant de meilleurs moyens et salaires. Les gilets jaunes n'ont-ils pas donné des sueurs froides à Zeus pendant toute une année ? Les grèves massives, les revendications surgies de toutes parts au moment des retraites n'ont-elles pas été un cauchemar pour lui et les siens ? Tout cela a disparu comme par magie. Une petite parenthèse, à ce propos, Zeus a rendu visite à des soignants dans je ne sais plus quel hôpital, il en est sorti des applaudissements publiés sur le site du Palais, repris par les médias serviles tels quels, on y voit des infirmières et le demi-dieu s'applaudir mutuellement. Or il apparaît que la séquence est résolument bidonnée car il y a eu en réalité un échange très dur, il a été interpellé sans ménagement avant que les applaudissements ne viennent s'adresser à leur propre équipe soignante, Zeus renchérissant opportunément, offrant un extrait hautement trompeur mais diffusé massivement sur toutes les chaînes "info", de rares articles mentionnant la triche. Une telle manipulation n'entre-t-elle pas dans la catégorie "complot" ?

J'ajoute, dans l'autre sens, que les mesures de "tracking" envisagées révèle la stupidité des gens, effrayés devant une telle perspective pour le respect de la vie privée et des libertés publiques, alors qu'ils s'adonnent allègrement aux réseaux sociaux et autres terminaux numériques qui font déjà éminemment et intrinsèquement l'objet de traçage compulsif, sans susciter, presque, le moindre émoi. Quand il s'agit d'utiliser de telles données pour lutter

contre ce virus qui pourtant les terrorisent, voilà que les mêmes hurlent au flicage. Qu'est-ce que ça peut être con une foule ! Enfin ce n'est pas une découverte.

J'en reviens au confinement. Une coupure de presse que j'ai lue aujourd'hui fait état de l'alerte avancée dans lequel se trouvent les services de renseignements gouvernementaux devant le risque maximum d'un embrasement généralisé à l'issue de l'auto-incarcération du pays. On craint énormément une collusion entre forces syndicales, groupuscules de tous bords et de tous poils, énervés comme jamais, divers gilets jaunes et autres contestataires plus ou moins radicaux qui multiplient les signaux très préoccupants pour la quiétude de l'Olympe. Un tsunami qui ne doit pas donner envie de lever la digue de sitôt. Il faut ajouter à cela le cataclysme économique en vue.

À ce sujet, on pourrait croire, c'était mon cas à première vue, que la caste olympienne, attachée par nature à la bonne santé économique, ait dû confiner bien à contre-cœur, devant les conséquences prévisibles et inévitables de ralentissement, de crash, de naufrage économique peut-être invétéré. Mais en y songeant, pas du tout ! Ils s'en foutent en fait complètement, pour plusieurs raisons. D'abord, il leur sera très facile de clamer leur innocence, ces braves gens, n'est-ce pas, n'y sont pour rien, ils ont pris le virus de plein fouet comme tout le monde. Car en effet, si c'est un mensonge de dire qu'une telle attaque virale était imprévisible puisqu'elle a été prévue par des gens aussi célèbres de Bill Gates, la planète entière s'est laissée surprendre. C'est très important pour un politique que ce ne soit pas sa faute, si ce n'est pas sa faute alors tout est possible, il suffit de pousser le bouchon du confinement le plus loin possible. Par ailleurs, ces gens ont une passion dans la vie : réduire les déficits. Et bien là ils vont être servis, ils vont pouvoir s'adonner à leur obsession favorite, certainement pas de quoi les effrayer, tout au contraire ! Bien sûr ils vont subir une offensive idéologique plus dangereuse que jamais quand la peur sera un peu retombée, mais justement, cela ne peut que leur donner envie de la prolonger, de l'entretenir et de confiner aussi longtemps que faire se pourra.

Pour ma part, je prévois beaucoup de chaos et ce n'est pas me prendre pour Nostradamus qu'émettre une telle prédiction. Le raz-de-marée socio-économique pourrait entraîner une insurrection, particulièrement en France, de culture contestataire et révolutionnaire plus que tout autre peuple sans doute, ayant jusque-là, malgré les gilets jaunes et les grèves récentes, supporté plusieurs décennies d'austérité coercitive prodigieusement dépourvue de sens idéologique, éthique acceptable sans presque broncher, ce pourrait être le feu aux poudres dormantes faisant tout exploser. Bien sûr il y aurait beaucoup de dommages collatéraux, les occupants de l'Olympe ne seraient pas les seuls à en pâtir, mais je ne pourrais que me réjouir de tels événements, puisque je suis profondément révolutionnaire et que je souhaite ardemment la destruction de ce monde pour ériger le prochain, enfin, peut-être, civilisé celui-là.

Je terminerai au sujet du confinement par une réflexion plus générale, relative au rapport à la mort. Dans les Ehpad, on prive de visite les vieux, on les enferme dans leur chambre de peur qu'ils meurent du covid-19. Mais la vie de rat est-elle à ce point préférable à la mort ? Séquestrerait-on sa grand-mère dans la cave pour la priver de contact avec un virus ? Cela me rappelle le psychiatre, l'enfant de chien qui m'a maintenu en captivité dans son marigot infâme pendant un mois et demi au prétexte qu'il avait peur que je me suicide à ma sortie, fils de pute avec sa gueule de cadavre vivant. Dieu m'en est pourtant témoin, la mort était douce, infiniment salutaire comparée au traitement qu'il m'infligeait. Il en va ainsi de ce confinement tout entier, on tue par crainte de la mort. Je n'ai pas attendu cet épisode pour le

penser, la peur de la mort, qui est récente dans l'histoire de l'humanité, est peut-être le plus grand fléau qu'elle ait jamais eu à endurer.

13 avril

Un criminel endurci peut-il accéder à la rédemption sans même passer par la case prison ? C'est la question qui se pose, ce soir, après l'allocution de Zeus. On en aurait presque pleuré tant il assure avoir compris la terrible leçon, la main sur le coeur, la voix tremblante. Il a fait option théâtre, en même temps, au lycée. Il ne comprendra rien, jamais, sans avoir payé le prix fort pour ce qu'il a fait, ce qu'il est, mais il déploiera beaucoup de talent pour le faire croire, et peut-être y parviendra-t-il. Et s'il venait à prendre un virage idéologique substantiel, cela ne rendrait que plus amer son avènement, son imposture, sa manipulation. La seule noblesse dont il puisse faire preuve serait l'abdication, la retraite, la disparition loin, loin de tout, des regards, de la mémoire, se cacher et se faire oublier jusqu'à ses derniers jours.

Un copain m'a écrit, plus tôt dans la journée qu'il fallait "ressortir la guillotine". Il partage ma fibre révolutionnaire. Je lui ai répondu : "Ce n'est pas en abreuvant nos sillons de sang que l'on fera germer le printemps. La peine de mort n'est pas seulement une barbarie, elle est trop facile. Trop facile pour le juge et pour le criminel. Il faut les déchoir de toute responsabilité, les mettre dans un HLM avec un petit jardin ouvrier pour cultiver leurs illusions perdues et chercher la rédemption en prenant lentement conscience de leurs forfaits".

Ce copain, c'est un musicien, Alexeï, un des rares à avoir lu "Cosmos et libre arbitre" dans lequel il s'est plongé fortuitement après que je l'ai posté sur facebook, nous nous connaissions à peine. Il se trouve que sa réaction fut dithyrambique, à ma grande surprise. Il n'a pas hésité à crier au génie. Or si je suis persuadé d'en être un, c'était bien la première fois que je voyais cet avis partagé. À partir de là nous avons commencé à échanger, à nous raconter nos vies respectives. Il s'avère qu'il a été diagnostiqué bipolaire il y a quelques années, ce qui nous fait un important point commun évidemment, propre à nous rapprocher. Par ailleurs, il a eu un terrible accident de voiture assez récemment, qui l'a presque tué, bien qu'il en soit indemne à ce jour. L'expérience a bouleversé sa vie, telle une profonde révélation. Tous ces éléments l'ont rendu sensible à ma prose obscure pour les autres. Il a tenté de me convertir à la méditation qui a pris une très grande place dans sa vie depuis l'accident, une autre révélation qui lui donne accès, selon son témoignage, à des états de conscience surnaturels, ouvrant dans son esprit un vertigineux territoire de plénitude et de voyage.

Seulement, l'exercice n'a absolument pas fonctionné sur moi. Je me suis employé à explorer le sujet, me lançant dans des séances quotidiennes appliquées, pour me rendre compte bien vite que le principe m'excluait résolument. D'abord, il y a cette idée de se séparer de son "mental" qui m'est insupportable, cela n'a aucun sens à mes yeux et ça m'énerve même, au plus haut point. Ensuite, je ne comprends tout simplement pas ce qu'il faut faire. Après avoir lu sur le sujet, interrogé fiévreusement Alexeï qui n'a pas su me répondre, je suis face à un insolvable paradoxe.

D'un côté, on nous dit qu'il faut "accueillir les pensées", on ne peut rien m'indiquer de plus con. Mes pensées, je les accueille 20h/24, à l'état d'éveil comme de sommeil, cela n'est aucune méditation, c'est mon état normal. Ainsi, un grand professeur, français, de la discipline, qui me semble avoir le QI d'une huitre, explique qu'il est normal de ne pas se rendre compte, au début, du "bavardage" de l'esprit. Mais évidemment que je me rends compte du bavardage en question, j'en suis parfaitement conscient, je n'ai aucun besoin de méditer pour le mesurer, seulement je voudrais bien m'en débarrasser, ce n'est pas en l'accueillant que j'en obtiens la rémission le moins du monde, voilà le problème !

De l'autre côté, on parle de concentration, c'est à dire prendre un objet, comme la respiration, et tâcher d'écartier tout le reste de son esprit. Cela me semble déjà plus sensé mais c'est extraordinairement difficile. J'ai beau me concentrer, et d'ailleurs, plus je me concentre, plus je suis bombardé de pensées comme une tempête de grêle, et ma séance de méditation se résume à laisser libre cours, finalement, à la machinerie de mon cerveau, c'est à dire qu'elle ne m'apporte absolument rien, elle ne sert à rien, rien, rien de rien. Voilà pourquoi j'ai abandonné toute idée de méditer. Ce n'est pas fait pour moi, j'en suis convaincu. En fait, très honnêtement, je crois être en perpétuel état de méditation. L'observation de ma propre pensée, c'est mon fonctionnement le plus fondamental.

Mais Alexeï ne m'a pas seulement parlé méditation, il m'a aussi dirigé vers sa mère qui se trouve être éditrice de son métier. Il pensait qu'elle m'aiderait à publier mon chef-d'oeuvre. L'intéressée s'est montrée pleine de générosité et de sollicitude, qui a lu ma bafouille et m'a consacré une longue conversation téléphonique pour m'expliquer que c'était impubliable. La raison, m'a-t-elle révélé, en est qu'en tant qu'illustre inconnu, tout le monde se fout de mes grandes thèses, aussi géniales puissent-elles être éventuellement, se déclarant au demeurant incompétente pour en juger. Elle m'a conseillé de témoigner de ma maladie bipolaire car il s'agit là d'un thème porteur, et c'est ainsi que trois ou quatre mois plus tard, je lui faisais lire "Prophétie d'un bipolaire" qui comportait une première partie autobiographique, et une seconde partie consacrée à la nature de ma révélation intellectuelle, philosophique et scientifique déjà tentée dans le précédent opus, que j'ai tâché de rendre plus claire et accessible.

Elle m'a répondu que malgré quelques longueurs, la première partie était très intéressante, elle a employé le mot "passionnante", mais le reste à foutre à la poubelle comme la dernière fois. Elle a parlé de "bavardage". Un bavardage, mon éternel génie qui jaillira au grand jour un jour, sûrement quand je ne me cognerai plus nulle part, que la lumière, de l'autre côté, sera éteinte. Elle pense que je devrais me contenter de la première partie. Seulement, lui ai-je dit, du coup, cela n'a plus aucun intérêt pour moi, je me fous de publier ça, ce qui m'intéresse, c'est de faire connaître ma science. Elle m'a quand-même un peu consolé en me disant que, si je parvenais à insérer des éléments de ma vie dans ces grandes idées abstraites, en enlevant les deux tiers, peut-être que... Voilà où j'en suis actuellement. Vai-je retravailler ce manuscrit ou l'abandonner ? Je ne sais pas encore.

Ce qu'il me faudrait, c'est un roman. Ah, comme j'aimerais être capable d'écrire un roman ! Là, j'aurais de belles chances de le publier, la fiction, voilà ce que les gens attendent, voilà ce qu'ils veulent, qu'on les emmène dans des histoires extraordinaires. Et si j'en avais le talent, je pourrais y insérer ma vision du monde, faire passer mon message. Seulement voilà, je suis parfaitement incapable d'imaginer quoi que ce soit. Je suis aphantasique

complètement, outre le fait que, par principe, je méprise la fiction, seule la réalité m'intéresse. Je ne peux et ne veux que la décrire, elle est souveraine, impérieuse. "Le roman, fût-il inspiré de la réalité ou tout entier fictif, est à la dramaturgie, à la pensée, à l'exploration de l'âme et de la condition humaine, ce que le rapport sexuel tarifé est au grand amour." Voilà ce que j'écris en introduction de "Prophétie d'un bipolaire". Comme je n'écrirai jamais de roman, je n'aurai jamais de nom dans l'édition, donc ne pourrai jamais rien publier, pas plus ce journal qu'autre chose, très vraisemblablement. A-t-on déjà vu un inconnu publier son journal ? Pas davantage que sa philosophie. Et merde !

14 avril

Facebook comporte une fonction particulière consistant à remonter un vieux post datant du même jour, X années avant. C'est ainsi que j'ai retrouvé un poème complètement oublié depuis, publié il y a deux ans. Comme j'ai bien aimé le redécouvrir, je le retranscris ici, avec certaines améliorations :

J'ai écrit un poème pour oublier, il faut tout oublier.

J'ai entendu le frissonnements du feuillage, quelque gibier, sans doute, l'avait caressé en promenant son insouciance parmi les branches à même le sol qui saturent la canopée.

Je me suis tapi dans l'ombre et j'ai attendu qu'elle s'allonge pour embrasser le crépuscule. Si je bande mon arc et décoche ma flèche, qui sait ce que le vent portera sur sa trajectoire.

Je ne tire pas les oiseaux, rien ne sourd de leurs plumes au clair de lune. Je ne chasse que l'obscurité, elle gagne les plaines à mesure que s'écoule le sable entre mes doigts.

Bientôt, je repartirai avec la marée, sans laisser de trace. La mort est mon trophée, elle glisse en silence hors de la cage où je l'ai enfermée. Elle déborde le trop-plein de rêves qui irrigue mes veines.

Voilà mon sang bouillonnant. Il faut naviguer de puissants courants vers l'autre rive où viendra l'heure de demander grâce. Mais la lumière, là-bas, indique un tout autre chemin.

Il ne me reste plus qu'à le chercher, en attendant que cessent le jour et la nuit. Je prie pour retenir l'instant qui déjà s'échappe avant même de m'avoir saisi.

Je voudrais tant l'écrire, ce roman. Comme j'envie les artistes ! Pour eux, ce n'est pas la double peine, c'est la double récompense. Nous seulement ils jouissent extraordinairement de leur création en soi, mais encore, elles leurs valent reconnaissance et admiration. Un auteur de fiction, un bon, un vrai, ne connaît pas seulement la grâce d'habiter ce monde qu'il façonne à sa guise, ou plutôt qui surgit en lui pour porter l'extase, il connaît aussi la satisfaction de s'en voir valorisé jusque parfois à l'extrême ; les grands auteurs sont des héros, comme tout artiste de haut vol. Il en va de même pour les musiciens, que je connais bien. Les meilleurs d'entre eux font de chaque note une indicible volupté et ce transport, entraînant l'auditeur, leur confère un statut de presque divinité. La caresse de l'amour-propre est de loin la plus douce au monde, les artistes de talent en sont pétris.

J'ai pu constater cependant, et à mon avis ceci explique cela, qu'ils sont presque systématiquement parfaitement idiots. Le génie et la connerie crasse se partagent très volontiers le même homme, parce que la toute-puissance est le plus grand pourvoyeur de médiocrité et de débilité qui soit. Parce que s'aimer, à plus forte raison à la folie, passionnément, ce qui est inévitable quand l'égo trouve tant de nourriture grasse et sucrée, c'est sacrifier ses yeux pour voir l'obscur, c'est à dire l'essentiel.

Je ne me console que de ma stricte diète. Car certes, je me considère comme un génie moi-même, mais je n'éprouve pas à mon propre égard le moindre atome d'amour, c'est toute la particularité de ce génie torturé, sombre, angoissé, tumultueux. Seule la souffrance me nourrit, je suis étranger au repos et à la généreuse gratification que s'offrent tous les artistes, même les plus tourmentés. D'ailleurs, en guise de miel pour le coeur, sous forme de gratitude pour ma contribution, je ne connais que l'acide sulfurique du mépris, et je ne voudrais pas que cela change, ça me gênerait terriblement. Je voudrais juste ne plus être ignoré, je voudrais que ma voix porte, je serais heureux d'être détesté par la terre entière ! Car mon anonymat est le pire des cachots.

Je voudrais écrire cette histoire d'amour, celle d'un homme arrivé au bout d'une vie de ruine, de chaos et de misère, de naufrage, de vice, la moitié passée en prison, l'autre à boire, à frapper les femmes qui ont eu le malheur de croiser sa route, à fomenter divers et variés, minables, pathétiques larcins. Je voudrais restituer l'histoire de ses traits burinés, ses rides profondes comme un champ labouré par une guerre de tranchée. Vivant dans la rue, il rencontre un salut dont il ignorait tout, apporté par une congrégation charitable agissant au nom du Christ sans jamais prononcer son nom, s'attachant aux plus abîmées des épaves qu'ils visitent. Parmi eux, cette jeune femme ressent quelque chose d'indéfinissable à son contact, elle est belle est fraîche. Je voudrais restituer cet élan intérieur, silencieux, pudique, qui les porte l'un vers l'autre toujours plus loin à chaque fois que leurs regards se croisent, allumant dans ses yeux à lui une étincelle qui le ramène à une vie à laquelle il avait complètement renoncé, et au fond de ses entrailles à elle, une volupté dont elle ne soupçonnait pas la substance. Alors qu'ils en viennent à reconnaître cet amour contre-nature les ayant fauchés comme un lent mais inexorable raz-de-marée, il meurt dans ses bras, inondé des larmes de la belle, le sourire aux lèvres, heureux d'avoir vu la lumière avant de quitter ce monde, elle s'endort à même l'asphalte en serrant son cadavre dans ses bras.

Voilà tout ce que je suis capable de produire. Pas une ligne de plus. Pas une seule scène, par un seul détail, pas le début du commencement d'une trame, d'un cheminement.

Je parlais l'autre jour d'un correspondant qui m'avait contacté, avec qui nous avons amorcé un échange sur les sujets philosophiques dont nous partageons la préoccupation. Je disais que je boudais parce qu'il a eu une remarque désobligeante, condescendante, mais comme il m'a relancé au bout d'une semaine, je me suis résolu à reprendre le fil de la discussion. Le ton fort policé du début a laissé place à de plus sèches saillies, tant notre désaccord s'avère brutal, contrairement à ce qu'il croyait et ce dont je l'avais averti. Il a lu la "prophétie" et l'a commentée dans une optique de réfutation. Il est bien plus érudit que moi, plus de lettres, plus de culture, citant régulièrement des penseurs dont je ne connais parfois même pas le nom, mais il n'en demeure pas moins bête. Par exemple, il n'a pas compris, dans le chapitre que je consacre à des considérations théologiques, dans une phrase qu'il a relevée, que le

Dieu que j'évoquais était celui de la Bible pour mieux montrer le rejet que j'en fais. Il n'a pas saisi l'ironie en somme, ce qui est un symptôme très éloquent de stupidité. Par ailleurs les remarques qu'il formule, sans prendre la moindre pincette, relèvent soit d'une obsession, comme par exemple son antispécisme, l'idée que toutes les espèces vivantes se valent, y compris l'Homme qui n'a rien de supérieur aux autres, que je qualifie, pour ma part, d'aristocratie des mammifères, soit d'un conformisme fade déguisé en savantes élucubrations dont la vacuité n'a d'égal que la pédanterie.

Poète, il a du talent, comme je l'ai dit. Philosophe, c'est un vulgaire verbeux. Je lui ai fait un retour assez salé, ne dissimulant pas mon agacement mais en restant tout de même courtois, et là il ne m'a plus répondu, je ne serais pas bien surpris de ne plus entendre parler de lui. Tout cela était tout de même intéressant, m'a entraîné dans l'hypothèse, certes extrêmement improbable, où je serais publié un jour, et critiqué. Je n'ai jamais douté de ma capacité à me défendre, que j'estime même hors norme, j'ai pu le vérifier à mes propres yeux, même s'il ne partage certainement pas mon avis. De manière générale, j'ai répondu à cinq ou six phrases par une ou deux, implacables, cinglantes. En pareilles circonstances, il faudrait un jury pour nous départager. Je m'octroie le droit, à défaut, d'estimer avoir vaincu à plate couture et sans effort.

15 avril

Depuis que je cours "clandestinement", bien que muni d'une attestation faisant état de mon handicap officiellement reconnu, chèrement acquise au prix de l'internement, la pire épreuve de ma vie, document censé me valoir le droit de sortir à ma guise, je crains de me faire contrôler par les flics à chaque instant, trouvant à redire, comme ils ont abusivement facturé des centaines de badauds. Bien que je garde naturellement la tête basse pendant l'exercice, d'une heure exactement, car cela me donne plus de courage que de mesurer la ligne d'horizon, je suis en alerte tout du long, jetant ça et là des regards inquiets dans toutes les directions, prêt à rebrousser subrepticement chemin au besoin.

Jusque-là, les bleus ne s'intéressent pas à moi cependant, et j'ai pu vérifier à quel point tout à l'heure. Car si je voyais toujours une ou deux voitures de police passer pendant la séance les jours précédents, cette fois, Dieu sait pourquoi, ils étaient déployés en nombre sur mon passage. J'ai d'abord cru tomber dans un guet-apen. J'ai vu trop tard une de leurs voitures arrêtée, dissimulée par une autre, cent mètres devant moi, et quand j'ai songé à faire demi-tour, je me suis aperçu que l'un d'eux était disposé en plein milieu du trottoir. Prendre la fuite n'était pas une option et j'ai dû me résoudre à avancer vers lui. Et bien il ne m'a pas décoché le moindre regard, tout occupé à observer le sol, cherchant visiblement la trace de quelque mystérieux indice, je me demande bien quelle était la nature de son enquête. Plus tard, au moins quatre ou cinq convois m'ont dépassé sans la moindre intention à mon égard.

Il faut dire que Zeus, dont j'ai attentivement écouté l'allocution toute entière lundi soir, a glissé dans son discours qu'il ne fallait pas "ajouter des interdits dans la journée", pensant que c'était la fin de mon angoisse, d'ailleurs. Mais pas du tout, car si, effectivement, toute l'Ile de France a renoncé à cette restriction sportive de 10h à 19h, Paris la maintient, sous la férule d'une Jeanne d'Arc qui n'a pas dû trouver d'autre moyen d'exister par les temps qui courent, c'est le cas de le dire. Je suppose, cependant, que les instructions préfectorales

auxquelles répondent les flics excluent de verbaliser les malheureux joggers de mon espèce, conformément au souhait du plus grand des patrons qui, pour une fois, intervient utilement.

Cependant, je ne suis pas à l'abri de tout, puisque soumis à la vindicte populaire. Je m'attendais bien à me faire houspiller par de braves samaritains épris d'ordre public et j'étais presque déçu de n'y avoir pas droit les premiers jours, bravant l'interdit municipal. Hier seulement, je faisais l'objet d'une toute première remontrance "et les règles alors, hein !" qui me laissa sans réaction. Aujourd'hui, en un seul parcours, j'en ai récolté quatre ou cinq, étonnamment formulées tous de l'exacte même façon, un "19h!" laconique mais vindicatif. La première fois j'ai rétorqué d'une voix très portée révélant la maîtrise de mon effort cardio-vasculaire "hey t'as pas écouté Macron l'autre soir ?" tout en passant mon chemin. Cet avertissement fut, je disais, suivi de trois ou quatre autres que je laissai cette fois sans réponse. Chose remarquable, tous furent émis par des femmes, y compris celui d'hier, pas un seul homme pour se joindre à leur concert, qui eux ne trouvent rien à redire ! Ma fibre féministe n'étant déjà pas bien épaisse, je crains de la voir s'amenuiser encore, cela ne m'incite guère à chercher davantage en l'autre sexe cette vertu privilégiée qu'on lui vante tant, que je n'ai du reste jamais trouvée. Voyons si un représentant de la gente masculine vient racheter ces dames lors de mes prochaines excursions.

Outre son refus d'ajouter l'interdit à l'interdit, et ce, dans un flot d'hypocrisie et de mensonge, Zeus avait annoncé une reprise progressive de l'école dès le 11 mai, c'était l'autre bonne nouvelle. Une bonne nouvelle pour mes filles qui, si elles ne sont pas complètement coupées des cours, connectées à leurs enseignants et mises au travail bonnant malant par leurs parents et ma mère (retraîtée de l'enseignement), par skype, qui nous aide pas mal, elles n'en demeurent pas moins à glander durant l'essentiel de la journée. Mais surtout, une bonne nouvelle pour le pays dont les laissés-pour-compte de la République sont déjà perdus en temps normal, mais carrément lâchés par le confinement, sans ordinateur, sans endroit où se concentrer, sans aide parentale. Et bien cette mesure, la seule louable, est aussi celle qui concentre sur elle le courroux des ces foules terrorisées qui demandent encore, encore, encore à être enfermées jusqu'à la fin des temps, tant que le méchant et terrible virus dévoreur d'enfants, de parents et de vieillards ne menace pas leur quiétude de rat confiné. Et bien, suis-je tellement tenté de penser, qu'ils crèvent, qu'ils crèvent donc, car alors ils seront libérés de leur terreur.

Ce confinement est un massacre à tous les égards. Dans le domaine de la santé, paradoxalement, on commence à mesurer à quel point il est néfaste, cancers non diagnostiqués par terreur de l'hôpital, affections diverses et variées livrées à elles-mêmes de peur de sortir de chez soi. Sur le plan social, ou socio-psychologique, un carnage, explosions des violences domestiques, ostracisation maximum des misérables de toutes natures, entre quatre murs exigus ou à l'air libre, précarisation de foules sans subsistance en conséquence de l'arrêt généralisé, et ce malgré les importantes mesures d'amortissement social qui ont fort heureusement été décidées, élèves privés de cours, etc. etc.

Tout cela alors que la mortalité effective est presque minable, le mois de mars 2018 a vu un nombre de décès très supérieur au mois de la mars 2020, dus à la grippe saisonnière

n'ayant jamais terrorisé personne. Certes, sans isolement, il y aurait eu beaucoup plus de morts sans aucun doute, encore que les pays européens n'ayant pas confiné ou tardivement n'ont pas non plus été décimés, mais alors, si confinement, pourquoi la terreur en sus ? La peur de la mort tue, bien plus que la mort. C'est comme les attentats qui prennent deux ou trois victimes et sidèrent d'effroi une population entière. Misérable créature humaine, esclave de son épouvante, aussi prompt à surgir qu'un chien à retourner son os. Comme on mène le mouton à l'abattoir en le protégeant du loup, on obtient des gens ce que l'on veut tant qu'ils ont peur, or ils ont peur de tout.

On prolonge de quatre semaines un confinement qui est en train de faire la preuve de ses monstrueux dégâts collatéraux, alors que les hôpitaux se vident depuis déjà une semaine, alors que des régions entières de France métropolitaine n'ont pas vu le bout de ce fameux virus et de quoi se plaignent les gens ? Que ça ne dure pas plus longtemps. C'est vertigineux, étourdissant.

Mais bon je m'en fous, j'ai eu ma satisfaction du jour en faisant de la musique avec Luna. Comme je l'ai indiqué tantôt, j'ai repris le travail du piano avec elle, notamment une séance quotidienne dédiée à l'exploration conjointe de l'oreille et du jazz. J'ai ainsi entrepris de lui enseigner, de façon "orale" (je lui joue à la guitare elle reproduit au piano), un thème de Charlie Parker, l'un de ses blues, en fa, les plus emblématiques : "Billie's Bounce". Les thèmes de Parker, plus encore que ses solos, constituent l'essence, l'alpha et l'oméga du bebop, donc du jazz. On y retrouve toute la substance harmonique, mélodique et rythmique propre à incarner ce langage, ce vocabulaire si singulier et universel à la fois, à l'image du baroque de Bach par exemple.

"Billie's Bounce", étant un blues, ne fait que douze mesures, mais elles sont denses et notamment rythmiquement ardues, comme souvent chez Parker, et mes élèves ont généralement du mal à le jouer correctement. Et bien Luna l'a englouti sans le moindre embarras, intégrant parfaitement les difficultés, avec un sens du swing qui me comble de joie. Il est vrai que je l'ai exposée tôt à cette approche, là encore si particulière de la pulsation, qu'est le swing, bien loin de ce qu'elle étudie au conservatoire, et j'ai toujours trouvé sa réponse prometteuse, j'en ai la confirmation à présent. Elle a la chance d'avoir, déjà, une oreille que je n'aurai jamais, parce que je l'ai entraînée tôt alors que je n'ai entamé ce travail que vers 16 ans, c'est beaucoup trop tard. Je raconterai peut-être un jour dans ce journal (c'est fait mon autobiographie) comment j'ai failli faire du piano à quatre ans, ce qui aurait changé ma vie du tout au tout, mais en ai été dissuadé dans des circonstances dramatiques. Entamer l'éducation de son oreille à quatre ans ou à seize, cela fait une différence encore plus importante que l'apprentissage d'une langue. Cela fait le même contraste qu'une langue maternelle comparée à celle que l'on a apprise, noyée dans un accent pathétique. Telle est ma propre oreille, celle de Luna est presque absolue. Si en plus elle a le sens du swing, comprend la complexité du rythme qui fait tout l'orgueil du jazz, elle pourra devenir une excellente pianiste. Elle aime ça. Je vais tout faire pour que cela advienne, ce serait quelque chose dont je pourrais être fier, or je ne vois rien d'autre qui pourrait me le rendre.

16 avril

Le type dont je parlais l'autre jour, le correspondant auquel je n'avais plus répondu pendant une semaine, qui m'a relancé me conduisant à lui faire écho, dont je supposais que je n'aurais plus de nouvelles, a répliqué une nouvelle fois. Cela fait une heure et demie que je consacre à ce dialogue mais je ne suis pas encore au bout du menu déroulant. J'ai été soudainement extraordinairement découragé en plein milieu. Avec les premiers sujets que j'ai trouvés, j'ai songé un instant que finalement ce n'était pas si inintéressant, que cela me conduisait à affiner ma pensée sur certains points, en l'occurrence au sujet du lien entre conscience et pensée, en quoi elles sont distinctes mais indissociables. Et puis nous en sommes arrivés à Dieu et à la liberté, et là c'est un désastre, il ne comprend rien, absolument rien à ce que je raconte et il se montre d'une bêtise abyssale, supérieure encore à ce que j'ai détecté la dernière fois. Aussi je ne sais pas ce que je vais lui renvoyer. Dois-je mobiliser toute ma patience pour tenter de lever l'incompréhension profonde et crasse qui donne à cet échange une tonalité de dialogue de sourds très démoralisante, rester factuel, éviter toute ironie, me montrer bienveillant ? Dois-je laisser libre cours à mon dépit et lui révéler ce que je pense de lui ? Cela me soulagerait mais est-ce productif ? Dois-je tout simplement disparaître sans laisser d'adresse ? Ou alors dois-je lui signifier que je le remercie pour son intérêt mais, étant arrivé au bout de mon effort, ma contribution s'arrête là ? Je n'ai pas encore tranché. J'y réfléchirai d'ici demain. Je temporise. Je m'abstiens d'émettre quelque signal que ce soit pour l'instant. Je trouverai peut-être une salutaire ressource avec un peu de recul.

Je crains n'avoir rien d'autre à signaler aujourd'hui. Les profs en colère contre la reprise des cours m'exaspèrent, putain mais qu'est-ce qu'ils sont cons les pauvres, mais bon j'en parlais déjà hier. Ah tiens, j'ai foncé sur une bagnole de flic. Oui c'est étrange ! Je faisais mon sacro-saint footing, arrivé à un passage piéton, le feu passe au vert pour les voitures. Comme je n'aime pas sautiller sur place en attendant qu'elle passent, je choisis plutôt l'option, en pareille circonstance, de me décaler pour traverser la route derrière la file de voitures en attente, en train de démarrer. Mais voilà un véhicule de la police nationale qui rejoint la file et j'ai beau la repérer, je poursuis ma manoeuvre, elle clignote à gauche, je m'attends donc à ce qu'elle tourne au croisement à gauche, ce qui me laisse le champ libre pour traverser la route d'où je suis, mais au lieu de ça, elle continue tout droit ! Du coup, je me retrouve à foncer littéralement dessus ! Et là, le représentant des forces de l'ordre me lance "et le trottoir alors !", j'étais effectivement en plein milieu de la route. Au lieu de lui répondre "hey pourquoi tu clignotes sans tourner" j'ai répondu par un "excusez-moi" doublé d'une main levée pleine de repentir. Il ne s'est décidément pas intéressé le moins du monde à mon activité de jogger. Pourvu que ça dure !

17 avril

Christophe, le chanteur, est mort hier soir. J'ai une petite histoire avec lui.

C'était l'époque où j'étais un jammur assidu, jeune, je croyais encore à la musique, à un destin de musicien qui m'attendait, quelque part, là-bas, de l'autre côté de cette paroi contre laquelle je me cognais sans cesse, tel le papillon de nuit, contre la laquelle je me cogne

toujours, pour rejoindre une lumière qui sans doute n'existe même pas. Une jam, pour qui ne saurait de quoi il s'agit, est un rendez-vous de musiciens venus se retrouver pour jouer des standards, en général de jazz, sur une scène plus ou moins bricolée, plus ou moins prestigieuse. C'est au cours de telles réunions informelles, souvent nocturnes et éventuellement fécondes que cette musique a émergé, en particulier le bebop, en particulier dans la 52e rue, "la rue", que j'évoquais avec Charlie Parker.

En l'occurrence, cette nuit-là, de l'année 2005, j'étais au Caveau des Oubliettes, alors un haut lieu de jam parisienne. Comme son nom l'indique, c'est une cave, anciennement un cachot, reconverti en espace de musique, avec une petite scène courue des musiciens les plus talentueux, les plus en vue et leurs suiveurs, dont j'étais. Je m'y rendais au moins une fois par semaine, chaque soir était ouvert à ces associations improvisées, occasions pour moi d'acquérir l'expérience du contact avec les autres musiciens et avec un auditoire. Car en dehors de ces occasions informelles, je ne jouais jamais sur scène. En vingt années de vie consacrées à la musique, je n'ai pratiquement pas connu la scène, mais c'est une autre histoire.

Le morceau, auquel j'avais participé, chacun en joue un ou deux avant de céder sa place au suivant, venait de prendre fin, je débranchais ma guitare, m'apprêtant à reprendre place dans la salle parmi les spectateurs, quand une jeune femme vint à moi, ce qui, en soi, constituait un événement surprenant et exceptionnel.

Elle me dit : "Veux-tu venir à la table de Christophe ?". Christophe ? Comment ça Christophe ? Je ne connaissais pas de Christophe, ni parmi les jammeurs, ni parmi l'audience.

Toutefois j'étais suffisamment flatté qu'on me propose de la compagnie pour répondre avec le sourire mais par cette question : "C'est qui Christophe ?"

Là, elle désigna une table à laquelle était assis le célèbre interprète des mots bleus et d'Aline que j'ai reconnu à son look signé par ses lunettes noires, ses cheveux gris plaqués en arrière et son costume sombre. Il avait mandaté sa copine pour m'inviter à le rejoindre, était-ce une petite-amie ou juste chaste une complice de ses nuits blanches ? Je ne le saurai jamais, toujours est-il que ma prestation avait manifestement fait de l'effet à cette grande vedette emblématique et j'en étais, évidemment, transporté de joie.

Chose extraordinaire, j'ai complètement oublié la tonalité de la conversation. J'en viens à douter même qu'il y en ait eu une. J'ai bien rejoint sa table, mais que s'y est-il passé ? Une chose est certaine, il m'a nécessairement donné son numéro de téléphone car je l'ai contacté par la suite pour une raison que je vais exposer dans un instant. Ce dont je me souviens, c'est que j'aurais tant voulu que ce contact inespéré et providentiel me mène jusqu'à son studio où il se livrait à diverses expérimentations musicales. Après tout il était légitime de l'espérer, sinon pourquoi aurait-il voulu faire ma connaissance ? Mais il n'y eu pas la moindre invitation en ce sens. Et nous ne nous sommes plus jamais revus.

Ce ne fut pas tout à fait la fin de notre aventure commune cependant, car quelques semaines plus tard, je montais mon dossier pour rejoindre les bancs de Berklee College of Music, à Boston, où j'ai étudié deux ans, grâce à l'apport financier de mes deux grand-parents juifs, le père de ma mère et la mère de mon père, qui se trouvaient l'un et

l'autre, je n'y suis pour rien, ceux de ma famille en mesure de m'aider, les deux autres aïeux, goys, séparés ou divorcés étant sans le sou.

Bref, il fallait produire trois "lettres de recommandation", une bouffonnerie en vérité parce que même mon chien, si j'en avais eu un, aurait pu les signer, tant que je faisais la preuve de l'approvisionnement de mon compte en banque. En effet, cette prestigieuse école de musique, où j'ai d'ailleurs beaucoup appris, n'en demeure pas moins en premier lieu une pompe à fric, des quantités astronomiques car cela coûte une vraie fortune. C'est ainsi que Christophe s'est retrouvé à me faire une lettre de recommandation pour Berklee, d'autant plus inutile que personne, à Boston, ne sait de qui il s'agit. Mais enfin, il a accepté de la rédiger, ce qui était sympa de sa part. Et puis je n'ai plus jamais entendu parler de lui. Il ne me reste plus que la frustration de l'avoir connu sans l'avoir connu. Il me semble que c'était un personnage attachant. J'aime ses chansons qui recèlent un pouvoir hypnotique assez singulier. Il a rejoint les "paradis perdus", j'ai hâte, ma foi, comme tu l'as compris cher journal, de l'y retrouver.

18 avril

Je me suis réjoui beaucoup trop tôt, l'autre fois, des signes annonçant la normalisation de mon sommeil, qui n'annonçaient en fait rien du tout. Cette nuit, j'ai commencé par dormir huit heures d'un sommeil de plomb, naturel, sans prise de somnifère, avant de me réveiller engourdi vers 10h. J'ai pris mon petit-déjeuner et la pesanteur de mon corps, entraînant mon esprit de son vertige, m'a conduit à regagner mon lit tout de suite après. C'est tout de même extraordinaire, n'est-ce pas, que je sois d'attaque après une nuit hautement agitée, et que je sois étourdi après un long et profond sommeil.

C'est alors, ainsi recouché, ce matin, que s'engagea une séquence fort pénible comme je les connais bien. Je suis dans un état qu'il convient je crois d'appeler sommeil paradoxal, sauf que ce dernier est censé ne durer qu'un vingtaine de minutes, alors que cette expérience se prolonge chez moi pendant des heures, en l'occurrence, trois. Je suis pris en étau entre l'attraction de mon oreiller où s'enfonce ma tête et le désir d'échapper à l'emprise d'une telle asthénie. Je dois me lever, j'ai des choses à faire, je déteste l'idée de passer la journée ainsi paralysé, mais je ne parviens pas à m'extraire de cette emprise comateuse. Encore cinq minutes et je mettrai pied à terre. Encore ce dernier instant de répit et j'affronterai la journée qui m'attend. Cette lutte larvée, fiévreuse, oppressante, très pénible, se prolonge jusqu'à une dernière extrémité où je ne puis plus tolérer la situation, alors je suis saisi d'une sorte de sursaut salutaire, bien trop long à intervenir.

Comme j'envie les gens qui se couchent, sombrent aussitôt, dorment sept ou huit heures et se réveillent en état de fonctionnement. Nombre d'entre eux verraient en moi un simple fainéant, pourtant c'est une souffrance que j'endure depuis très longtemps. Je croyais avoir réglé le problème avec ma machine anti apnée, mais force est de constater que ce n'est pas le cas. J'ai fait l'effort d'arrêter complètement l'usage de cannabis, mais ça n'y change rien, je suis une épave. À quarante trois ans je suis foutu, ne me reste à vivre que la moitié de ce qui me sépare de la mort, le reste, un sommeil sans réparation. Peut-être que si ma vie prenait soudainement sens, cela changerait la donne. Car pour l'heure, mes journées sont effectivement occupées à des choses qui ne valent guère mieux que dormir : jouer de la guitare, une cause vertigineusement perdue, faire du sport, un summum de vacuité, les

courses et le dîner, c'est éminemment emmerdant. Seule la séance de piano avec Luna fait sens, mais cela se produit à 18h, ça me laisse beaucoup de marge. Si j'avais une Révolution à mener, si je devais écrire, parler des sujets politiques et philosophiques qui m'occupent à l'intention d'une audience importante, débattre, polémiquer, cela me tiendrait éveillé pour sûr. Mais je suis un raté qui végète dans son trou à rat, loin de toute exposition.

Voilà en sus que les jours prochains s'ajoute la nécessité d'accompagner Léa dans ses devoirs qui ont plu vendredi, une leçon d'histoire de dix pages (son prof est complètement cinglé, la moyenne de la classe est de quatre sur vingt), de l'espagnol, du français, de l'anglais. Sa mère a décidé de me mettre à contribution et je n'ai aucune raison valable de me défilier. C'est le temps de la "musique" que je vais sacrifier, pour garder la culture de mes abdominaux aux dépens de mon onanisme guitaristique. La perspective de ces leçons avec la grande m'angoisse beaucoup, j'ai peur de perdre patience, d'être débordé, d'avoir à lutter contre une narcolepsie favorisée par la nature du travail à accomplir. Si mon sommeil était normal, je pourrais faire deux heures de travail avec elle, deux heures de guitare ensuite avant la deuxième partie de la journée. Mais là je dois choisir et ça m'énerve, ça me déprime.

Mon correspondant m'a retourné ses réponses quelques heures à peine après avoir reçu les miennes, je ne sais pas trop ce dont augure une telle promptitude, je n'ai pas encore lu cette dernière missive. En revanche, il m'a envoyé une autre message, quelques heures plus tard encore, cette fois inscrit dans le corps de l'email (car notre polémique tient dans des pièces jointes), je l'ai lu dans la foulée. C'est un assez étrange discours, qui tranche avec la tonalité de plus en plus salée du débat qui nous oppose pied à pied. Il semble solliciter un traité de paix. Est-ce parce qu'il ne prend pas le dessus comme il l'aurait voulu ou imaginé ? Est-ce un authentique élan magnanime ? Il parle de Nietzsche que je ne supporte pas, j'ai une aversion toute particulière pour la philosophie allemande, à l'image de sa politique et de son économie. Seule la musique rachète ce peuple, et comment ! Bach, Wagner et Chopin, rien que ces trois-là, le sauvent pour l'éternité. En dehors de cela, il n'en sort que des calamités depuis la nuit des temps. Mais j'ai fait abstraction, j'ai répondu gentiment. Je vous livre sa missive et ma réponse.

C'est encore moi.

Je me suis un peu replongé dans le Zarathoustra de Nietzsche, était-il utile de le préciser. Or, vois-tu, au-delà de nos divergences, il me semble, et qu'importe si tu n'es pas d'accord avec ce que Nietzsche a pu écrire, il me semble donc que toi comme moi, humblement, ressemblons sans doute de loin, mais tout en nous en rapprochant, à ce modèle de Surhomme dont il a tenté de dresser le portrait à travers son œuvre. Tes valeurs sont hautes et dignes de respect, au même titre que ta révolte saine, emprunte de vérité et de connaissance. Sans doute divergeons-nous sur quelques points, mais l'essentiel est là, le refus d'une humanité telle qu'elle est. L'amour de la vérité, de la droiture, du respect, de la connaissance, de la beauté, de la force aussi lorsqu'elle est au service des valeurs que je viens d'énumérer. Quel que soit l'avenir de notre espèce et de notre monde, je crois humblement que des gens comme nous y avons notre place, au moins davantage que tant d'autres de manière générale, j'ai retrouvé dans nombre de tes propos la force et la volonté propres au personnage de Nietzsche. Je terminerai par ces mots de Nietzsche: "Solitaires d'aujourd'hui, qui vivez à l'écart, un jour vous formerez un peuple; vous qui vous êtes élus vous-mêmes, vous donnerez naissance à un peuple élu; et de ce peuple naîtra le Surhumain." *Ainsi parlait Zarathoustra.*

Cher Sébastien,

Je suis touché par ton message et j'espère aussi que ce qui nous rassemble est plus fort, plus profond que la polémique qui nous oppose actuellement. Je n'ai pas l'habitude d'être en accord avec les gens, l'opposition constitue le fondement de mon rapport au monde, mais il est vrai qu'il faudra bien bâtir un jour, sur la base de ce qui rassemblera de tels bâtisseurs. J'ai tendance à penser que je serai mort depuis longtemps quand l'heure viendra pour les Hommes d'ériger une civilisation civilisée.

Je me sens très loin, à vrai dire, du concept de surhomme, j'estime personnellement être bien plus sous que sur. Si je crois en la vérité que je prétends détenir, je n'en suis pas moins inapte à l'exercice de la vie. Il me semble que nos successeurs n'auront rien de surhumain non plus, ils seront surtout dos au mur, sans autre choix que la justice pour survivre et pérenniser leur espèce. Mais qu'importe l'inspiration, tous les chemins mènent à Rome. Cette civilisation doit tomber et laisser place à la suivante, ce qui est en train de se produire à mon sens, avec ce covid en guise de prélude, un processus ayant vocation, je crois, à se prolonger dans les décennies à venir, massivement mortel, terrible, dévastateur, passage obligé que je nomme Apocalypse, que connaîtront mes enfants certainement, mais moi non, ou seulement le premier acte avéré. Qui vivra verra !

19 avril

J'ai beau chercher, je n'ai rien à dire. Rien d'autre qu'un stress sournois à signaler, qui m'étreint sans objet mais fermement, rendant chaque pensée, chaque infinitésimal événement anxiogène. J'en ai l'habitude, cela me prend de manière cyclique, ça faisait longtemps. Pour calmer cette angoisse, je dispose de l'haldol, ce neuroleptique qui sert aussi à me faire redescendre quand je m'anime trop. En l'occurrence je suis très loin d'un trop-plein d'énergie. Je ne suis pas non plus dans un état vraiment dépressif, cette anxiété correspond à une sorte de stade intermédiaire.

J'ai rencontré l'angoisse à dix-huit ans. Je vivais dans ce même appartement que j'occupe aujourd'hui, avec mon père qui avait réussi à se le faire attribuer par la régie, un logement semi-social, quand il a quitté sa femme. J'y ai habité un an avant de voguer vers d'autres eaux, et de revenir avec ma femme dix ans plus tard. Mon père, en partance à son tour, nous en a laissé la jouissance, nous avons pu faire changer le bail à notre bénéfice grâce à la complicité du gardien, ce qui est en principe exclu selon les statuts, il faut repasser devant une commission d'attribution. Nous avons de la chance.

En plein milieu de la nuit, alors, ne parvenant pas à trouver le sommeil, je crois soudainement mourir. En ce temps-là, j'avais peur de la mort, comme tout le monde, et j'étais dans un état de panique avancée parce que mon coeur battait à tout rompre au point de me donner l'impression qu'il allait lâcher d'un instant à l'autre. Je réveillai mon père en lui annonçant que je faisais une crise de tachycardie et que je me trouvais à l'article du trépas. Il appela, non pas le samu, mais "sos médecin" et il en avait été bien inspiré.

À son arrivée le praticien m'osculta et déclara que je ne faisais nulle tachycardie, mais une belle crise d'angoisse. J'en fus sonné ! C'était stupéfiant qu'un état psychologique puisse être aussi violent, sans rapport avec aucun problème cardiaque, je n'aurais jamais pu imaginer une chose pareille.

Ironie du sort, quelques jours auparavant, et ceci n'est sans doute pas sans rapport avec cela, je faisais un beau trip au LSD. J'en avais pris avec mon grand copain qui, lui, avait fait ce que l'on appelle un "bad trip" c'est à dire, justement, une crise d'angoisse, déclenchée par le produit, extrêmement pénible à vivre pour qui en fait l'expérience. De mon côté, j'avais découvert une euphorie sans borne, une exaltation forcenée, un sentiment de

toute-puissance achevée. J'en avais conclu que j'étais plus fort que mon ami. À présent j'en payais le prix, c'était mon tour.

Le toubib me donna une cuillère de valium, et alors que je me sentais sombrer dans le sommeil, mon coeur continuait à palpiter maladivement. Le lendemain matin, ça allait mieux. Mais dans les jours suivants, puis les semaines, les mois, les années, cela recommença, des centaines de fois. Je n'eus plus à faire appel à la médecine puisque je savais désormais de quoi il retournait, j'ai appris à apprivoiser ce visiteur du soir. En vieillissant, le phénomène s'est départi de sa grande intensité mais à conquis le jour, territoire vierge de cette étreinte pendant toute ma jeunesse. Désormais il se manifeste par périodes de quelques jours, laissant le champ libre à la dépression la plupart du temps.

J'espère qu'il se passera quelque chose d'intéressant demain, car je vois qu'en l'absence d'événement déclencheur, je suis incapable de raconter quoi que ce soit à ce journal, moi qui prétends, qui crois être sans cesse préoccupé par les plus grands sujets de l'existence. Je me sens particulièrement vide. Je pourrais très bien laisser page blanche le cas échéant, plutôt qu'écrire pour ne rien dire, comme ce soir, rien ne m'oblige à y contribuer chaque jour que le bon dieu fait. Mais non, je veux m'astreindre à venir tous les soirs, je ne sais même pas pourquoi. Peut-être pour faire une peu d'exercice avec mon clavier.

20 avril

Puisqu'il ne se passe toujours rien d'intéressant dans ma pauvre existence, je vais parler politique. Une valeur sûre la politique. En pointe de la contestation contre la reprise des cours le 11 mai, parade la France Insoumise. Il faut savoir que mon vote leur est acquis, et quand il n'est pas disponible, je m'abstiens. La raison en est que c'est le seul parti de poids traitant d'une justice sociale digne de ce nom, avec à sa tête le seul présidentiable attaché à de telles préoccupations. Enfin, peut-être n'est-ce plus le cas, pas la fibre sociale, mais les prétentions au château, car l'épisode des perquisitions semble leur avoir fait le plus grand mal, à cause du célèbre pétage de plomb auquel s'est livré Jean-Cul Méchant Long.

Pourtant il était resté extrêmement calme quand les flics ont débarqué à son domicile, c'est plus tard, au siège du parti, que l'esclandre a eu lieu. On peut dire qu'il s'est bien fait avoir parce que, dans les faits, la justice, en tant qu'idée, pas en tant qu'institution, était largement de leur côté. En effet, cette vexation policière et judiciaire fut lancée sur la base d'une délation mentionnant sept, si je ne m'abuse, anciens candidats à la présidentielle, seul le leader FI a été investigué. Malgré une campagne largement calomnieuse, reprochant au parti un comportement pourtant objectivement substantiellement plus vertueux que la moyenne, on n'a absolument rien trouvé à leur reprocher, à part la rébellion de Méchant Long. Enduit Plein d'Ailes, avec son site média Bonaparte, a largement participé au lynchage, avec un scoop digne de la plus grande pute à clic au lendemain de la perquisition : pour un euro, on apprenait que le chef de parti trempait sa queue dans une protagoniste du dossier, Chiki Roux, preuve de sa grande culpabilité. C'est ainsi que je pus réaliser que cet organe de presse, aux enquêtes parfois salutaires il faut bien le dire, n'en demeure pas moins hautement partisan, ayant condamné la FI de longue date, sans que j'en connaisse la raison, mais avec une indéniable insistance.

Bref, tout cela a fait de gros dégâts sur leur adhésion populaire, et ils sont peut-être bien foutus, en tout cas le chef. Je serais partisan, pour ma part, qu'il laisse la place à des jeunes comme Cas t'en Nasse ou Rue Faim, bien que ce dernier soit assez extérieur à l'appareil. Tous deux sont très bons. Le grand patron est parfois excellent, mais souvent emphatique et inopportunistement grandiloquent. Par contre, je ne crois pas du tout qu'il mérite la réputation tyrannique qu'on lui prête souvent. Après tout il est le seul candidat sérieux au trône qui réclame une assemblée constituante et une réduction du pouvoir présidentiel. Quand à la direction de l'appareil, elle me paraît plus souple qu'on veut bien le croire. Par exemple les députés membres de la FI disent ce qu'ils veulent, quand ils veulent, dans le style propre à chacun.

L'histoire de la rentrée des classes du 11 mai n'est pas l'occasion du premier grief que je forme à l'encontre de Méchant Long. Déjà au moment de la pénalisation de l'usage de la prostitution, il m'avait passablement énervé. J'ai, à plusieurs reprises, proposé une argumentation complète faisant valoir non seulement la légitimité de la prostitution, mais encore sa grande valeur, à l'image des praticiennes. J'ai même publié un billet sur Piplette.fr d'Elisabeth Lévitique. J'ai la flemme de me lancer une fois de plus, ici, sur le sujet de fond. Je vais toutefois en dire deux mots.

Le chef de la FI, partisan de l'abolition de la prostitution, avait déclaré, à l'époque, que personne ne voulait que ses filles deviennent putes. Si j'avais pu lui répondre, j'aurais rétorqué que personne ne veut faire de ses filles des caissières non plus, or il n'a jamais demandé l'abolition de la caisse. Il s'insurge, plutôt, contre les caisses automatiques. Je lui aurais objecté que, père de deux filles, je suis bien placé pour dire que je serais nettement plus déshonoré qu'elles deviennent abolitionnistes que péripatéticiennes. Car ce que je souhaite à mes filles, ce n'est pas seulement de faire ce qu'elles veulent de leur corps, mais également de grandir et vivre dans un monde juste.

Dans un monde juste, échanger de l'argent n'est pas mal, faire du sexe ne l'est pas non plus, du sexe contre de l'argent ne doit donc pas l'être un seul instant. Ce n'est pas parce que les bonnes bourgeoises sont vendues aux conventions qui en régissent le comportement que les femmes qui le souhaitent ne peuvent louer leur corps, pour un salaire bien plus attractif que celui des bonniches qu'elles emploient pour récupérer leurs chiottes sans trouver cela choquant le moins du monde.

Ces femmes, qui se prostituent délibérément, situent leur vertu ailleurs qu'entre leurs cuisses, que les puritaines en prennent de la graine. Quant aux réseaux mafieux, qu'ils soient démantelés, leurs victimes protégées (ces cris d'orfraie abolitionnistes ne portent pourtant pas sur l'exigence des moyens dans cette lutte policière), et que l'on offre un cadre digne aux autres, celles qui savent parfaitement ce qu'elles font ; pas seulement le plus vieux métier du monde, mais aussi le plus noble. Oui noble, car elles donnent plus qu'une kinésithérapeute, plus qu'une aide-soignante, elles méritent un infini respect, et leurs visiteurs qu'on leur foute la paix. C'est elles qui le réclament, les travailleuses du sexe sont réunies en syndicat que toutes ces belles âmes méprisent au dernier degré. C'est comme avec le voile, on veut dévoiler ces femmes au nom de la liberté de la femme dont on décrète l'usage à leur place.

Je me suis emporté, ha c'est comme ça dès que j'évoque ce sujet qui me tient tant à coeur. J'en reviens à nos moutons, cette foutue rentrée des classes. Aujourd'hui Méchant Long

recycle ses filles (je ne sais pas s'il en a) qui, cette fois, n'iraient pas à l'école le 11 mai s'il devait choisir. Il faut croire que l'instruction n'a pas grande importance pour lui, qu'il se fout, malgré la vertu sociale dont il est censé être le promoteur, de ces élèves privés de tout enseignement, faute de moyens et d'accompagnement. Il ne réalise pas qu'en traversant la rue, quand on est un enfant, on risque bien plus qu'en attrapant le covid. Leurs parents, sauf comorbidité, ne courent pratiquement aucun danger non plus, quant aux aïeux, tout le monde a compris comment les protéger. Mais non, tout ce qui retient son attention, c'est l'intention cachée de Zeus : remettre les parents au travail. Et c'est sans doute très vrai ! Mais qu'est-ce qu'on peut bien en avoir à foutre ? Ces gens refuseront-ils un vaccin contre le covid au prétexte que les labos ne les ont développés que pour la manne financière que cela représente ? L'école est le premier pilier, non seulement de notre société, bien que fort maltraité, mais de toute civilisation. La FI se veut civilisée, civilisatrice, et voilà qu'elle fait pression pour maintenir les écoles fermées ! Bon sang, mais qu'est-ce que ça peut m'énerver.

En général, évidemment, quand je parle politique c'est pour m'énerver. Ce qui me fait tant de mal, c'est de n'avoir pas voix au chapitre, d'être privé d'expression publique, de devoir garder pour moi ce que j'ai pourtant besoin de hurler sur tous les toits. Mais je ne suis pas le seul dans ce cas-là, le monde est rempli de médiocres, comme moi, qui pensent avoir des choses indispensables à dire, mais qui sont des losers, comme moi, coincés dans leur chambre, comme moi, déversant leur fiel sur les réseaux sociaux, comme je le fais, et maintenant dans ce pauvre journal.

21 avril

C'est merveilleux, il m'est enfin arrivé quelque chose ! Il faut savoir se contenter de peu, n'est-ce pas, surtout quand on est pauvre. Voici mon aventure extraordinaire.

La journée avait commencé bien humblement, avec une énorme difficulté à sortir du lit, une fois de plus, après neuf bonnes heures de sommeil lourd, en fin de matinée. Après mon petit-déjeuner, j'ai dû lutter fort pour ne pas me recoucher, aussi je suis demeuré assis, léthargique, pendant bien trente minutes à l'issue desquelles j'ai trouvé l'énergie providentielle d'attraper ma guitare, dont j'ai extrait tout un tas de notes chaotiques et disgracieuses, comme d'habitude. Puis j'ai accompagné Léa dans ses devoirs en restant calme, un petit exploit dû certainement à l'engourdissement persistant de mon esprit. Vint l'heure de déjeuner et d'entamer ma routine sportive. Musculation d'abord, gainage, pompes, pressions pectorales... Et puis c'est le moment d'aller courir. C'est là que l'événement se produisit.

Au bout d'une dizaine de minutes, je me retrouve au même carrefour où j'ai foncé sur une bagnole de flic l'autre jour. Cette fois, il y en avait une sagement arrêtée au feu. En traversant la route, je devais passer juste devant, ce que j'ai fait le cœur léger car j'en ai croisé des dizaines sans attirer l'attention à aucun moment. Ensuite, démarre l'ascension la plus ardue de mon parcours. Au cours des premières foulées, je m'aperçois que le véhicule en question a tourné à droite, prenant la même direction que moi. Je constate également qu'il roule au pas. Quand le gyrophare s'est déclenché, j'ai compris que j'étais sur le point de

subir mon premier contrôle de police. En effet, la voiture s'arrête quelques mètres devant et en sort aussitôt un agent qui saute sur moi :

- Bonjour !

Je fus le premier à parler. J'avais longuement réfléchi à l'attitude que j'adopterais quand cela se produirait, et j'ai beaucoup envisagé de jouer les débiles mentaux, afin de donner plus de substance à mon attestation de handicap. Mais dans l'instant, j'ai abandonné cette option, décidant de jouer cartes sur tables.

- Bonjour monsieur, nous vous contrôlons car un interdit est fixé à cette heure pour votre jogging.

Il était poli, sans animosité, il n'avait pas l'air d'un type qui va commettre une bavure policière.

- Oui tout à fait monsieur, la raison pour laquelle je me permets cette sortie c'est parce que j'ai une grave maladie psychiatrique dont je peux attester.

Je sors mon dossier de la poche intérieure droite de mon blouson, que j'ai sur le dos parce qu'il faisait froid aujourd'hui, sinon c'est dans un sac à dos.

- Ha ! En effet, on nous a briefés tout à l'heure, si vous avez l'autorisation, pas de problème. Briefé tout à l'heure ? Heureusement que je ne suis pas tombé sur eux plus tôt dans la journée !

À ce moment-là un deuxième agent nous rejoint, on ne sait jamais, quatre jambes valent mieux que deux pour rattraper un coureur facétieux.

- Voici mon attestation émanant de la MDPH, l'organisme habilité à statuer sur le handicap. Voici ma carte d'identité, et voici mon attestation dérogatoire de sortie, sur mon téléphone. Il n'a pas regardé le téléphone mais a attentivement étudié les papiers.

- C'est bon monsieur, pas de problème, vous pouvez continuer. Bonne journée.

- Bonne journée !

Et me voilà reparti. Quel évènement, je l'aurai attendu et redouté longtemps ! Comme une lettre à la poste, ouf !

Mais ce n'était pas tout.

Quelques mètres plus loin, un témoin de la scène me lance : "Et il repart en courant en plus !" d'un air résolument réprobateur. Et bien, croyez-le ou non, c'était encore une bonne femme. J'ai même des précisions, une femme blanche. Toutes des femmes blanches, qui m'ont interpellé, pas une noire, pas une arabe, pas une asiatique, pourtant, tout cela, mon quartier en est plein.

Je me retourne et lui adresse, en faisant tourner mon doigt autour de ma tempe :

- Réfléchissez, il y a peut-être une raison pour laquelle il ne m'ont pas verbalisé.

- Non il n'y a aucune raison, vous n'avez pas le droit de courir un point c'est tout !

Dieu sait pourtant que je n'aurais pas été plus dangereux en marchant, sur ce trottoir vide.

Je n'ai pas poussé plus loin ces mondanités, car j'avais une belle pente à gravir, elle aspira toute mon attention et je terminai mon parcours sans autre incident, sans remontrance, sans mauvaise rencontre.

La morale de cette histoire c'est que les flics ne sont pas toujours ceux qu'on pense, certains promènent leur chien en engueulant le jogger, d'autres font leur travail respectueusement du citoyen et des règles censées guider leur action. Mais tous les flics n'ont pas l'air informés du droit des handicapés à sortir quand ils veulent. A moins que cette

brigade n'eût été nouvelle dans de telles fonctions, je crois que j'ai eu un peu de chance de tomber après le briefing, et pas avant.

Mon parcours, parlons-en. Je fais rigoureusement le même tous les jours, conçu pour ne dépasser que de peu le kilomètre règlementaire, encore que si je poussais le bouchon un tout petit peu, les handicapés peuvent non seulement sortir quand ils veulent, mais aussi où ils veulent.

Je prends le boulevard Masséna à gauche puis fais demi-tour, revient sur la rue Nationale que j'emprunte jusqu'à la rue de Tolbiac, je reviens par l'avenue d'Ivry puis repart par l'avenue de Choisy, revient par l'avenue d'Italie puis prends le boulevard Kellermann à droite, fais demi-tour jusqu'au point de départ. Cela fait entre six et sept kilomètres à vue de nez, je n'ai jamais fait le compte.

Et bien, pendant quelques deux semaines, je mettais exactement une heure et six minutes chaque jour. Pas une minutes de plus, pas une de moins, quelque soit mon impression d'avoir eu les jambes lourdes ou légères, le souffle aisé ou laborieux. Puis, je suis soudainement tombé à une heure pile poil ! Sans aucun chrono intermédiaire. J'y suis resté quelques jours et aujourd'hui, j'ai mis cinquante huit minutes alors que les flics m'ont retenu deux bonnes minutes ! Il semble donc, cher journal, que je sois en progrès. Tout cela, je dois le mentionner, à raison d'une bonne douzaine, je crois, de cigarettes par jour, roulées et sans filtre s'il vous plaît !

Mes muscles réagissent promptement à leur sollicitation, conformément à un métabolisme qui s'exprimait déjà avant même la puberté. Sportif dès quatre ans, j'ai toujours eu de gros biscotos, des biceps volumineux que j'exhibais en classe, à l'école primaire, pour le plus grand divertissement de mes camarades mais au grand dam de mon instituteur qui s'en plaignait à ma mère. A l'adolescence, mes pectoraux saillants sont sortis du jour au lendemain, que j'ai perdus aujourd'hui, en phase actuelle de reconquête. Mes abdominaux se comportent bien, se montrent sans trop de pudeur et motivent la peine visant à les dessiner toujours plus. Quant à ma masse graisseuse, je n'arrive pas à en venir à bout comme je voudrais, malgré les efforts diététiques qui accompagnent l'effort physique. Il m'en reste surtout deux belles poches aux hanches. Le diable l'emporte !

Chaque jour est un nouveau challenge. Je ne m'habitue pas à l'effort, en rien il ne devient plus facile à endurer à mesure qu'il s'accumule de semaines en semaines et de mois en mois. Chaque jours je dois me faire violence pour accomplir chaque exercice, chaque foulée. Cette douleur me rend vivant cependant, ce pourquoi je me l'inflige. Elle m'offre aussi un semblant de contrôle sur mon existence, moi qui en suis absolument dépourvu. Elle offre une expression à ma faculté de volonté qui m'échappe résolument, moi qui parfois en déploie des montagnes, et d'autres fois m'effondre misérablement à leurs pieds.

Aujourd'hui c'était l'anniversaire de ma mère et chose extraordinaire, j'y ai pensé ! J'oublie tout le temps tous les anniversaires, sauf celui de mes filles et de leur mère, mais là j'ai eu un flash en voyant inscrit "21 avril" sur mon téléphone. Tout arrive.

Elle a publié une photo d'elle, sur facebook, où elle devait avoir peut-être treize ans, elle y est d'une grande beauté. Elle a été une très belle jeune fille et femme. Moi aussi, jeune, j'étais pas mal. D'ailleurs, à trente ans, on m'en donnait à peine plus de vingt. Mais quand je

vois ce que j'ai pris ces dix dernières années... J'ai rattrapé l'horloge et ça fait un grand bond en avant, beaucoup moins illusoire que celui de Mao, d'une implacable réalité en l'occurrence. Ainsi va la vie.

22 avril

Les flics ne sont pas toujours aussi tendres qu'ils l'ont été avec moi. Dans les "quartiers sensibles", leurs méthodes semblent beaucoup moins policées pendant ce confinement, sans parler du carnage sur les gilets jaunes pendant plus d'un an, des statistiques hallucinantes de mutilation qui sont allées jusqu'à alerter la communauté internationale. Un député suisse, pays vendeur de LBD à la France, a même engagé une procédure (vouée à l'échec très probablement) pour interdire de telles transactions avec notre pays, au nom de ces bavures de masse. Quant aux contrôles dans les cités, ils ont donné lieu, dans le contexte de cette crise sanitaire, à de nombreuses suspicions de violences policières, images fort troublantes à l'appui. Sans parler de verbalisations abusives, de manière générale sur tout le territoire, donnant lieu à de très nombreux témoignages et reports de presse. Par exemple, au début de la crise de la quarantaine (je viens d'inventer cette formule qui me plaît beaucoup), des SDF ont récolté des amendes pour non respect du confinement, selon un journal portant le nom de la capitale.

L'écho de tels gravissimes abus de la part des forces de l'ordre est parvenu jusque dans mes contacts facebook. En effet, je suis depuis des années le travail d'une photographe, Ludivine Chanut, dont j'ai pu voir l'évolution publique et dans une certaine mesure aussi privée. Ainsi, j'apprenais que son mec est à la fois musicien et technicien du spectacle, il se trouve par ailleurs être noir, elle est blanche. Ensemble, ils ont eu un beau bébé que j'ai vu grandir sur les fort jolis clichés de la plasticienne.

Hier, elle relatait que le 16 avril, son compagnon a subi un contrôle de police juste devant chez eux, où il était en train de rentrer, dans la bonne ville de Compiègne, loin, il me semble, de toute cité explosive en l'occurrence. Elle raconte que malgré la rue bien fréquentée, c'est sur lui qu'ils sont tombés. C'est ce qu'il a fait remarquer aux agents, ajoutant qu'il était étrange de se faire contrôler sur le pas de sa porte. À partir de là, tout a vite dégénéré. Ils se sont emparés de lui sans protection, ni masque ni gant, devant ses protestations (lui en était équipé) ils l'ont plaqué au sol sous les yeux de leur enfant de deux ans, qui depuis, est terrorisé à la vue du moindre flic. Ils lui ont entravé la cheville, bizarrement, un acte qui rappelle les belles heures de l'esclavage, prévu par le "code noir" à son époque. Ils l'ont embarqué et lui ont infligé, dans le véhicule, selon son témoignage, des services de type asphyxie. Il a écopé d'une amende de 135 euros et est assigné à comparaître. Son histoire a largement dépassé le petit réseau facebook puisqu'elle a été reprise par divers médias et organismes, elle circule maintenant un peu partout sur la toile, avec pour mot d'ordre un signalement auprès de la place Beauvau qui n'est franchement pas à ça près. Voilà le genre d'histoire qui me rend dingue. Tous les flics ne sont pas des racailles évidemment, mais une proportion, beaucoup, beaucoup trop importante d'entre eux, à l'évidence, encouragés par l'impunité et les applaudissements de leur plus haute hiérarchie.

Il y a une confiance que je ne t'ai pas encore faite, cher journal, qui n'a rien à voir avec les forces de l'ordre, mais concerne uniquement ma minuscule existence, la rendant encore

plus pathétique que je ne l'ai déjà laissé paraître : je me mords compulsivement la langue. Ça a commencé quand j'avais vers les quatre ans je crois. J'ai une image inscrite dans ma mémoire reptilienne restituant le moment où s'est engagé ce processus. Il se peut que le souvenir en question soit illusoire, reconstitué, inventé a posteriori, mais je le porte depuis l'enfance, cela, c'est certain. Tel que le décrit cette représentation dans ma mémoire, il s'agit de compenser l'absence de téton, car j'ai tété ma mère assez longtemps, pas jusqu'à quatre ans je vous rassure, ou de tétine de biberon, de tétine tout court, que j'ai utilisée d'ailleurs jusqu'à l'âge impressionnant de six ans, la "totoche". Je ne pouvais pas dormir sans, et le sevrage fut douloureux.

Je me mords la langue sous l'effet, fort conventionnellement, comme pour tout TOC, de l'anxiété. Jusqu'à un passé tout récent, cela ne me prenait que par période. N'importe quand dans la journée, sous formes d'accès durant quelques minutes. Je pouvais me mordre la langue peut-être dix fois dans la journée pendant une semaine, et plus du tout pendant les deux ou trois suivantes. Il me semble même que j'ai connu de longues périodes sans m'adonner du tout à ce "passe-temps".

Mais voilà que depuis que j'ai repris la guitare, je me mords la langue jusqu'à plusieurs heures par jours me semble-t-il, et ce tous les jours. Il faut savoir que je n'ai presque plus touché mon instrument pendant cinq ans et au printemps dernier, 2019 donc, je m'y suis remis d'un coup comme un fou, culminant à six, sept, voire huit heures par jour de pratique, pour préparer l'enregistrement que j'avais prévu, dont j'ai parlé dans ce journal, en février dernier, pour me donner un objectif propre à aiguïser ma motivation. Et bien il faut croire que cela a exacerbé mon angoisse, si j'en crois cette conséquence sur le traitement que j'inflige à ma langue. Je la mâche littéralement, à gauche, puis à droite, je ne l'ai jamais assez mordue. Parfois, j'essaie de lutter, mais quand j'interromps le manège, il redémarre l'instant d'après, aussi il me semble vain de vouloir l'arrêter, je préfère lui laisser libre cours, une fois à satiété, ma langue reprend un usage normal.

Comme l'enregistrement du 2 février dernier était filmé, je craignais d'apparaître ainsi à l'image, car quand je joue, mon TOC est plus actif que jamais, or c'est un spectacle extrêmement disgracieux. J'ai un temps envisagé de mettre un foulard sur ma bouche, mais j'y ai renoncé, je ne sais pas très bien pourquoi, j'ai pris de gros risques. Il se trouve que, par miracle, rares sont les images sur lesquelles je m'adonne à cette activité buccale, j'ai pu les éliminer au montage (dont je me suis occupé moi-même) et il n'y paraît rien.

Je vois dans ce trouble comportemental, exprimés toute ma vulnérabilité, ma fébrilité, mon déséquilibre et mon impuissance.

C'est grave docteur ?

23 avril

Je suis toujours aussi attentivement le dossier Professeur Ramdam, le druide marseillais, et je n'ai pas changé d'avis au sujet de son traitement. Ces derniers jours, une "étude" américaine est venue opportunément le discréditer, aussitôt dénoncée comme une "fake news" par l'intéressé. Le papier fait état de la mortalité de patients âgés, présentant des facteurs de comorbidité, et n'a d'ailleurs pas été publié en bonne et due forme. Cela n'a pas empêché le sinistre de la santé, Ô le Vieux Véreux, de l'utiliser devant la représentation nationale pour exprimer ses "regrets" dans une hypocrisie palpable, avec l'air mal à l'aise de celui qui sait très bien qu'il est en train de tricher, et que ça se voit. "Je serais le plus

heureux des ministres” ose-t-il affirmer, si le traitement en question marchait. Il est obligé de donner des gages, à mon sens, parce que Ramdam est désormais sous la protection de Zeus, qui a confirmé son intérêt pour le microbiologiste après l’avoir rencontré.

Mais le dieu de l’Olympe ne fait que placer intelligemment ses oeufs dans les différents paniers, il ne prend pas parti, sans quoi ce traitement aurait été généralisé suite à l’expression de son soutien. Sa cour de “scientifiques”, quant à elle, est ultra déterminée à lutter de toutes ses forces contre cette solution vulgaire et bon marché, j’en suis absolument convaincu. Mais plus le temps passe, plus je crains qu’ils parviennent à étouffer la vérité. Il me semble qu’ils ne peuvent pas être demeurés au point de ne pas envisager d’être gravement pris en défaut le jour venu, ce qui signifie qu’ils doivent être sûrs de leurs forces. Mais n’est-ce pas le propre de tout criminel ? Un jour, pourtant, ils se font serrer. Si je croyais en la prière, je prierais avec ferveur et persévérance pour que cela se produise au plus vite. Mais Dieu est absolument sourd à toute requête. Seuls les misérables prient, les âmes égarées, qui croient Dieu leur ami. Dieu se moque éperdument de sa créature, dont la vocation est de donner libre cours à sa fantaisie principalement destructrice, cruelle, morbide, impitoyable.

J’ai songé aujourd’hui (je ne sais pas combien de fois j’ai employé le mot “aujourd’hui” dans ce journal mais c’est difficile d’y échapper par définition au cours d’un tel exercice) au sexe. Je me suis dit que ne pas parler de sa sexualité dans un journal, c’est un peu comme faire chambre à part pour la lune de miel. Un journal est censé restituer l’intimité de son auteur, or l’activité, la fantasmagorie sexuelle en est la plus éloquente représentation. Toutefois, je ne livrerai pas ici cet aspect de ma personne. En revanche, je me suis confié sur ce point, mais seulement tel que par le passé, dans le cadre de mon récit autobiographique initialement intitulé “La Mécanique des Fluides”, repris dans “Prophétie d’un bipolaire”. Car, à ce propos, j’ai beaucoup de chose à révéler que le nombre des années écoulées rend accessible à ma pudeur. Le sexe a très longtemps structuré ma vie. En vieillissant, c’est de moins en moins le cas. Sache cependant, par exemple, cher journal, qu’à vingt ans, j’ai donné dans le porno. Je suis même passé sur canal+. C’était une expérience fort intéressante.

Au sujet du sexe, je voudrais plutôt, pour l’heure, esquisser une réflexion générale. Il est insensé d’en faire une expression diabolique ou bestiale, quoi qu’il revête comme aspect, sauf criminel bien entendu. Le sexe n’est pas plus vil que l’art, d’ailleurs, c’est un art. Il n’est pas plus bestial que la philosophie, d’ailleurs, le sexe est le propre de l’homme tout comme la pensée de haut vol. En effet, l’érotisme, la volupté, le raffinement, la recherche, la créativité que mobilise la chair dans son extase sexuelle tiennent de la spiritualité, en plus de nous distinguer radicalement des autres espèces vivantes chez qui le coït est strictement fonctionnel.

On pourrait croire que des créatures comme le bonobo offrent un visage dégénéré de notre sexualité qui serait, par effet de miroir, à son image, mais tout au contraire, ces singes sont extrêmement civilisés, chez qui la copulation occupe une fonction sociale salutaire et complexe. En fait, on serait bien inspiré de les imiter à bien des égards, ce qu’une partie d’entre nous fait déjà au demeurant. Toutefois la sexualité des bonobos reste, comme je le disais, fonctionnelle, puisqu’elle joue un rôle important dans la structure communautaire alors que chez l’homme, c’est une de nos éminentes caractéristiques, le sexe existe pour le sexe. C’est la définition de l’art que de n’exister que pour sa propre substance, sans utilité,

sans fonction pratique. Comme l'art, l'érotisme nourrit l'esprit, voilà à quoi ça sert, à rien d'autre.

Autre singularité humaine, le rire ! J'ai été très marqué par le film "Le nom de la Rose" que j'ai vu des dizaines de fois avec la même jubilation intacte. Je n'ai, en revanche, jamais lu le livre. Outre le fait que cela en dise long sur ma culture, la pellicule traite notamment de ce sujet puisque l'intrigant, à la tête de la communauté de moines, punit de mort notamment les lecteurs d'ouvrages comiques. Il associe cette expression au singe qui pourtant, n'est-ce pas, ne rit pas, ni aucune autre espèce vivante que l'Homme.

Cependant, l'hilarité est à double tranchant. Si elle s'associe volontiers à l'intelligence, elle révèle aussi souvent la débilité. En effet, l'humour est un lieu important de créativité et d'esprit, mais le comique tend aussi avec bonheur vers la bouffonnerie. Si le rire peut dénoncer l'absurde, il peut aussi lui donner corps. S'il peut faire passer de subtils messages, il peut aussi se vautrer dans la plus profonde connerie. S'il peut être brave et courageux, il peut être aussi infiniment médiocre, retentir au mépris de tous les attributs de la dignité, faire écho à la plus vile satisfaction. Entre le meilleur de Pierre Desproges, par exemple et le pire de Cyril Hanouna, on trouve esquissé ce gouffre.

Il me semble que l'on peut reconnaître la nature intellectuelle, spirituelle et morale du rire à sa sonorité. Son empreinte phonique renseigne à la fois sur la personne qui l'émet en général, et sur la qualité du transport en particulier. Le rire gras, fat, vulgaire dans son expression musicale ne trompe jamais. Un rire naturel, même compulsif, porte toujours un message mélodique propre à évoquer son bien-fondé. Le fou rire est toujours élégant, honnête par définition, c'est quand il est forcé qu'il est nécessairement disgracieux. Je suis tenté de penser que la meilleure façon de juger une âme est d'écouter le rire qui en émane.

Je ne ris pas souvent, j'en ai malheureusement peu l'occasion parce que rares sont les choses drôles qui parviennent jusqu'à moi, mais quand cela se produit, quel bonheur ! Cela me procure une extraordinaire bouffée d'air frais. Je ne me souviens même pas la dernière fois que j'ai ri, encore moins pourquoi. Je suis parfois sensible à l'humour de quelqu'un, que j'apprécie, mais pas au point qu'un éclat sorte de ma gorge, juste de quoi lever le coin de mes lèvres.

J'aime le rire des enfants. Il est toujours vrai.

24 avril

Et bis repetita ! J'ai eu droit à mon deuxième contrôle de flic. Deux hirondelles motorisées, à scooter. Le type m'aborde en annonçant "Bonjour monsieur, police". Franchement, ça se voyait très bien.

- Bonjour, je dispose d'un justificatif me donnant droit à courir en dehors des heures prévues.

Le type avait l'air fort surpris, il ne s'y attendait pas à celle-là, c'était du tout cuit son affaire. Il prend un air perplexe. Je lui présente mon dossier qu'il étudie attentivement, plus longtemps que son collègue la dernière fois. Ça s'annonce plus difficile.

Il finit par lâcher :

- Et quel est le rapport avec la pratique sportive ?

- Je souffre d'une grave maladie psychiatrique que la pratique sportive aide grandement à stabiliser, par ailleurs, si je suis bien renseigné, les personnes en situation de handicap ne sont pas soumises aux restrictions de sortie.

- La MDPH, qu'est-ce que c'est ça ?

- C'est l'organisme habilité à statuer sur le handicap.

- Et quelle est votre maladie ?

Le fait qu'il ne soit absolument pas habilité à me poser la question ne le dérange pas un instant. Je ne me formalise pas, je reste très calme.

- Je suis atteint de troubles bipolaires ++++. Je suis dangereux pour moi-même et pour autrui, particulièrement dans le contexte du confinement, avec ma femme et mes enfants, la course à pied m'est indispensable pour me maintenir dans de bonnes dispositions.

Il semble que j'aie fait mouche, pour la première fois, il acquiesce.

Et là, un truc très bizarre se produit.

Alors que son collègue l'a rejoint, car décidément du renfort est appréciable pour dompter un animal de mon espèce, et commence lui aussi à poser des questions sur le ton d'un gonze à qui on ne la fait pas, l'agent déclare, comme ça, que c'est écrit sur le papier, j'ai besoin d'exercice.

Sur le coup, je ne comprends pas bien ce qui se passe parce que je n'ai pas lu le document récemment, et je me dis qu'il y est peut-être effectivement providentiellement inscrit que la pratique sportive m'est indispensable, bien que ça paraisse étrange puisque l'attestation n'a pas été rédigée le moins du monde dans cette optique, d'ailleurs très longtemps avant le confinement.

Le collègue ne se laisse pas convaincre immédiatement :

- Ha bon ? c'est écrit ?

- Oui oui c'est écrit sur le papier, insiste-t-il, en me le rendant. Puis de conclure :

- Nous n'avons rien à vous reprocher, vous pouvez continuer.

- J'en suis ravi merci messieurs bonne fin de journée.

Et me voilà reparti à cavalier.

Cette histoire de mention de la pratique sportive sur mon document me tarabiscote jusqu'au retour à la maison, arrivé au pied de ma tour je le déplie et entreprend de le lire. Nulle part une telle chose n'y figure, ni de près, ni de loin !

Décidément, les voies du riffard sont impénétrable, il a ses raisons que la raison ignore.

Sauf si je suis protégé par une sorte d'esprit suggesteur agissant un peu comme la "force" du jedi dans Star Wars. Quand ces combattants aux pouvoirs surnaturels s'adressent à un faible d'esprit en travers de leur chemin, ils formulent une phrase répétée telle quelle par l'importun, comme si elle lui était venue spontanément, adhérant tout entier à son contenu.

Je ne sais pas si j'ai des pouvoirs de jedi, enfin je suis certain de n'en avoir aucun, malheureusement, en revanche mon métabolisme, décidément, s'affute de jour en jour. J'ai bouclé ce parcours en cinquante sept minutes malgré trois ou quatre en bonne compagnie, ce qui signifie que j'ai gagné douze minutes, passant d'une heure et six minutes à cinquante quatre minutes pour la même distance. Comble de ma satisfaction (un mot qui me brûle les doigts, en principe étranger à mon vocabulaire quand il s'agit de moi-même) je ne me suis jamais senti autant en contrôle de mon effort qu'au cours de cette dernière séance.

J'ai changé d'approche sur un point particulier ; ce que je faisais, jusque-là, c'est que dans les montées - il y en a quatre sur mon parcours - je passais d'une expiration et inspiration toutes les quatre foulées, à trois foulées. Cela permettait de compenser la raréfaction de l'oxygène. Et bien, j'ai amorcé la transition ces derniers jours, à présent je m'astreins à garder le rythme respiratoire des quatre foulées même au plus haut de l'effort, et ça paie parce que non seulement, sans comprendre pourquoi mais je le constate, cela me permet de garder une allure presque constante, mais en plus, cela me permet de récupérer nettement plus vite une fois que j'ai retrouvé le plat. Et comme par ailleurs ma foulée et de plus en plus large, ceci explique cela, la diminution des temps de passage. Il ne me reste plus, à présent, qu'à rallonger le parcours d'un kilomètre ou deux.

Ai-je déjà confié à ce journal que j'avais arrêté de fumer du shit ? Il me semble que oui mais je n'en suis pas certain, c'est la preuve que ça n'a pas servi à grand-chose car ma mémoire souffre de lacunes de plus en plus spectaculaires. Je cherche des mots, notamment, de plus en plus souvent, de plus en plus familiers.

C'est en espérant récupérer un peu de mon cerveau que j'ai, entre autres, trouvé la motivation de mettre fin à cette pratique ayant structuré ma vie pendant pas loin de trente ans. Et bien, pas du tout, c'est de pire en pire et j'ai une impression d'accélération du processus. J'étais surtout mû, dans mon sevrage, par un désir d'affranchissement, raison pour laquelle je n'y retourne pas. J'avais besoin de me prouver que je pouvais le faire, besoin d'échapper à la nécessité de m'alimenter, courir le dealer, et de fuir ma vie dans cette volute. Heureusement que je ne fumais déjà plus quand le confinement est survenu, cela aurait été un enfer si j'avais subi le sevrage. Délibéré, ce fut très dur pendant deux ou trois semaines seulement, après c'était terminé. Même ma psy de Fernand Vidal n'en revenait pas, qui voulait que je consulte un addictologue, ce à quoi je me suis opposé fermement. Si je devais le faire, ce serait seul. J'ai mis longtemps à me décider mais je l'ai fait, pour un bénéfice pécunier uniquement.

Car, outre ma mémoire, je voulais aussi récupérer une faculté de concentration que j'ai spectaculairement perdue à la même vitesse que j'ai extérieurement vieilli ces dix dernières années. C'est criant en musique, je "joue" de la guitare en pensant à autre chose du début à la fin, symptôme éloquent de ma nullité. Je pense que la dégradation de mon patrimoine neurologique est dû à la conjugaison de longues années de haschich, de médicaments, neuroleptiques, antidépresseurs et autres molécules psychoactives, et de la vieillesse. Il y a tout lieu d'estimer que je suis foutu parce que si je ne fume plus, je prends toujours les mêmes médicaments et je vieillis, évidemment, pas en décélérant.

Enfin, c'est pas comme si j'avais l'intention de vivre vieux. Mon projet est de mettre fin à mes jours à cinquante ans, dans sept ans donc. Toute la question étant de savoir si je vais tenir jusque-là.

À propos de mort, mon état de forme psychique semble s'améliorer en ce moment. C'est paradoxal parce que j'ai arrêté mon léger antidépresseur l'autre jour, je ne sais plus lequel, après bien deux mois sans effet, pour passer à un neuroleptique, qui tape, donc, dans l'autre sens, et ce pour lutter contre mon angoisse montante. Voilà à présent que la machine a l'air de se remettre en route, contre toute attente et toute logique médicamenteuse, je me sens conquis par une énergie émergente, phénomène que je connais par coeur, annonciateur, au demeurant, des plus grands périls, comme je l'ai déjà expliqué je crois. Si

je me remets à croire en la vie, en la mienne, si je me remets à croire, par exemple, que je vais publier quelque chose, que je vais écrire quelque chose d'important ou que je l'ai déjà fait, dont je récolterai les fruits de mon vivant, si je me remets à croire que mon existence n'est peut-être pas terminée et qu'elle me réserve, au mépris de toute raison statistique, éventuellement de bonnes surprises, alors je me dirige droit sur le précipice, alors le papillon vole comme un flèche sur la paroi qui s'apprête à l'assommer.

Je dis au mépris de toute statistique parce que quand on échoue en tout pendant trente ans, il devient vraiment très peu probable qu'on se mette à réussir quoi que ce soit un jour.

Une chose est certaine, que la vie gagne mes veines ou qu'elle se vide par tous les pores de ma peau, c'est la mort ma Terre Promise, ma destination chérie, c'est la mort que je veux embrasser, c'est la mort dont j'attends l'étreinte libératrice avec impatience, cela ne varie plus jamais dans mon esprit. Et même quand je vais bien, et même très bien, elle nourrit mes fantasmes, j'imagine mille scénarios décrivant notre rencontre, à elle et moi, et cela me fait beaucoup de bien.

Une information intéressante s'est diffusée de manière virale sur les réseaux sociaux tout dernièrement, parvenue jusqu'à moi, obligeant les autorités à se prononcer. Voilà t'y pas que le ministère des armées a commandé toute une cargaison de chloroquine ! N'est-ce pas extraordinaire ? Cette molécule "n'ayant pas fait ses preuves" serait-elle plus efficace chez les bidasses que chez la ménagère de moins de cinquante ans ? Dans un communiqué, la sinistre concernée, Flot Rance Pardi indique qu'il s'agit d'une mesure de précaution, "au cas où". N'est-ce pas magnifique ? La population, elle, n'a aucunement droit à cette mesure de précaution malgré les requêtes insistantes en ce sens, dans un contexte où, forcément, la chose se raréfie. D'ailleurs c'est une importation chinoise, venue ainsi garnir le stock militaire ! J'ai comme dans l'idée que cette histoire laissera des traces, des traces de merde, dans le froc de ceux qui se foutent de la gueule du monde dans les grandes largeurs. Quel spectacle grandiose quand une telle chose apparaît au grand jour !

25 avril

À la fin du dîner, j'avais la télécommande en main et je zappais. Oui, la télévision est allumée quand nous mangeons, un énorme écran, offert par un beau-frère qui s'en achetait un encore plus grand, disposé à quelques centimètres à peine de la table. Souvent, je suis le seul à essayer d'écouter ce qui s'y raconte pendant que les filles et leur mère parlent d'autre chose, un exercice assez ardu. Parfois c'est ma femme qui veut capter un message issu de l'ancêtre d'internet, quand c'est le cas elle tente d'imposer le silence à sa progéniture avec énergie, la plupart du temps sans succès, ce qui l'énerve et la fâche, du coup ses réprimandes couvrent les propos qu'elle voulait entendre. C'est pourquoi je me contente de tâcher de me frayer un chemin vers l'émission dans le brouhaha ambiant, la plupart du temps les informations, pas toujours, même si les chaînes info en continu, au nombre de quatre, sont les plus fréquemment affichées, par alternance, pour sauter les pubs et les éditorialistes les plus insupportables, disséminés un peu partout.

J'envie les familles qui communiquent de façon civilisée et peut-être même privilégiée lors des repas, ou mieux encore, qui observent un silence religieux au cours de ce cérémonial, et méditent, sans doute, des sujets importants.

Tout à l'heure, ayant fait le plein du contenu proposé par Boeuf FM, Ces Noises, Elle Sévit et France un faux (la plus sobre, la moins tapageuse mais aussi la moins contradictoire, jamais de débats) je m'aventurais sur d'autres canaux. Je suis tombé sur un programme littéraire dont le présentateur faisait l'article d'un polar prévu au menu. Je n'y suis resté que quelques secondes car ma démarche consistait à zapper, non à chercher un asile, le tout avant de me lever pour emporter nos reliefs vers la cuisine. J'aime zapper. J'aime cette mosaïque absurde, certes disparate, hétérogène mais d'une certaine façon cohérente, j'aime ne saisir que des fragments et les bousculer entre eux. Cela peut durer plusieurs minutes. Parfois je trouve un truc qui me donne envie de rester. Quand ça se produit, je le sais immédiatement, dans la seconde, et je ne suis jamais déçu de mon choix. Ce peut-être un "talk-show", un documentaire, une série que je ne connais pas, un film dont j'ignorais l'existence, je le sens immédiatement, il me suffit d'une image, d'un son.

En arrivant sur cette émission littéraire, dont j'ai déjà regardé des épisodes, je me suis arrêté un tout petit instant, mon instinct me l'a commandé. Il me fallait entendre quelques mots sur ce polar. Il se trouve que par extraordinaire, l'assemblée était silencieuse justement à ce moment-là, désertée par la petite, mais la grande ne disait mot. C'est alors que le présentateur prononce un discours tel : "ce polar captivant pose une question bien particulière : jusqu'où est-on prêt à aller pour conquérir l'amour de son père ?" Du tac au tac, je m'adresse à Léa, qui avait tout entendu comme moi :

- Alors Léa, jusqu'où ?

Sa réponse, dont je ne préjugeais en rien, m'a donné raison de l'interroger.

- Dans mon cas la question ne se pose pas puisque cet amour, je l'ai déjà.

J'en fus très ému.

Léa, souviens-toi cher journal, c'est l'enfant que j'ai maltraité pendant des années, jour après jour, entre l'âge de quatre ans et celui de onze ans. Parce qu'elle n'arrivait pas à compter jusqu'à vingt, parce qu'elle n'arrivait pas à lire des notes sur une portée, parce qu'elle n'arrivait pas à mettre ses doigts au bon endroit sur le clavier noir et blanc, parce qu'elle n'arrivait pas à faire ses devoirs, parce qu'elle n'arrivait pas à répondre à une question simple de n'importe quel ordre, parce qu'elle n'arrivait pas à apprendre ce que j'essayais de lui enseigner.

Je voudrais m'enterrer vivant quand remontent à la surface les crises épouvantables, atroces, déchaînées de rage, expression du plus profond désespoir, que je lui ai infligées. Quand remonte à la surface son visage en pleur, implorant mon indulgence que je lui refusais avec une cruauté sans borne, qui me hantera, je le sais, jusqu'à la dernière seconde de mon existence, je voudrais rôti à feu doux. Je hurlais comme un possédé, jusqu'à alerter les voisins qui n'ont jamais appelé les flics mais ils auraient pu. Je ne l'ai jamais frappée mais parfois je lui attrapais fort le bras et je la secouais, ou je le propulsais dans sa chambre. Les actes d'un malade mental, ce que je suis.

Pour pouvoir revenir en arrière, effacer ce que j'ai fait, j'offrirais ma chair à l'Aigle du Caucase, qu'il la dévore chaque jour pour l'éternité, tel Prométhée, sans feu et sans Olympe, seulement la meurtrissure perpétuelle du remord vorace, si seulement je pouvais rendre à cette enfant l'innocence que je lui ai arrachée à jamais, la tranquillité que je lui ai interdite pour le restant de ses jours, la sécurité que j'ai violée, la confiance que j'ai torturée.

Et voilà qu'elle me dit qu'elle sait que je l'aime et que je l'aime tant que je ne pourrais l'aimer davantage. Je ne le pourrais en effet, c'est bien tout ma souffrance que rien, jamais, ne pourra apaiser et qui pourtant ne rachète rien, ne sert à rien.

Et le pire, c'est que malgré ma conscience aiguë du carnage que je lui ai fait subir, je continue à m'énerver quand je la fait travailler, sur ses devoir du collègue comme c'est le cas en ce moment. Mais ça n'a plus rien à voir avec ce que ce fut, Dieu merci. Je hausse la voix et puis elle redescend, je frappe du poing sur la table et puis il n'y paraît plus la seconde d'après. Ça la laisse de marbre, et pour cause, c'est vraiment du petit lait comparé à ce qu'elle a connu.

Quant à sa soeur, c'est autre chose. Elle aussi a enduré mon courroux mais dans une infinie moindre mesure, c'est elle à présent, à dix ans, qui me crie dessus, et sans ménagement, dès que je m'énerve un peu. Elle fait ça depuis quelques temps déjà, elle a été à bonne école, elle a cette ressource défensive sous forme d'attaque dont sa soeur ne dispose pas. Cependant cette dernière n'est pas non plus tout à fait sans défense, elle sait aussi faire valoir son point de vue, résister aux remontrances que ses parents lui adressent, hausser le ton quand elle s'estime victime d'une injustice, mais sa petite soeur jouit d'une hargne dont elle est dépourvue.

Ce défi s'avère d'ailleurs bien souvent mal placé. Par exemple dès que je lui demande un travail un peu exigeant au piano, qui requiert une mobilisation pleine et entière de ses facultés, concentration, labeur, c'est à dire la base de tout progrès digne de ce nom sur le chemin menant à la complexité de la musique, dont le jazz, elle m'engueule au lieu de faire ce que je lui demande, elle résiste au lieu de s'immerger dans son sujet et c'est un frein notable, une limite importante aux dispositions qu'elle montre, en tout cas pour l'instant, à ce stade.

Elle a de très belles capacités, mais n'est pas décidée à les exploiter, prompte à remettre en cause l'intérêt de ce que je lui apprend, un accès pourtant à l'un des plus grands trésors qui soit sur Terre. Cela me chagrine, je voudrais aller plus loin, elle le pourrait si seulement elle voulait bien me suivre de façon disciplinée comme tant de jeune apprentis savent se montrer, avec leur père ou n'importe quel autre professeur. Elle est plus maniable avec sa prof de piano du conservatoire, qu'elle retrouve par vidéo par ces temps confinés, mais elle l'a déjà envoyée au diable elle aussi ! Cela ne s'est produit qu'une fois, au début, elle s'en est excusée comme je l'ai exigé extrêmement fermement, et il n'y paraît plus à présent. L'enseignante est compréhensive, d'un degré d'exigence intermédiaire, elle me semble assez adaptée au cas de Luna. Elle en est très contente.

Je me console en songeant que son esprit rebelle porte peut-être en lui d'autres ressources tout aussi précieuses, en espérant qu'un jour elle comprendra la valeur de ce qu'elle détient entre les mains, et se livrera au travail d'elle-même. Mais l'enjeu est énorme à intégrer le plus de chose au plus jeune âge, pour pouvoir monter le plus haut possible, arrivé à maturité. Elle peut devenir une brillante musicienne ou alors laisser en jachère son talent. Je ne le voudrais tellement pas. Pour l'heure, on avance malgré tout, je parviens à la faire cheminer chaque jour, un patrimoine qui fructifie humblement mais quotidiennement, le seul que je sois en mesure de lui transmettre.